

Fuis mon ange

T, Virginie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VIRGINIE T.



FUIS MON
ANGE

Mentions légales © 2020 Virginie T.

Tous droits réservés

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique, photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'éditeur.

Concepteur de la couverture : Peintre

Numéro de contrôle de la bibliothèque du Congrès américain : 2018675309

Imprimé aux États-Unis d'Amérique

Table des matières

Mentions légales

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Épilogue

Du même auteur

Fuis mon ange

Les anges déchus-tome 2

Virginie T.

Chapitre 1

Mallory

Il tourne en rond, les lèvres pincées et le dos raide. Je le connais par cœur. Je sais qu'il retient les mots qu'il meure d'envie de me jeter au visage. Il faut être masochiste pour vouloir les entendre. Je ne le suis pas, loin de là, mais je trouve les silences et les non-dits plus cruels encore. Plus destructeur aussi. Cependant, je suis persuadée qu'un couple ne peut durer qu'avec une bonne communication. Comment voulez-vous arranger une situation si votre interlocuteur ne parle pas ? Vous avez déjà entendu parler d'un négociateur qui ne prononcerait pas un seul mot pour désamorcer une situation ? Et bien là, c'est pareil.

— Parle-moi.

Il me fusille du regard, et je serais presque tenté de faire machine arrière. Néanmoins, ce n'est pas dans mon tempérament. Je n'ai pas été élevée de cette manière. Je suis une battante, je ne recule pas devant les difficultés, je les affronte la tête haute, quelles qu'en soient les conséquences.

— Dis-moi à quoi tu penses.

À force d'insistance, il cède. Ou plutôt, il explose et sa rage m'atteint comme un coup de poing à l'estomac.

— Tu as démissionné ! Encore une fois ! Bordel Mallory ! J'en ai marre que tu ne gardes pas un boulot plus de quelques semaines, marre de me débattre pour qu'on garde la tête hors de l'eau quand visiblement toi, tu t'en fous complètement ! Tu ne penses qu'à toi Mal.

Encore et toujours les mêmes reproches depuis des mois. Je sais que je suis plutôt inconstante niveau professionnel. Je suis encore jeune et à vingt-six ans, je cherche encore ma voie, je teste, je me trompe et je change. Il n'y a que sur ce plan que je suis indécise. Hormis cela, je sais ce que je veux dans la vie : un mari, des enfants, une maison. Bref, un conte à la Cendrillon comme on en voit dans les magazines et les romans d'amour. Je suis née à Manhattan et j'y ai vécu jusqu'à mes douze ans. Cela n'a pas toujours été facile. J'ai toujours été une fille téméraire, un peu casse-cou et un brin rebelle face à l'autorité, et je m'attirais souvent des ennuis. Je n'étais pas une

mauvaise élève, je n'étais pas une écolière exceptionnelle non plus. Bref, j'étais ordinaire et j'ai pris notre départ pour Montréal comme un nouveau départ dans la vie. Je n'avais que douze ans, mais à force de m'entendre dire par mes parents que je finirais par mal tourner, j'avais fini par les croire et je me suis dit, le jour de notre déménagement, que ce serait une manière de conjurer le mauvais sort. Contre toute attente, je me suis fait de nouveaux amis à l'accent chantant, j'ai fait des efforts en classe, j'ai même eu un diplôme dans le commerce. Le problème, c'est que ma vie manquait de fantaisie, de peps. Je voulais des paillettes dans ma vie. Tout était un peu trop plan-plan. En fait, j'étais jeune et je m'ennuyais à mourir.

Ma rencontre avec Brandon a été comme un second souffle, une renaissance. Il suffit que je le regarde pour me la remémorer comme si c'était hier. Avec mon amie Beth, on avait décidé de sortir boire un verre pour se détendre après une dure journée de labeur en tant que serveuse dans un petit resto route. J'avais les pieds en feu et l'idée de me poser et de me faire servir à mon tour avait tout du paradis. On s'était pomponné et on était sortie, bras dessus, bras dessous. Le duo de choc. La blonde et la brune. La pulpeuse et la... moi. Bref. Une fois au bar, on avait commencé à papoter entre copines et à observer les spécimens mâles alentour comme dans toute soirée fille qui se respecte. Après tout, on était deux célibataires et regarder n'a jamais nui à personne. Brandon s'était alors dirigé vers moi, ou plutôt, vers le bar pour se commander un verre et moi, trop perdu dans ma contemplation, je lui avais renversé mon verre sur les pieds. Bon sang ! La honte de ma vie. J'avais bafouillé des excuses à n'en plus finir en lui tamponnant les chaussures avec des serviettes en papier. Je me souviens encore de son rire qui avait piqué mes bras de chair de poule. Et sa voix... Une voix envoûtante qui m'avait dit que c'était le meilleur verre qu'il n'avait jamais bu. On ne s'est plus séparé depuis. C'était il y a deux ans.

La période lune de miel est finie et l'atterrissage est difficile. J'aime Brandon de tout mon cœur, mais ses reproches me blessent et affaiblissent notre couple à chaque nouvelle dispute.

— Ce n'était pas un poste pour moi.

Il rit de dérision.

— Ce n'est jamais un poste pour toi. Quand tu ne démissionnes pas, c'est eux qui te virent. Dans tous les cas, cela ne va jamais et tu repars sans arrêt de zéro. Je suis fatigué de cette situation. Tu ne l'es

pas toi ?

Moi, ce n'est pas mon travail qui me fatigue. Ce qui m'use, ce sont ces disputes incessantes et la tristesse qui m'enveloppe à chaque fois comme une seconde peau.

— Je trouverais un autre travail qui me conviendra mieux.

— Bien sûr. Jusqu'à ce que tu te lasses une nouvelle fois. À croire que tu ne tiens à rien.

— Si. Je tiens à toi.

Je m'approche de lui et il me prend dans ses bras. L'étau autour de mon cœur se desserre grâce à ce contact.

— Moi aussi, je t'aime. Simplement, j'ai envie que l'on puisse construire notre avenir et pour ça, il nous faut deux boulots pour qu'on en ait les moyens.

Je soupire profondément. Je le comprends au fond. J'ai les mêmes aspirations, les mêmes désirs.

— J'ai envie d'un mini nous, Mal. Cela demande d'avoir des finances pérennes sur le long terme.

Un enfant ? Un enfant avec moi ? Il se sent prêt à s'engager avec moi à ce point là ?

— Tu voudrais qu'on fasse un bébé ?

J'en ai les larmes aux yeux.

— Tu es la femme de ma vie. Je veux tout faire avec toi. Il est temps qu'on agisse en adulte.

Je l'embrasse à l'en étouffer.

— Je te promets de faire des efforts. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver un boulot et l'année prochaine, tu seras obligé de sortir en pleine nuit pour assouvir mes lubies de femme enceinte.

Il s'écarte de moi avec un sourire.

— En attendant, il est plus que temps de préparer à manger. Lilas

vient nous présenter le nouvel homme de sa vie.

Bien sûr ! Le nouveau avant le prochain. Si je change de boulot comme de chemise, Lilas, elle, ce sont les hommes qui ne font pas long feu dans sa vie. L'amie de Brandon, que j'ai mis un temps fou à apprécié, n'est pas vraiment du genre à s'installer dans une routine de couple ! Quand mon homme nous a présentées, j'ai d'abord été piqué par la jalousie. Le savoir aussi proche d'une telle bombe sexuelle m'était insupportable. C'est vrai quoi ! Lilas est le stéréotype du rêve masculin : des jambes interminables, des hanches étroites, une poitrine qui déborde des décolletés et des lèvres pulpeuses et aguicheuses. Même sa voix est un appel au sexe ! Chaque mot, même anodin, devient érotique dans sa bouche ! Heureusement, Beth m'avait alors fait remarquer la façon dont Brandon regardait Lilas : comme un frère surveille sa petite sœur pour qu'elle ne s'attire pas d'ennuis. Alors que quand il me regarde... ses yeux sont chauds comme la braise.

— Beth vient aussi avec Tom. Il est là pour le week-end et il paraît qu'ils ont une grande nouvelle à nous annoncer.

Le repas se déroule dans une ambiance bon enfant. Lilas, Beth et Tom se connaissent depuis déjà quelques mois et il s'avère que le nouveau venu, Léon, s'intègre très bien à notre petit groupe. Je ne m'attendais pas à un physique comme le sien venant d'un prétendant de Lilas. Elle est plutôt du genre volage et sa priorité, ce sont les apparences. Du coup, elle jette plutôt son dévolu sur l'archétype du beau gosse : grand, musclé, bronzé et... pas grand-chose dans le ciboulot du moment qu'il y a ce qu'il faut dans le caleçon. Léon est loin de suivre ces codes. Il n'est pas moche non plus, n'exagérons rien. Il est tout simplement différent. Du haut de ses un mètre soixante-quinze, il est juste un peu plus grand que moi. En lieu et place d'un chaume de trois jours qui donne aux hommes un air viril à croquer, il arbore une barbe fournie de plusieurs semaines qui m'a irrité la peau instantanément quand il m'a fait la bise pour me saluer. Seuls les muscles sont en adéquation avec ces anciens petits amis. Léon a des biceps aussi gros que mes cuisses, couverts de tatouages tribaux qui m'intriguent. Curieuse de nature, je lui pose des questions pour découvrir ce qui a séduit notre pétillante Lilas.

— Que fais-tu dans la vie Léon ?

— Je suis informaticien. Je traque les cyber criminels sur la toile pour aider la police.

Wahou. Là, c'est du sérieux. Je suis impressionnée. Lilas aurait-elle tiré le bon numéro ?

— Tu fais un boulot important.

Il rit, d'un rire grave et profond, et cela fait plisser ses yeux qui font apparaître quelques fines rides au coin.

— J'ai des facilités dans le domaine. En fait, je me contente de taper sur mon clavier à longueur de journée, bien confortablement installé dans mon fauteuil, et d'envoyer par mail au commissariat les données notables que je découvre.

Et modeste avec ça. Évidemment, il faut que Brandon s'en mêle. Le frère suspicieux et protecteur est de retour.

— Tu n'es pas flic alors ?

— Non. Je n'ai même jamais rencontré la plupart des inspecteurs qui font appel à moi. Je bosse en freelance et tout se passe à distance la plupart du temps. Il est rare que je doive me rendre sur place. Je suis plutôt du genre casanier.

J'interviens avant que mon chéri fasse tourner ce dîner au fiasco avec des remarques infondées et impolies.

— Qui veut un café ?

Je prépare les boissons chaudes avec l'aide de Beth qui semble sur un petit nuage.

— À quoi rêves-tu ?

Elle secoue la tête sans me répondre, faisant voler ses courtes mèches blondes en tout sens.

— Allez ! Je suis ta meilleure amie. Tu n'as pas le droit de faire des cachotteries sans me mettre dans la confidence.

— Tu sauras tout en même temps que tout le monde.

— Beth ! Ne fais pas ta connasse. Allez quoi ?

Elle garde la bouche hermétiquement close. Seulement, moi aussi, j'ai de quoi la narguer.

— Si tu me dis ton secret, je te dis le mien.

Ses yeux s'illuminent alors et elle braque deux rayons laser sur moi.

— Tu n'as pas de secrets. Tu me dis toujours tout à la minute où quelque chose t'arrive.

— C'est vrai. Seulement ça s'est passé juste avant que tu arrives et je n'ai pas eu le temps de t'appeler.

Elle me scrute, bien décidée à démêler le vrai du faux.

— Tu changes encore de boulot ?

Mes épaules s'affaissent. Beth a la même position que Brandon quant à ma manière de gérer ma vie professionnelle et une seule dispute sur le sujet me suffit pour la journée. Je n'ai pas envie de reparler de ça aujourd'hui.

— Ce n'est pas le sujet qui nous intéresse.

Mon amie comprend le message et par chance, n'insiste pas. Je la remercie silencieusement, le moral soudain miné de ne pas être à la hauteur de l'espérance que les personnes qui comptent le plus pour moi ont.

— D'accord. Ne me fais pas ces yeux de chien battu, je ne le supporte pas. Tu es prête à sauter de joie pour moi ?

Je secoue vigoureusement la tête, impatiente de connaître la nouvelle en avant-première.

— Tom vient s'installer ici, avec moi. Il a mis son appart de New York en vente et il a déjà trouvé du boulot à Montréal.

— Wahou. Wahou.

Et voilà, j'ai beugué. Mon amie m'annonce qu'elle s'installe avec son homme et c'est tout ce que j'arrive à lui dire. Je me secoue mentalement, me file une claque, et lui saute dessus pour la serrer dans mes bras de toutes mes forces.

— Félicitations. Je suis tellement contente pour toi.

Je sais que Beth a longtemps eu des doutes sur son couple. Pas en raison du manque d'engagement de son homme, Tom lui voue un

amour sans borne et tout le monde peut le voir, mais en raison de la distance qui les sépare et qui mettrais à rude épreuve n'importe quel couple. Je suis ravie qu'elle ait tenu bon, sans jamais perdre espoir, parce qu'aujourd'hui, c'est payant. Elle va vivre avec son homme. Elle est tellement émue qu'elle verse une larme malgré son sourire éblouissant.

— Et toi ? Quel est ton secret Mallory ?

Le mien fait un peu pâle figure du coup, puisque ce n'est qu'une promesse, mais une promesse que je compte bien tenir alors...

— Brandon veut qu'on fasse un enfant.

— Quoi ?

— Brandon veut un bébé.

Mon amie reste silencieuse. Trop. Moi qui pensais qu'elle se réjouirait pour moi !

— Quel est le problème ? Tu n'apprécies pas Brandon ?

— Tu sais bien que si. Je suis étonnée, c'est tout. Tu n'arrêtes pas de changer de boulot. Ce n'est pas une situation idéale pour concevoir un enfant. Tu ne crois pas ?

Évidemment. Beth a l'esprit pratique, exactement comme mon fiancé.

— J'ai promis à Brandon de trouver un boulot et de le garder. C'est la condition pour faire un enfant ensemble.

— Je vois.

Sa remarque me pique au vif.

— Tu vois quoi ?

Beth est bien consciente de marcher sur des œufs et prend le temps de rassembler ses idées sous mon regard noir.

— Mallory. Tu es une fille géniale et ma meilleure amie depuis trop longtemps pour que l'on continue de compter les années, mais la constance professionnelle, ce n'est pas toi.

— Tu ne me crois pas capable de tenir une promesse faite à mon fiancé ?

— Mal, ce n'est pas ça...

— Je te prouverai que je suis capable de changer. Tu verras, j’y arriverais.

Sur ce, je retourne avec mes invités, plus déterminée que jamais à faire mes preuves.

Chapitre 2

Mallory

Des mois que je m'efforce de tenir cette foutue promesse et je vais de déconvenue en déconvenue. Je suis incapable de savoir ce que je veux faire comme métier. J'enchaîne les expériences dans divers domaines en quête de réponses, de la caissière à la mise en bouteille dans une usine et du guide touristique à la secrétaire médicale, et cela devient de plus en plus difficile d'expliquer mes choix sans lien les uns aux autres lors des entretiens d'embauche. Les responsables de recrutement estiment que je ne suis pas digne de confiance à changer de travail aussi souvent, et la plupart refusent à présent de me donner ma chance malgré ma motivation sans faille. Quant à ceux qui le font, ils finissent irrémédiablement par me renvoyer en me reprochant mon manque d'investissement. Je suis dans une impasse, plus déprimée que jamais, et je ne peux même pas me confier à Beth. Depuis notre dispute lors du repas chez moi, notre relation s'est dégradée. Non, ce n'est pas le mot qui convient. Disons plutôt que nous avons pris nos distances l'une de l'autre. Principalement par ma faute, je dois bien l'avouer. Au début, j'ai justifié mon comportement en mettant en avant qu'elle s'installait avec Tom et que tous les deux avaient besoin d'intimité pour construire leur nouvelle vie. En vérité, si j'ai pris mes distances, c'est pour ne pas lire la déception dans ses yeux à chacun de mes nouveaux échecs. J'ai suffisamment à faire avec ceux de Brandon. Beth avait raison de douter de moi et c'est à moi que j'en veux le plus. C'est vrai ! Qu'est-ce qui cloche chez moi pour que je sois incapable de me fixer pour de bon ? Si je ne le fais pas pour mon fiancé, alors qu'est-ce qui pourra me décider à me poser, bordel ?

Je ne suis pas la seule à ignorer ce que je veux. Comme supposé, Lilas et Léon se sont séparés après quelques mois. Remarque, elle est en progrès. D'habitude, cela se compte en semaines. C'est dommage. J'aime bien Léon. Nous nous sommes vus plusieurs fois pour des sorties à quatre et j'avoue qu'une amitié est née entre nous. Encore aujourd'hui, malgré le fait qu'il ne soit plus avec Lilas, nous continuons de le voir. C'est d'ailleurs le seul ami à qui je peux réellement me confier sans qu'il me juge. Il est un peu devenu mon confident, et je ne saurais jamais le remercier assez d'être là pour moi en toutes circonstances. Après une énième dispute avec Brandon, il m'a annoncé sur le ton de la plaisanterie que je devrais le quitter pour me mettre en couple avec lui. J'adore Léon, mais je ne le vois pas de cette façon. Malgré nos coups de gueule, je suis accro à Brandon et nos

querelles sont à chaque fois des couteaux chauffés à blanc dans mon cœur. Encore aujourd'hui, je crains de passer la porte d'entrée pour lui annoncer que je me suis fait renvoyer de mon job de garde d'enfants. Je me suis dit que ce boulot serait un bon entraînement au rôle de parents, mais les parents en question, pour qui je travaillais, n'aimaient pas ma présence dans leur maison. Enfin, surtout madame, qui soupçonnait son mari de nourrir des fantasmes sur moi. Jalousie quand tu nous tiens ! En attendant, elle m'a viré manu militari après avoir surpris son mari en train de loucher sur mes fesses tandis que je me penchais pour ramasser un jouet et je dois maintenant l'annoncer à mon fiancé qui se fout royalement des raisons de mes renvois. Tout ce qu'il voit, c'est que je n'ai plus de boulot, point barre. Mon téléphone sonne, m'offrant un sursis avant la dispute qui s'annonce, et je souris malgré moi en voyant le nom qui s'affiche sur l'écran.

— Salut.

— Salut jolie Mal. Quoi de neuf ?

Un profond soupir s'échappe de mes lèvres tandis que mes épaules s'affaissent.

— Mallory ?

— Je me suis fait licencier.

Une première larme dévale ma joue à toute vitesse. La première d'une longue série que je retiens depuis que j'ai quitté la maison de mes ex-employeurs.

— Hé Mal. Ne pleure pas ma belle. Tu sais que je ne supporte pas ça. Dis-moi ce qu'il s'est passé ?

— Le mari m'a lorgné une fois de plus sans être discret et ce n'était pas au goût de sa femme !

— OK, OK. Calme-toi. Ce n'est pas ta faute, ma belle. Tu n'y pouvais rien si le mec était incapable de gérer sa libido face à ta beauté. Leur relation maritale ne te concerne pas. C'est eux qui ont un souci à régler. Allez, arrête de pleurer.

Je sanglote sans discontinuer et je me demande bien comment Léon fait pour comprendre ce que je raconte.

— Que va dire Brandon ? On va encore se disputer et...

— Arrête Mal. Brandon t'aime et s'il n'est pas capable de t'accepter comme tu es alors il ne te mérite pas. Tu es une fille géniale et n'importe quel homme serait heureux d'être avec toi, d'accord ?

J'ai toujours le moral dans les chaussettes, mais Léon a le chic pour faire du bien à mon ego. Je respire plusieurs fois profondément pour reprendre le dessus.

— Merci. Ça m'a fait du bien de relâcher la pression.

— À ton service. Je te l'ai dit. Je serais toujours là pour toi. Tu peux m'appeler jour et nuit.

Je ne sais que répondre à tant de gentillesse. Parfois, je pense qu'il attend plus de moi que je ne peux lui donner, seulement, très égoïstement, je ne veux pas qu'il s'éloigne de moi.

— Merci encore. Je dois y aller.

— Appelle-moi tout à l'heure pour me dire comment ça s'est passé. Je serais là dans la minute si tu as besoin.

Je ne réponds pas. Je ne suis pas sûr d'être en état de l'appeler après la conversation qui m'attend.

— Promets-le-moi, Mal.

— J'essaierais.

Je raccroche avant qu'il n'insiste. Je le mêle déjà trop à ma relation de couple. Il est temps que je me comporte en adulte et que j'assume mes actions.

Malgré mes bonnes intentions, je rentre chez moi à reculons. Brandon est là, sur le canapé, les bras croisés et le regard fixé sur moi. Visiblement, il m'attendait.

— Coucou.

— Tu n'as encore plus de boulot ?

Je frémis malgré moi en me déchaussant. J'essaie de gagner du temps, mais il n'est pas d'humeur à me laisser du répit.

— Inutile de tergiverser. Tu es restée dans ta voiture pendant une demi-heure. Tu cherchais un moyen de m'annoncer la nouvelle une fois de plus ?

— Ce n'est pas ma faute Brandon...

Il ne me laisse pas finir ma phrase, se redresse brusquement et lève les bras au ciel.

— Ce n'est jamais ta faute Mallory. Tu n'y es jamais pour rien, mais le résultat est le même : tu n'as encore plus de boulot et c'est encore à moi de tout assumer, des factures aux courses en passant par l'essence de ma voiture que tu utilises pour te rendre à des entretiens qui ne mèneront encore une fois à rien.

C'est la première fois qu'il m'accuse d'être une femme entretenue et je le prends très mal, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Je suis désolé d'être une charge pour toi. Je pensais qu'en vivant ensemble, les couples faisaient front commun, mais visiblement je me suis trompée.

Il hausse le ton, s'énervant de plus en plus tandis qu'il se met à faire les cent pas devant moi.

— Faire front commun ne signifie pas que je doive tout payer pendant que tu te la coules douce.

Moi aussi, je suis excédée par ses propos infondés.

— Parce que je ne fais rien selon toi ? Je passe mon temps à chercher du travail !

— Justement Mallory. Tu ne fais que chercher. Seulement, tu trouves de moins en moins, et le peu de fois où tu es embauchée, tu tiens à peine une semaine en poste avant de dégager et ça recommence. C'est sans fin et j'en ai marre !

Je ne sais plus si je dois rire ou pleurer. Je suis tellement usée de voir notre relation qui s'effrite pour si peu. Parce que pour moi, c'est ridicule. Tant que l'on s'aime, c'est le plus important et notre couple devrait se renforcer à travers les épreuves que nous traversons. Seulement, au contraire, notre couple se déchire à chaque obstacle et j'ai bien peur qu'il n'en reste bientôt plus rien malgré tout l'amour que l'on se porte. Je lance alors la première idée qui me passe par la tête.

— On devrait faire un enfant. Sans attendre.

Cela a le mérite de le stopper dans son élan et il repose alors les yeux sur moi. Je m'explique avant que la colère le reprenne et qu'il ne m'écoute plus.

— Pourquoi attendre ? Tu l'as dit toi-même. Je suis disponible.

J'aurais tout le temps de m'en occuper. Ce qui compte, c'est qu'on s'aime et que cet enfant en soit la preuve.

Brandon part d'un rire tonitruant qui résonne dans notre séjour faiblement meublé.

— Tu me proposes de faire un bébé et de t'en occuper pendant que je trimerais comme un malade pour vous entretenir toi et ton rejeton ?

Mon rejeton ? J'en avale ma salive de travers et m'assois tant bien que mal sur une chaise avant de m'effondrer au sol.

— Parce que tu t'imagines vraiment que je veux toujours faire un enfant avec toi ? Après toutes nos disputes, tu penses vraiment que j'ai envie de m'engager avec toi ?

Ses yeux sont de glace alors qu'il me scrute, en attente de ma réponse. Cependant, que répondre à ça ? Je me rends compte que je n'ai pas réalisé l'ampleur du fossé qui s'est créé entre nous. J'ai pensé que ce n'était qu'une passade que nous finirions par surmonter. Néanmoins, je suis bien loin de la réalité. Je ne peux que murmurer, ma voix restant coincée dans ma gorge.

— Non, je suppose que non.

Brandon est las. Il s'écroule sur le canapé de tout son poids, faisant grincer le meuble, tandis qu'il reprend d'un ton morne.

— Honnêtement Mallory, je ne suis même plus sûr de vouloir continuer.

Deuxième poignard en plein cœur. Je ne veux pas qu'il précise sa pensée et en même temps, j'en ai besoin pour comprendre l'ampleur des dégâts.

— Continuer quoi ?

— Nous.

Je dois être maso. Je veux qu'il précise.

— C'est-à-dire ?

— Je ne suis plus certain de vouloir encore vivre avec toi. Je pense que nous devrions faire une pause durant quelque temps.

Une pause... Tout le monde connaît le sens de « faire une pause » dans un couple. C'est une manière courtoise, s'il en existe une, de rompre sans l'annoncer clairement. Si je n'avais pas été assise, je serais probablement tombé au sol de douleur. Je perds pied et j'ai plus que jamais besoin de Beth. J'ai besoin de ma meilleure amie pour panser mes blessures. Cependant, je suis trop fière pour l'appeler à l'aide.

— Je te laisse le temps de te retourner, mais j'aimerais que tu fasses tes bagages le plus tôt possible.

Parce qu'en plus, il me vire de la maison ? Je reste là, la bouche ouverte et les bras ballants, pendant que ma vie part a volo.

— Inutile de me regarder de cette façon. Tu n'as pas les moyens de payer le loyer et les charges. Toutes les factures sont déjà à mon nom de toute manière et c'est moi qui ai payé tous les meubles.

En une journée, j'ai tout perdu. Mon boulot, mes rêves de vie idéale et mon fiancé. Ex-fiancé. Autant m'y faire de suite. Je me lève d'un mouvement raide.

— Pourquoi attendre ? Je vais faire mes bagages.

— Mallory.

Il soupire avant de continuer.

— Ne le prends pas comme ça. Je le fais pour nous.

Je m'étrangle de rage.

— Pour nous ? Me foutre à la porte, c'est pour arranger notre couple ?

Il a au moins la décence de baisser les yeux.

— Tu le fais uniquement pour toi. Et maintenant, si tu permets, je vais me dépêcher à emballer mes affaires afin que ma présence ne t'incomode plus.

Par chance, Brandon ne me suit pas dans la chambre. Je n'aurais pas eu le courage de continuer notre joute verbale. Cette journée n'en finit pas et mon cœur est en lambeaux quand j'empile mes vêtements dans un sac de voyage. Je ne prends que l'essentiel, n'ayant pas la place de plus, et le bruit de la fermeture éclair quand je ferme le sac

me fait réaliser la finalité des derniers événements. Je vais devoir repartir de zéro, me reconstruire, et je vais devoir le faire seule. Retourner chez mes parents ? Inutile d'y penser. J'ai passé l'âge d'habiter chez papa maman et d'avoir des comptes à rendre.

Je quitte la maison sans un mot et sans un regard en arrière. Brandon m'a aimablement proposé de prendre sa voiture. Je me suis mordue la langue pour ne pas lui dire qu'il pouvait se mettre la clé là où je pensais. Si c'est pour ensuite me reprocher de me servir de SA voiture ! Je préfère encore avoir les pieds en feu à force de marcher plutôt que de supporter une humiliation supplémentaire.

Chapitre 3

Mallory

J'ignore depuis combien de temps je marche le long de la route, mais la bandoulière de mon sac de voyage me cisaille l'épaule et mes jambes ont du mal à supporter mon poids, additionner à celui de mon gros bagage. Je me traîne, sans but, ignorant où aller, quand une voiture ralentit à ma hauteur. Je tourne la tête à l'opposé, n'ayant aucune envie d'expliquer à un inconnu ce que je fais sur le bord de la route avec mes affaires sur le dos. L'importun en décide autrement. J'entends la vitre passagère s'ouvrir et la musique qui s'échappe du véhicule me vrille les tympans. Le hard core est porté par le vent à un niveau sonore ahurissant. Soudain, le son diminue et une voix que je n'attendais pas m'interpelle.

— Mal ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je pivote pour être certaine de ne pas être victime d'une hallucination, mais non, c'est bien mon ami au volant de sa voiture. J'en pleurerai de joie si mes larmes n'étaient pas taries. Je ne fais que le fixer, sans bouger ni lui répondre. Il décide alors de se garer sur le bas-côté et trotte pour faire le tour de la voiture et me rejoindre.

— Mal ? Tu vas bien ?

Je hoche la tête, incapable de parler.

— Laisse-moi t'aider.

Il me prend mon sac des mains et le jette dans le coffre avant d'ouvrir la portière passager.

— Monte. Je t'emmène chez moi. On va discuter tous les deux et tu vas me raconter ce qu'il se passe.

Je grimpe dans l'habitacle comme un automate, toujours silencieuse, et mon ami fixe ma ceinture que je n'ai même pas eu le réflexe d'attacher. Je me sens soudain moins seule et j'espère que vider mon sac me permettra d'y voir plus clair et d'avoir un plan pour la suite, parce que je ne peux pas errer sans but éternellement.

Je réalise que je n'étais jamais allé chez lui. Pas une seule fois. Sa

maison est petite, à l'écart de la route et du moindre voisinage. Le petit chemin qui conduit à son porche est caillouteux et je saute sur mon siège. Cela me remue dangereusement l'estomac qui se révolte de ces mouvements chaotiques.

— Désolé. Je n'ai pas encore eu le temps d'arranger l'extérieur de la maison.

Je lui fais un faible sourire, gardant la bouche hermétiquement serrée pour ne pas vomir sur le levier de vitesse. Heureusement, cela ne dure pas plus d'une minute et nous nous garons devant une petite maison en briques apparentes qui a un charme fou.

— C'est très joli.

Il me sourit et une fossette apparaît sur sa joue gauche.

— Merci. Je l'ai hérité de ma grand-mère il y a quelques années et je m'efforce de la retaper depuis.

Il fait le tour de la voiture pour ouvrir ma portière, très gentleman.

— Viens. Je vais te préparer un bon thé et on pourra discuter.

Il se saisit de ma main et j'ai un mouvement de recul. Je n'ai pas tenu la main d'un autre que Brandon depuis longtemps et cette main étrangère, plus large et forte, me laisse une impression désagréable. Mon hôte ne s'aperçoit pas de mon trouble et me fait rentrer à l'intérieur par une porte rouge tout en bois qui claque après mon passage. J'ai tout juste le temps de détailler son entrée décorée d'un miroir qu'il me conduit dans une cuisine dernier cri, parfaitement équipée, avec un immense piano et un grand îlot bordé de tabourets hauts confortables.

— Pose-toi là. Je te prépare ta boisson.

J'en profite pour pivoter sur moi-même, observant son habitation d'un regard curieux. Le tout est moderne, d'apparence conviviale, et pourtant, je ressens comme un malaise. Il n'y a aucune photo, aucun bibelot, aucune trace de vie. Tout est superbe, mais aseptisé, telle une maison témoin sans âme. Il est difficile d'imaginer qu'un homme célibataire vit en ce lieu. Où est le bordel ? Le linge sale qui traîne ? Des signes de vie, quoi !

— Tu prends deux sucres, n'est-ce pas ?

Je reporte l'attention sur mon ami.

— Oui, merci.

Il dépose ma tasse devant moi et je profite de la chaleur sur mes mains pour me recentrer. Cela fait du bien d'être posé. Néanmoins, je dois réfléchir à la suite.

— Tu es prête à me raconter ce qui s'est passé après que tu aies raccroché ?

Il est vrai que quand on s'est parlé, j'étais en pleurs, confinée dans ma voiture. Mon ex-voiture. Tout est devenu ex depuis ce coup de fil.

— Je t'avais dit de m'appeler si tu avais besoin.

— Je ne voulais pas te déranger.

Ce qui est vrai. En partie. J'ai déjà l'impression d'être un fardeau pour mon ex-fiancé. Je ne voulais pas le devenir pour Léon, l'ami qui m'a soutenu ces derniers mois, envers et contre tout.

— Tu ne me déranges jamais Mal, je te l'ai déjà dit.

Il joue avec mes doigts sur la table et un frisson remonte ma colonne vertébrale. Je récupère ma main et m'enlace les épaules pour me réchauffer, bien que je doute que le froid soit responsable de ma chair de poule.

— Je me suis disputée avec Brandon.

Le souvenir des dernières paroles qu'a prononcé l'ex-amour de ma vie obstrue ma gorge d'une boule aussi grosse qu'un ballon de foot.

— Ça va s'arranger Mal. Comme toujours.

La boule grossit dans ma trachée. J'ai l'impression de suffoquer.

— Non. Non, ça ne va pas s'arranger. Il m'a demandé de partir. Il veut qu'on fasse une pause.

Je pars d'un rire hystérique et quelque peu effrayant, même à mes oreilles.

— Tout le monde sait ce que signifie faire une pause. Il a rompu. Il m'a quitté. Définitivement.

Léon pince les lèvres face à moi et elles deviennent invisibles dans sa barbe noire fournie.

— Brandon est un idiot. C'est lui qui aura des regrets.

Mon rire se transforme peu à peu en sanglots déchirants et un torrent de larmes envahit mon visage avant que je ne m'en rende compte. Finalement, la source n'est pas tarie.

— Il a balayé plus de deux ans de relation comme si de rien n'était. Comme si ce temps ensemble n'avait aucune importance. La seule à avoir des regrets, c'est moi. J'aurais dû faire plus d'efforts, j'aurais dû écouter ses craintes. Il voulait juste que je trouve un boulot et...

— Chut. Arrête Mal. Respire. Tu es en train de retenir ta respiration.

Effectivement, je n'ai pris aucune goulée d'air durant ma tirade. Les remords me coupent le souffle. Léon me caresse le dos de bas en haut, m'intimant d'inspirer et d'expirer sur son rythme. La chaleur de sa paume traverse le tissu de mon haut et une fois de plus, je le trouve trop proche de moi.

— Je vais y aller.

— Ne dis pas de bêtises Mallory. Tu n'es pas en état de te rendre où que ce soit. Tu n'as même pas de voiture. Tu as un endroit où aller au moins ?

Je m'affaisse un peu plus sur mon siège, les épaules voutées.

— Je vais devoir retourner chez mes parents.

Malgré mes réticences, je n'ai pas d'autres options. Des larmes de honte perlent au coin de mes yeux. J'ai bientôt 27 ans et je vais devoir retourner vivre chez mes parents comme une gamine. Je suis en colère contre moi-même d'être incapable de m'assumer.

— Tu pourrais rester ici quelque temps.

Je relève vivement la tête et fixe Léon comme s'il lui avait poussé une troisième tête ou une corne sur le front.

— C'est adorable Léon, mais ce n'est pas une bonne idée.

Il se redresse de toute sa hauteur, me surplombant, et un semblant de peur s'insinue en moi.

— Ce n'était pas vraiment une proposition Mal.

Je me lève et recule en direction de la porte.

— Tu commences à me faire peur, Léon. Il vaut mieux que je m'en aille.

Il s'avance vers moi tel un prédateur acculant sa proie. C'est exactement comme cela que je me sens : une proie coincée contre une porte qui refuse de s'ouvrir malgré mes tentatives désespérées de faire pivoter la poignée.

— On va être bien tous les deux Mal.

Ses mots ont du mal à percer le brouillard de ma panique. Je secoue la tête, mais j'ai l'impression d'avoir la tête dans du coton. J'ai de réelles difficultés à rassembler mes idées et quand j'ouvre la bouche, j'ai soudain l'impression que ma langue pèse une tonne. Je m'affaisse à moitié contre la porte tandis que Léon se rapproche encore. Il n'a pas l'air inquiet de ma soudaine faiblesse et un soupçon s'insinue en moi.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Ma voix est à peine audible. Il pose sa main sur ma joue et je suis incapable d'esquisser le mouvement de répulsion que je souhaite. Mes jambes me soutiennent tout juste. Je me sens glisser petit à petit vers le sol. Avant que je n'atterrisse complètement par terre, Léon passe un bras sous mes jambes et dans mon dos et me colle contre son large torse. Ma tête ballote en arrière dans un angle douloureux, mais je suis incapable de la remettre droite.

— Je pensais avoir un peu plus de temps. Ta chambre n'est pas tout à fait prête. J'espère qu'elle te plaira.

De quoi parle-t-il ? Il a prévu depuis longtemps de me kidnapper ? Pourquoi ? Je croyais qu'il était mon ami ! Mes questions resteront sans réponse. Je suis incapable de les formuler et je finis par sombrer

dans l'inconscience au moment où Léon me dépose sur une surface moelleuse.

Mes paupières papillonnent sous la lumière crue. Le soleil m'agresse la rétine de ses rayons lumineux. Je suis désorientée, incapable de me souvenir d'où je me trouve ni ce qui m'a conduite dans ce lieu inconnu. Je tente de me frotter les yeux pour m'éclaircir la vue, mais mon poignet droit est arrêté net dans un bruit métallique. J'insiste, seulement cela ne me provoque que de la douleur. Un métal froid me mord méchamment la peau. Je me contente de ma main gauche pour décoller mes yeux, puis mon regard se pose sur mon entrave. Parce qu'il s'agit bien de cela. Une menotte me retient prisonnière, attachée à un lit. La panique me gagne. Je regarde partout alentour. Je suis seule dans une chambre inconnue et mes affaires sont entreposées sur des étagères ouvertes, comme si je vivais là depuis longtemps. L'angoisse me tord les tripes.

— Il y a quelqu'un ?

Il n'y a que le silence pour répondre à mon appel.

— QUELQU'UN M'ENTEND ?

Ma voix sort plus aiguë que souhaitait, mais qu'importe. Dans une pièce adjacente, une chaise grince sur le carrelage et des bruits de pas se rapprochant font accélérer mon palpitant. Quand la porte entrouverte s'écarte en grand, je n'en crois pas mes yeux.

— Léon ???

Son sourire a quelque chose de malsain et de dérangeant. Il n'est pourtant pas différent par rapport à d'habitude. C'est sans doute dû à la situation rocambolesque à laquelle je fais face.

— Tu es enfin réveillé. Je n'ai pas réalisé que j'avais un peu trop forcé la dose. Tu as la migraine ? La nausée ?

C'est vraiment surréaliste. Je suis enchaînée à un lit et mon kidnappeur s'inquiète pour ma santé après m'avoir drogué ? Parce que c'est ce qu'il a fait si je comprends bien.

— Pourquoi je suis ici ? Pourquoi tu m'as attaché ?

Il s'assoit au bord du lit et je m'éloigne de lui par réflexe, ce qui lui

tire un soupir.

— Tu serais resté avec moi si je te l'avais demandé gentiment ?

Non. Certainement pas. Je tente de ralentir mon rythme cardiaque tandis qu'il continue de se justifier.

— On est fait l'un pour l'autre Mal. Je l'ai su dès que je t'ai vu pour la première fois.

— Tu étais avec Lilas. Vous étiez bien ensemble.

Il joue avec les mèches de mes cheveux et je n'ai aucune échappatoire. Je ne peux pas étirer mon bras plus que cela et mon poignet est douloureux d'être ainsi tirailé.

— Elle n'était pas faite pour moi. Elle ne pense qu'à s'amuser et baiser. Je cherche quelque chose de plus sérieux. J'ai su de suite que tu étais quelqu'un de passionné et d'incroyablement romantique. Tu es ma femme idéale.

J'essaie de le raisonner.

— Je ne suis pas celle qu'il te faut. Je suis inconstante, incapable de m'investir.

— Tu ne veux pas travailler, ce qui me convient très bien puisque je veux que tu restes à la maison. Avec moi. Tu te souviens, je travaille à domicile. On sera tout le temps tous les deux. Je gagne suffisamment pour nous deux. On va être très heureux.

Il se penche sur mon visage, lèvres en avant, et je lui crache au visage pour le faire reculer. Il grogne en s'essuyant du revers de sa manche.

— Tu finiras par entendre raison. Tu seras mienne. Pour toujours.

— Jamais Léon. JAMAIS.

Il me plaque alors sur le ventre en s'asseyant sur moi et je suffoque sous son poids. Je crains qu'il ne veuille me violer et me mets à hurler sans discontinuer. Il enfonce alors mon crâne dans le matelas pour étouffer le son et je suffoque avec les draps qui envahissent ma bouche grande ouverte.

— Arrête de hurler ! Je ne vais pas te prendre. Je vais juste de marquer. Tu es à moi. Et quand tu auras enfin compris que nous

sommes des âmes sœurs, tu seras fière de le montrer à tous.

Je cesse de crier pour pouvoir respirer plus librement et l'entends attraper quelque chose dans sa poche. Il baisse alors le col de mon tee-shirt et je recommence à m'agiter jusqu'à ce que je sente un métal froid sur le haut de mon dos.

— Une marque en preuve de ton amour pour moi.

La lame s'enfonce alors dans ma peau comme dans du beurre sous mon hurlement de douleur. Léon me taillade le dos d'une estafilade verticale et mon sang me coule dans le cou.

— Tu vas être parfaite.

Sur ce, il me laisse là, hébétée, et le corps meurtri.

Chapitre 4

Mallory

Je dirais bien que j'ignore depuis combien de temps Léon me retient prisonnière, mais chaque meurtrissure dans mon dos est un véritable comptage quotidien et un rappel du temps qui passe. 177. Cela fait 177 jours que Léon m'a capturé et me marque comme du bétail avec une entaille par jour. Mon dos est en feu. Il n'est plus que douleur et rappel de ma souffrance, tant physique que mentale. Ma résistance s'affaiblit de plus en plus. L'espoir de m'échapper s'amenuise proportionnellement au temps qui passe. J'ai bien fait quelques tentatives au début, et cela n'a fait que durcir mes conditions de captivité, anéantissant ma résistance.

Ma première tentative d'évasion a pris Léon par surprise. Je me souviens encore de son regard ébahi quand il m'a détaché pour que je puisse me rendre aux toilettes et que je lui ai sauté sur le dos dans une tentative désespérée de l'assommer avec ma menotte. Il n'a eu à fournir aucun effort pour me dégager de sur lui, me faisant tomber au sol comme un vulgaire sac à patates. Il m'avait alors relevé sans ménagement en me serrant la gorge, appuyant brutalement sur ma trachée, et ma satisfaction de voir du sang dévaler son crâne avait vite fait place à la panique d'une mort imminente par étranglement. À cette époque, je ne souhaitais pas encore mourir.

— *C'est comme ça que tu me remercies de te faire confiance et que tu me montres que tu m'aimes ?*

Son pouce sur mon cou ne m'avait pas permis de répliquer de façon cinglante. Je n'avais pu que suffoquer péniblement tandis que je sentais ma vie m'échapper par tous les pores. Il avait alors décidé de me laisser la vie sauve.

— *Tu veux de l'amour vache ? Aucun souci, il suffit de demander.*

Il m'avait alors durement mordu la lèvre inférieure jusqu'à la faire saigner.

— *Ne recommence plus jamais ou tu le regretteras. Tu m'as bien compris ?*

J'avais hoché la tête sans conviction, réfléchissant déjà à un autre

moyen de m'enfuir. Léon n'avait pas été dupe, bien sûr. J'avais écopé d'une solide chaîne dès le lendemain. De cette façon, je pouvais me déplacer jusqu'à la salle de bain adjacente sans qu'il ait besoin de me détacher du lit. Cela me coupait également toute possibilité d'intimité puisque je ne pouvais plus fermer la porte durant ma toilette. J'ai d'ailleurs surpris Léon à plusieurs reprises en train de me lorgner à travers l'interstice durant ma douche et je me sentais salie par son regard. Ce ne fut malheureusement que le début de mon calvaire. Mon tortionnaire s'imaginer réellement que nous sommes un couple, dans tous les sens du terme. Au bout d'une semaine, il a voulu m'embrasser pour me réveiller soi-disant en douceur. Je lui ai mordu la langue par réflexe. Cela m'a valu une gifle monumentale et un coquard à l'œil durant plusieurs jours, suivi bien évidemment d'une de ces remarques rocambolesques.

— Tu es à moi. J'ai tous les droits ! Si tu ne veux pas finir avec une chaîne autour du cou comme la chienne que tu es, tu as intérêt à te montrer plus gentille avec ton fiancé.

Le mot fiancé m'avait blessé plus que de raison. J'avais perdu un fiancé adorable et aimant malgré nos disputes pour tomber dans les griffes d'un psychopathe. Le premier baiser qu'il m'a forcé à lui donner m'a donné la nausée. J'ai dû me retenir de lui vomir dessus. Au bout de si longtemps, cela est devenu plus facile, mécanique. Un simple échange de salive sans émotion. Un instant où j'éteins mon cerveau pour garder ma conscience intacte. Le pire a été quand il a commencé à vouloir me toucher. Je m'étais préparée mentalement à être violée un jour ou l'autre, mais rien ne peut le rendre acceptable. Rien ne peut rendre facile ce moment où des mains étrangères parcourent ma peau avec avidité sans mon consentement. Ses mains sur moi me répugnent. Je ne supporte pas de sentir son toucher effleurer mes côtes, mes cuisses, mes seins. Ma chance dans mon malheur ? Léon s'avère être impuissant. Il n'a jamais réussi à me pénétrer. Le premier échec l'a mis dans une colère noire.

— C'EST TA FAUTE ! TU NE FAIS AUCUN EFFORT. TU ME BLOQUES TOUT !

Sa pauvre queue grotesque pendait piteusement le long de sa jambe, pour ma plus grande joie. Il n'a finalement jamais réussi à aller jusqu'au bout et cela m'aide à me détendre sensiblement, bien que ces attouchements me répugnent toujours autant. Ils sont tout simplement devenus un mal nécessaire. Tant qu'il ne m'oblige pas à faire de même, j'arrive à me détacher de mon corps en attendant qu'il ait

terminé.

177 jours et j'ai l'impression d'être une autre personne. J'ai appris mes leçons. Je joue à présent à la gentille petite ménagère. Chaque bonne action me vaut un bon point. Je pensais, au début, que capituler sur certaines petites choses me permettrait de gagner sa confiance et qu'il relâcherait sa vigilance. Il ne l'a jamais fait. Par contre, j'y ai gagné en liberté. Ma chaîne s'est allongée. J'ai toujours l'impression d'être un chien tenu en laisse, mais ma laisse a gagné en longueur. Je suis devenu un gentil toutou docile qui perd son âme et son envie de se battre contre son maître. J'en suis à faire la cuisine et le ménage comme une bonne petite femme au foyer tandis que monsieur travaille dans son bureau pour ramener de l'argent et entretenir bobonne. Je n'ai jamais eu cette impression auprès de Brandon durant mes périodes de chômage et ce n'est clairement pas mon aspiration dans la vie. Je n'ai jamais eu autant envie de travailler. Ce n'est évidemment pas du goût de Léon qui se refuse à accéder à ma demande. Il est bien conscient que je prendrais la poudre d'escampette à la moindre occasion. Une fois, quand il a été faire des courses, j'en ai profité pour me glisser dans son antre. Je voulais envoyer un SOS à mes amis, ma famille, n'importe qui, par le biais d'Internet. Je n'ai jamais réussi. Léon est un crac de l'informatique. Son ordinateur était protégé par des codes et en plus, toute activité est automatiquement enregistrée. Il a donc vu ma manœuvre et cela l'a fait rire, d'un rire cruel et malsain.

— Qui voulais-tu contacter ? Brandon ? Il se moque bien de ce qui a pu t'arriver. Il a tourné la page et s'est mis en ménage avec une jolie petite bimbo qui le vénère comme un dieu. Quant à Beth, tu lui as bien fait comprendre que tu ne voulais plus la voir alors pourquoi t'aiderait-elle ?

Il m'avait alors serré dans ses bras pour me susurrer à l'oreille.

— Tu n'as que moi dans la vie. Et ça tombe bien, puisque tu n'as besoin de personne d'autre. Et au cas où tu l'aurais oublié : j'ai des yeux et des oreilles partout. Je te retrouverai n'importe où. Tu ne pourras jamais te cacher de moi.

S'en était suivi une séance de pelotage unilatéral que je préfère occulter pour ne pas rendre mon déjeuner.

Aujourd'hui, Léon est plus agité que d'habitude. Il est nerveux. Il me jette des coups d'œil furtif et tourne en rond. Il a été dans son bureau et en est ressorti excédé et soucieux. Ses sourcils broussailleux

se rejoignent sous l'effet de la concentration. Il ouvre plusieurs fois la bouche avant de la refermer sans prononcer le moindre son et reprend son manège alors que je m'efforce d'ignorer sa présence. Un livre à la main, summum du luxe : j'ai droit à de la lecture, je garde le nez plongé dans les pages pour m'évader de ce lieu sinistre et de ma vie morne. Je suis raide sur ma chaise, incapable de m'appuyer au dossier après les innombrables plaies qui ornent dorénavant mon dos et qui font à présent partie de moi comme chacun de mes membres. Je sursaute quand Léon se plante devant moi et me retire le livre des mains pour que je lui prête attention.

— Je dois te parler, ma belle.

Je déteste ce surnom. Les surnoms n'ont lieu d'être qu'entre deux personnes qui tiennent l'une à l'autre. Moi, j'en suis venu à le haïr plus que de raison. Plus que je pensais haïr qui que ce soit un jour. Je ne me pensais pas capable de ressentir une émotion aussi forte un jour. Cet homme a volé ma vie et ma haine est sans borne.

— Je vais devoir m'absenter quelques jours.

Mon cœur rate un battement. L'espoir que je pensais éteint depuis de longs mois se fraye un chemin jusqu'à ma conscience, mon âme réclame sa liberté dont elle est privée depuis trop longtemps. Néanmoins, tout n'est pas gagné et si je veux avoir une chance, je dois la jouer fine et faire taire ma peur. Je garde donc un visage impassible.

— Pourquoi ?

Ma question le surprend. Il faut dire que je ne lui accorde que peu d'intérêt depuis le début et la crainte que j'exprime dans ma question est à double sens. Je ne crains pas de me retrouver seule, mais plutôt de nourrir de faux espoirs.

— Le travail. On m'appelle en renfort et je ne peux pas refuser.

Le travail. Il bosse avec la police, sombre rappel que je ne peux pas attendre d'aide de ce côté-là non plus. Qui va-t-on croire entre une fille qui s'est fait larguer et ne compte pour personne et un informaticien respecté qui aide les enquêteurs depuis plusieurs années ? Je ne suis même pas sûre que ma disparition ait fait l'objet d'un signalement. Qui tiendrait assez à moi pour s'inquiéter ? Mes parents peut-être ? Je ne doute pas un instant que Léon ait trouvé un

moyen de remédier à ce problème. Il ne m'a jamais rendu mon téléphone portable. Je n'ai d'ailleurs jamais vu de téléphone traîné dans la maison. Pourtant, je suis sûre de l'avoir emmené avec moi quand j'ai quitté Brandon.

— Mal, je veux que tu me promettes de rester tranquille.

Sous-entendu : promets-moi de rester bien sagement ici pour que je puisse continuer à profiter de toi à mon retour.

— Je te le promets.

Une promesse creuse pour une vie creuse, vide de sens. Que vaut une parole quand on craint pour sa vie ? Pas plus que ses déclarations d'amour alors qu'il me retient sous la contrainte. Il me scrute, essayant de déceler la supercherie dans mes dires. Impossible. J'ai appris à camoufler mes émotions il y a longtemps déjà pour éviter les punitions qui suivaient mes réactions de dégoût.

— Tu vas tellement me manquer, ma belle.

Il colle son corps au mien et sa chaleur transperce le tissu de mon pull. Son érection appuie sur mon ventre et je prie pour que, comme à l'accoutumée, la pression diminue au fur et à mesure que son excitation monte. Il m'embrasse à pleine bouche et je ferme les yeux pour m'imaginer dans les bras de quelqu'un d'autre. Au début de mon calvaire, je pensais à Brandon dans les moments difficiles, mais depuis que je sais qu'il s'est mis en couple avec une autre, même son image m'incommode. Je me suis donc imaginée un homme idéal, grand, brun et musclé. Et surtout, sans tatouage. Les tatouages sont pour moi devenus synonymes de folie et je ne veux pas que mon homme parfait en arbore. J'ai toutefois du mal à me représenter ses yeux. Ils sont parfois bleus, parfois verts, mais toujours tendres et expressifs. Je reviens à l'instant présent quand Léon retire sa langue de ma cavité buccale et se met à m'embrasser la clavicule de baisers mouillés.

— Tu es tellement douce, tellement parfaite.

Je sens son sexe se ramollir peu à peu, pour mon plus grand bonheur. Il pose son front contre le mien, le souffle court.

— Tu me fais perdre la tête.

Un jour, il m'a avoué perdre ces moyens devant ma beauté.

Comment dire que je ne m'en plains pas. C'est même un soulagement. Hors de question que j'alimente ses idées lubriques que je ne partage pas.

— Viens avec moi dans la chambre. Je veux passer un peu de temps avec toi avant de partir. Je veux graver ton image dans ma mémoire.

Il ne laisse pas le choix. Jamais. Il me tire jusqu'au lit et me retire mon pull avant de me forcer à m'allonger sur le matelas qui s'enfonce sous nos poids conjugués. Ma respiration s'accélère. Je connais la suite du programme et je l'appréhende, comme toujours.

— Retourne-toi ma belle. Je veux laisser ma trace sur ta peau pour que tu ne m'oublies pas durant mon absence.

Comment pourrais-je oublier l'homme qui m'a fait plus de cicatrices internes et externes, que quiconque ne le pourra jamais ? J'obéis en serrant les dents, me préparant à la suite. Mes larmes commencent déjà à couler, avant même de sentir la morsure de la lame qui tranche ma peau sans hésitation.

— Si tu savais comme j'aime voir tes marques d'appartenance.

Il les caresse toutes de l'index avec une satisfaction répugnante, les comptant une à une avec lenteur. Les plus anciennes ont désormais cicatrisé, mais l'absence de soin leur donne un relief que je sens sous son doigt tandis qu'il parcourt les traits comme un peintre fier de son œuvre.

— 178 jours que tu es toute à moi. Quasiment une demi-année. À mon retour, nous fêterons nos six mois de relation. Si tu savais comme tu me rends heureux.

Il me presse contre lui, appuyant sur mes entailles les plus fraîches, et nous installe en cuillère avant de plonger son nez dans mes cheveux. Je ferme les yeux pour endiguer la vague de chagrin qui me submerge. La solitude est un fardeau insupportable, plus encore que la douleur physique. Je ne pensais pas un jour me sentir si seule en étant dans les bras d'un homme. Je n'ai jamais imaginé non plus qu'un homme serait capable de me faire autant de mal un jour. Je respire profondément, régulant mon apport d'air et me répétant comme une litanie que tout sera bientôt terminé. Bientôt, je serais libre.

Chapitre 5

Mallory

Léon est parti. J'ai encore du mal à y croire. Je m'attends à le voir passer la porte à tout moment en m'annonçant que c'était juste un test pour s'assurer que je ne comptais pas m'enfuir loin de lui. J'ai une boule au ventre. Je n'ose même pas sortir de ma chambre de peur de découvrir l'ampleur du canular. La nuit est tombée depuis longtemps et je reste là, allongée sur le flan, à contempler les étoiles à travers les barreaux de ma fenêtre. Cette maison a tout d'une prison. J'ai mis un moment à réaliser que Léon ne recevait jamais de visite. Pas une seule en 178 jours. Je l'ai déjà entendu parler et rire dans son bureau. Je suppose qu'il a des amis. Pourtant, aucun n'a jamais débarqué à l'improviste pour un dîner ou un apéro, me donnant l'occasion de signaler ma présence. J'ai fini par me faire à l'idée que je devrais me sortir de cette situation seule et cette réalité me noue l'estomac plus que jamais. Que s'est-il passé à l'extérieur en six mois ? Le monde a continué de tourner, mes amis, si je peux encore les appeler ainsi, ont continué leur vie pendant que la mienne s'est arrêtée. Tout a dû changer. En tout cas, moi, j'ai changé. J'ai appris à vivre dans la crainte et la douleur et aujourd'hui, il faut absolument que je retrouve ma combativité pour avoir une chance de sortir de cet enfer. Et après ? Après, j'aviserais.

J'ai fini par sombrer dans un sommeil agité, envahi par l'image de Léon me poursuivant à travers tout le pays et menaçant mes proches. Je me suis réveillée en sursaut et en sueur quand les bras de mon tortionnaire se sont refermés autour de moi tel un étau. Désorientée, je regarde à droite et à gauche, mais je suis bien seule sur mon lit trempé. Un rêve. Ce n'était qu'un rêve. Le ciel commence à pointer ses rayons à l'horizon. La maison est calme et silencieuse. Tellement silencieuse. Je me laisse glisser au sol et visite chaque pièce aussi loin que ma chaîne me le permet, à la recherche d'un guet-apens. Rien. Il n'y a rien ni personne nulle part. La voiture de Léon n'est pas dehors. Je suis vraiment seule, et mon kidnappeur ne doit pas être de retour avant demain. Je n'ai pas une seconde à perdre. Je me précipite dans la cuisine et ouvre si violemment le tiroir à couverts qu'il s'écrase au sol dans un fracas assourdissant. Je retiens ma respiration, incapable de me convaincre que tout va bien, que Léon ne va pas débarquer en courant dans la pièce pour me punir. Rien ne se passe. Je fouine dans tout le bazar qui s'étale en plein milieu de la cuisine, seulement rien ne convient. Il n'y a que des couteaux inoffensifs à bout rond et les

dents de fourchettes ne rentrent pas dans la serrure des menottes. Je commence à paniquer et hyperventile. Je m'adjoins moi-même au calme.

— Allez Mal. Reste calme, tu vas y arriver.

Mes mains tremblent quand je me relève, en quête d'une solution. Dans les films, les héros ont toujours un fil de fer ou une épingle à cheveux qui traîne pour se libérer de leur entrave. Malheureusement, ce n'est pas mon cas. J'ai beau regarder partout, fouiller chaque recoin de cette foutue maison, je ne trouve rien d'utile. Même dans le bureau de Léon, je ne trouve rien qui pourrait me servir. Il y a bien quelques fins tournevis d'électricien, mais je n'arrive à rien avec. J'ai beau triturer le mécanisme dans tous les sens, rien ne se passe. Je n'ai aucun avenir en tant que cambrioleur. L'adrénaline déferle par vague dans mes veines, contre-balançant la terreur qui tente de s'infiltrer en moi face à mon incapacité à ouvrir ces satanées menottes. C'est peut-être ma seule chance de m'échapper. Je ne dois pas la laisser passer avant d'avoir tout tenté.

Je me mets à tirer de toutes mes forces sur la chaîne avec l'énergie du désespoir. La chaîne grince, mais tient bon. Les menottes me coupent le poignet qui se met vite à saigner. Je m'écroule au sol en sanglotant.

— Je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas.

Je reste prostrée plusieurs minutes à seulement quelques pas de la porte, de ma liberté, de la fin de mon calvaire. Je me secoue et me tapote les joues pour me reprendre.

— Qu'est-ce qui te prend Mal ? Allez, secoue-toi ma fille.

J'attrape un gros faitout et me mets à taper de toutes mes forces à la jonction de la chaîne et de la menotte, mais rien à faire. À part un boucan de tous les diables, cela n'a aucun effet et comme il n'y a aucun voisin alentour, cela n'a aucun intérêt. Je regarde mon poignet déjà bien abîmé par mes efforts et me prépare à la folie qui tourne dans ma tête. Je rentre mon pouce au maximum à l'intérieur de ma paume et tire et retire, faisant saigner ma main sur toute la longueur. La douleur me remonte tout le long du bras. Cependant, je persiste, encore et encore, jusqu'à ce que le liquide poisseux fasse suffisamment glisser le métal pour me permettre de m'en libérer.

— J’y suis arrivée.

Je fixe ma main ensanglantée qui n’est plus que souffrance. Je n’arrive même pas à bouger mon pouce et mes phalanges sont en feu. Néanmoins, je suis détachée, complètement libre de mes mouvements pour la première fois depuis 178 jours et c’est tout ce qui importe. J’en pleurerai de joie. Pourtant, je ne suis pas au bout de mes peines. Il me reste encore à sortir de la maison, et inutile de compter sur la porte d’entrée. Elle est fermée à double tour et aucune clé en vue. Pas la peine de penser à la défoncer, je n’ai rien d’un Hulk. J’ai même plutôt perdu du poids durant mon séjour forcé, ayant perdu l’appétit. Chaque fenêtre de la maison possède des barreaux scellés dans le béton. Je ne vois aucune issue possible. Je suis prise au piège !

— Respire Mal. Tu vas trouver une solution.

Je scrute les environs avec attention, le cerveau tournant à plein régime. Soudain, mon regard se stoppe sur la porte de la salle de bain. La petite lucarne. Je me précipite dans la pièce d’eau et observe la minuscule fenêtre juste en dessous du plafond. Elle est étroite, en hauteur et ne s’ouvre pas.

— Ça va le faire. Pas le choix. Ça doit marcher Mal.

Je récupère une chaise dans la cuisine et la place sous la lucarne. Il n’y a pas de poignée, ce n’est qu’un simple puits de jour. Je sais d’avance que je n’ai pas la puissance nécessaire pour briser le vitrage. Cependant, j’ai déjà vu mon père en changer. Je file chercher un couteau et soulève les baguettes parclose qui tiennent la fenêtre au châssis.

— Merci papa.

Être curieuse quand j’étais enfant vient de me rendre un grand service. Une fois fait, il me suffit de faire basculer le vitrage. L’air qui s’engouffre dans la pièce me donne un second souffle et un regain d’espoir. Il ne me reste plus qu’à me glisser dans l’ouverture. Plus facile à dire qu’à faire. La hauteur, associée à ma main blessée, rend la manœuvre compliquée. Je me faufile tant bien que mal entre le châssis et c’est bien la première fois que je suis heureuse d’avoir peu de poitrine. Des seins plus gros m’auraient laissé coincé et en mauvaise posture. Je suis obligée de vider complètement mes poumons pour passer et le bois m’écorche à travers mes vêtements. Je n’ai d’autres possibilités que de m’écraser au sol de l’autre côté du

mur, sans moyens de ralentir ma chute. Mes poumons déjà vides peinent à se re-remplir et je crains un instant de mourir là, asphyxiée, à deux doigts de mon salut. Finalement, je réussis à inspirer au bout de plusieurs essais et me relève pour me mettre à courir droit devant moi, sans même savoir dans quelle direction je me dirige.

Mes pas m'ont conduit directement chez Beth sans trop savoir comment. J'ignore depuis combien de temps je suis dehors, mais le soleil est à présent bien levé et je suis là, devant la porte de ma meilleure amie, sans oser appuyer sur la sonnette. Après tout ce temps et tout ce que j'ai vécu, notre désaccord n'a plus la moindre importance pour moi. Mais s'il n'en était pas de même pour elle ? Et si elle refusait de m'aider ? Je n'ai pas le temps de tergiverser plus longtemps, la porte s'ouvre devant moi et Beth reste un moment bouche bée devant moi. Mon amie n'a pas changé. Elle est toujours aussi belle. Elle a laissé pousser ses cheveux qui lui arrivent à présent au niveau de la poitrine. Ses beaux yeux bruns se remplissent d'eau et elle se jette sur moi pour me serrer contre elle à m'en étouffer. Je glapis de douleur sous la pression, seulement mon amie est trop perturbée pour s'en apercevoir.

— Mallory. Tu m'as tellement manqué. Laisse-moi te regarder.

Elle s'écarte et son regard sur moi me fait honte. Je cache mes mains dans mes manches et me balance d'un pied sur l'autre tandis que son visage prend un air horrifié.

— Rentre.

Elle se décale et m'intime de venir à l'intérieur.

— TOM !

Son cri me perce les tympans et alerte son fiancé qui arrive précipitamment et manque de me renverser sur son passage.

— Pardon Mallory.

Il percute que c'est moi en s'excusant.

— Mallory ?

Il me colle à son tour contre lui et je me mords la lèvre inférieure en gémissant. Mon ami fronce les sourcils en me relâchant.

— Je t'ai fait mal ?

Je ne sais pas quoi lui répondre alors je ne dis rien.

— Viens t'asseoir. Tu vas nous raconter ce que tu as fait ces derniers mois.

J'ignore la chaise qu'il me tend et prends place sur un tabouret sans dossier.

— Où tu étais passée durant si longtemps, Mal ? Tu ne nous l'as jamais dit dans tes messages. On ne peut pas dire que tu nous aies donné beaucoup de nouvelles non plus d'ailleurs.

— Mes messages ?

Évidemment. Léon s'est assuré que personne ne se pose de questions. Pour eux, je n'ai jamais disparu. Je suis simplement partie.

— Beth, laisse la tranquille.

— Mais...

Tom regarde sa chérie avec des yeux noirs avant de se remettre à me fixer. J'ai l'impression qu'il voit des choses. Trop.

— Tu es tombée ?

Question légitime. Je suis pleine d'herbe que je n'ai pas pris le temps d'épousseter, trop pressée de m'éloigner de la maison des Enfers.

— Rien d'important.

Il plisse les yeux et continue sur sa lancée.

— Et ta main ? J'ai l'impression qu'elle est recouverte de sang.

J'enfonce un peu plus la main dans ma manche et en replis l'extrémité pour la faire totalement disparaître.

— Ce n'est rien.

Tom pince les lèvres en une ligne fine tandis que Beth a les larmes aux yeux.

— On t’a cherché, tu sais.

Non, je ne le savais pas. Léon s’est bien gardé de m’en informer et a même insinué le contraire.

— Je te connais, Mal. Plus que tu ne te connais toi-même. Tu as des défauts, mais jamais tu ne serais partie de cette façon. Pas sans rassurer ton entourage. Alors, dis-nous ce qui t’est vraiment arrivé.

À une époque, c’était vrai. Elle me connaissait par cœur. Plus aujourd’hui.

— Brandon a remué ciel et terre pour te retrouver.

Mon cœur se serre de savoir qu’il ne m’a pas oublié aussi vite que mon tortionnaire l’a affirmé.

— La police n’a pas voulu croire à ta disparition. Elle lui a répondu que tu étais majeure et que tu avais le droit de partir où bon te semble.

Je continue de me taire, ne sachant que répondre.

— Il nous a raconté votre dispute. Il regrette ses paroles. Il t’aime, tu sais.

Je ne peux m’empêcher de répliquer.

— Il m’aime tellement qu’il s’est mis avec quelqu’un d’autre.

Beth est contrite, preuve que Léon ne m’a pas menti sur tout.

— Cela fait six mois que tu es partie Mal. Il vient juste de tourner la page. Il te suffit de l’appeler pour qu’il te revienne.

— NON. Ne prévenez personne que vous m’avez vu. Ça doit rester un secret.

Beth hoquette devant ma virulence. Je veux apaiser ma réaction.

— Je ne suis plus celle dont il est tombé amoureux, Beth. Et de mon côté... disons que mes sentiments ont changé. Il mérite de vivre avec une personne sur qui il peut compter.

— Mal...

Je balaye ses propos d'une main.

— Je suis venue vous demander un service.

Tom acquiesce sans hésitation.

— Tout ce que tu veux.

J'espère que ce ne sont pas des paroles en l'air.

— J'ai besoin de quitter le pays.

Beth s'inquiète instantanément.

— Mal ? Tu vas encore disparaître ? Je ne t'aiderai pas à nous quitter une fois de plus. On va appeler tes parents et...

La panique me submerge et je réagis par instinct.

— Non ! Je dois m'enfuir. Je ne veux m'être personne en danger. Je dois me cacher ou il me retrouvera. Je ne peux pas y retourner.

Beth me regarde sans comprendre. Néanmoins, Tom a été attentif.

— Tu as peur de qui Mal ? Qui t'a fait du tort ?

Je secoue la tête, incapable de les impliquer plus qu'ils ne le sont déjà dans mon tourment.

— Je vous en prie. Aidez-moi.

— C'est Brandon qui te harcèle ?

Je secoue négativement la tête.

— Je veux juste quitter la ville. Je vous en supplie.

Tom m'observe un moment avant de capituler face à mes yeux larmoyants.

— D'accord. On va te réserver un billet d'avion pour où tu veux.

La terreur m'étreint la cage thoracique.

— Je ne peux pas. Il le saura. Il voit tout, il surveille tout.

Les larmes se mettent à dévaler mes joues.

— Pitié. Aidez-moi.

Beth me câline avec douceur et je fais fit de sa main qui frôle mon dos. De son côté, Tom s'empare de son téléphone.

— Je vais voir ce que je peux faire. On ne te laissera pas tomber Mal. Je te le promets.

Chapitre 6

Azazel

Qui est le suicidaire qui tambourine à ma porte comme un damné ? Je regarde mon réveil d'un œil noir. Bon sang ! 9 h du matin ! Sérieusement, je vais faire un massacre si les BOUM BOUM ne s'arrêtent pas très vite. Mon chien, Cerbère, n'apprécie pas plus que moi ce réveil en fanfare et s'étire de tout son long sans vraiment se lever. J'ouvre mon esprit pour avoir une idée de l'urgence de la situation et je suis assailli par une multitude de pensées désordonnées qui me font plus mal au crâne que la pire des gueules de bois. Je me referme comme une huître et laisse pendre ma main au bas du lit pour gratter la tête de mon compagnon à quatre pattes entre les deux oreilles. Je sais exactement qui à l'esprit aussi tourmenté et je sais aussi que cette personne ne partira pas sans m'avoir vu. Je prends sur moi et enfile un bas de pyjama avant d'ouvrir à la tornade qui déboule dans mon salon comme une furie en manquant de marcher sur Cerbère qui a eu le malheur de se placer sur son chemin.

— Bonjour Caitlyn.

Je regarde sur le palier et suis étonnée de ne pas voir son ombre derrière elle. Remarque, elle aurait été là, Cat n'aurait pas eu besoin de cogner à ma porte comme une forcenée pour pouvoir entrer.

— Où est Baraquel ?

— Pas là.

Ça, je l'avais bien compris. C'est justement ce qui m'étonne. Ils ne sont jamais l'un sans l'autre ces deux-là. Je tente une nouvelle incursion dans sa tête, mais décidément, tout y est bien trop confus aujourd'hui et je n'arrive pas à distinguer une sensation qui prendrait le dessus sur les autres. Je me demande comment mon ami fait pour supporter ce chao à longueur de temps. À sa place, je serais épuisé ! Je force la jolie rousse à s'asseoir sur le canapé en la touchant le moins possible et vais préparer du café. Fort. Il va me falloir au moins ça, j'ai l'impression. Je lui sers le nectar et constate qu'elle n'a pas bougé d'un pouce de la place que je lui ai assigné, mais que ces tics sont bien présents. Elle tourne une mèche de cheveux d'une main et tapote l'accoudoir du canapé de l'autre en un rythme qui lui est propre sous le regard attentif de Cerbère qui a posé son imposante tête sur ses genoux, en attente de caresses qui ne viennent pas. Cat a vraiment fait

d'immenses progrès depuis qu'elle est en couple avec Baraquel. Elle ne se fait plus de mal et s'est beaucoup ouverte parmi les anges, même si le contact physique avec nous, comme avec quiconque hormis Baraquel, lui est encore difficile. Par contre, ses tics ressortent dès que quelque chose la perturbe et aujourd'hui ne fait pas exception.

— Tu peux m'expliquer pourquoi le ciel est orageux alors que la météo avait prévu un temps splendide ? Je vais devoir sortir Cerbère sous la pluie et je déteste quand il sent le chien mouillé. Il empeste tout l'appartement après !

Elle ne m'avait pas entendu revenir, trop perdue dans ses pensées, et sursaute à ma présence, faisant fuir mon pauvre Cerbère qui n'aura pas obtenu le câlin tant espéré.

— Tout doux, ce n'est que moi. Alors ? Tu veux bien me parler ?

— Il m'énerve à être tout le temps sur mon dos !

— Je sais de source sûre que tu adores quand il est derrière toi.

Mon sourire en coin s'efface sous son regard assassin. Elle a vraiment pris de l'assurance. Particulièrement avec moi. Sans doute parce que je suis directe avec elle. Je n'ai jamais considéré ses tendances autistiques comme un handicap. Pour moi, elle est une personne comme une autre, avec un petit brin de folie en plus. Cependant, aujourd'hui, je vais devoir mettre mon humour en veilleuse parce qu'elle peut être teigneuse quand on l'énerve et je ne voudrais pas être la victime de sa colère.

— OK, désolé. J'arrête les sous-entendus graveleux. Cependant, je suis certain que tu aimes Baraquel plus que tout au monde alors explique-moi pourquoi tu l'as repoussé. Il l'a visiblement mal pris. Regarde-moi ce ciel noir.

Noir est un faible mot quand je vois par ma porte-fenêtre d'énormes nuages menaçants s'accumuler et des éclairs fendre l'air. Son soupir me fend le cœur tandis que je la vois mettre de l'ordre dans sa tête. Je lui laisse le temps de réfléchir, patientant en sirotant mon café et espérant que l'humeur orageuse de mon ami ne provoque pas une tempête retentissante.

— Baraquel veut un enfant.

— Oui.

Il m'en a effectivement parlé il y a plusieurs semaines et je m'étais

fait un plaisir de le rassurer sur l'état d'esprit de la jeune femme qui semblait être exactement le même que le sien. Impossible que je me sois trompé. Cela fait partie de mes dons : je capte, en plus des émotions, quelques pensées. Celles en surface uniquement, mais c'est suffisant. J'ouvre à nouveau mon esprit, espérant ne pas me perdre dans un méandre de sentiments. Heureusement, Caitlyn a fait le tri dans sa tête et tout ce que j'entends, c'est : je veux fonder une famille. Le seul problème, c'est que la peur assombrit la joie et l'exaltation qu'elle devrait ressentir. C'est même au-delà de la peur. Cette idée lui génère de l'angoisse et du stress.

— Chérie, tu veux cet enfant autant que Baraquel alors où est le souci ? Tu as peur de ne pas être une bonne mère ? Parce que je peux t'assurer que tu ne ressembles en rien à la tienne.

Non que Caitlyn n'est pas eu une mère présente qui aurait tout donné pour sa fille. Simplement, madame Baker n'a jamais compris sa fille et a fini par lui garder rancune de vouloir vivre sa vie comme bon lui semble. Aux dernières nouvelles, elles n'ont plus aucun contact depuis plusieurs mois, au grand damne de Margaret Baker, que nous surnommons tous avec affection Maggie. Maggie est devenue la grand-mère de notre petit groupe depuis que Cat nous l'a présenté. Mais là, je m'égare et mon interlocutrice a complètement décroché de la conversation, complètement prostrée. Seul le mouvement de va-et-vient de sa tête me prouve qu'elle est toujours vivante. Je pose ma main derrière sa nuque et caresse sa marque du pouce. Je sais à quel point elle tient à cette représentation de son lien avec son ange déchu. Le tatouage est l'exacte reproduction des ailes de Baraquel. Cat finit par arrêter sa tête à la verticale et me fait un sourire triste. Bon sang. Cette femme remue quelque chose en moi que je pensais éteint depuis longtemps.

— Et si mon enfant était comme moi ?

Ha. Voilà donc d'où lui vient cette inquiétude qui la ronge. J'ai compris le sens de sa question, mais je tente d'alléger un peu l'atmosphère.

— Tu veux dire, une petite fille rousse magnifique à qui il suffira de battre des cils pour faire craquer tout le monde, ou un beau gosse tout en muscle qui fera fondre les nanas ?

Elle me donne un faible coup d'épaule pour remontrance, mais j'obtiens enfin un sourire.

— Et si mon enfant avait des troubles autistiques comme moi ?
Quelle vie aura-t-il ?

Je remets une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Une vie merveilleuse, entourée de parents qui l'aimeront et le comprendront mieux que personne. Tu seras une mère extraordinaire et tu sauras trouver les bons mots pour rassurer ton enfant, quelles que soient ses angoisses.

— Tu crois ?

Tellement d'espoir dans ces deux mots. Je suis certain que Baraquel lui a dit exactement la même chose. Elle avait simplement besoin de l'entendre de la bouche de quelqu'un de moins impliqué émotionnellement.

— J'en suis sûr.

— C'est exactement ce que m'a dit Baraquel et je me suis énervée contre lui. Je lui ai jeté au visage qu'il ne lisait pas dans l'avenir où il ne serait pas devenu un déchu.

Aïe. Elle n'y a pas été de main morte. Elle le réalise à cet instant et une larme roule sur sa joue pour s'écraser sur mon tapis, très vite suivie d'une seconde, puis encore une autre. Bien vite, je fais face aux chutes du Niagara et s'il y a bien une chose que j'ai du mal à gérer, c'est bien une femme qui pleure. Cerbère aussi, visiblement, puisqu'il se met à couiner piteusement dans son coin en nous regardant.

— Chut. Ne pleure pas chérie. Tu sais que je ne sais pas m'occuper des femmes qui pleurent. Je finis toujours par dire une connerie.

Je lui tapote doucement le dos, mais je me sens maladroit, vraiment pas à ma place. Heureusement, je suis sauvé par l'entrée fracassante de Baraquel qui a senti la détresse et le remord de sa compagne à travers leur lien. Je lui laisse bien volontiers ma place et sors de la pièce, suivi par mon fidèle compagnon poilu, au moment où il soulève Caitlyn pour la reposer en travers de ses cuisses et la serrer contre lui à l'en étouffer.

Je laisse un moment aux tourtereaux pour discuter en toute intimité et observe ma porte, dépité. Baraquel n'y a pas été en douceur. Dans son empressement, il a arraché le montant de la porte. Avec ses facultés magnétiques, il aurait pourtant pu l'ouvrir sans laisser de

traces, mais visiblement, il ne s'est pas donné cette peine. Impossible de laisser ma porte dans cet état. Génial ! Je ne suis pas près de me recoucher. Pourtant, après toute une nuit à faire le vigile devant l'une des plus grosses boîtes de nuit de New York, je ne rêvais que de faire la grasse matinée. Au final, me voilà condamné à contacter un menuisier en urgence pour qu'il arrange les dégâts occasionnés par mon ami un peu trop zélé qui n'a pas senti sa force.

— Tout va bien, monsieur Azazel ?

Ha. Ma charmante voisine, madame Lateli, une adorable octogénaire qui ne vit que pour les commérages qui circulent dans l'immeuble. Autant dire qu'aujourd'hui, c'est du pain béni pour elle. Cerbère ne semble pas l'apprécier plus que moi et la regarde d'un œil mauvais. Je lui caresse l'encolure pour qu'il reste tranquille tout en répondant à cette indiscreète.

— Oui, tout va bien, madame Lateli. Baraquel a juste été un peu trop virulent avec ma porte qui s'était coincée.

Nul doute qu'elle sait parfaitement de qui je parle bien que ces deux-là n'aient jamais été présentés officiellement.

— Bien, bien. Je croyais que c'était dû à la présence d'une jeune femme mariée chez vous.

Parfait. Absolument parfait. Je suis certain que dès ce soir, grâce à cette indiscreète notoire, la rumeur aura couru dans tout l'immeuble que j'ai tenté de voler la femme de mon meilleur ami et que celui-ci aura défoncé ma porte pour en découdre avec moi. Je regrette le temps où l'appartement voisin du mien était occupé par un célibataire super sympa avec qui il m'arrivait de boire une bière et qui, surtout, s'occupait de ses affaires. Je me suis d'ailleurs fait un plaisir de l'aider quand il en a eu besoin, son employeur ayant essayé de l'accuser pour couvrir ses propres malversations. On en avait parlé au détour d'une conversation anodine et j'avais fait jouer mes relations pour l'innocenter. Je me souviens comme si c'était hier du soulagement que mon voisin, devenu ami, avait ressenti. Il avait passé des semaines à me remercier à chaque occasion. Il a fini par déménager quand il a rencontré sa fiancée, mais nous sommes tout de même restés en contact malgré la distance, et à sa place, j'ai hérité de cette concierge. Elle n'est pas méchante pour deux sous, mais m'a forcé à faire bien plus attention à mes actes et mes paroles pour ne pas attirer l'attention. Je suis un déchu, je me suis affranchi de la plupart des

règles de l'Ange Ultime depuis des siècles, mais quand même. Je n'en respecte qu'une seule, la plus fondamentale de toute : garder le secret sur l'existence des anges. Ce n'est pas pour faire plaisir à l'Ange Ultime. Je n'ai d'ailleurs jamais rien fait pour le contenter, ce qui m'a valu bien des remontrances et mon statut de tout premier déchu. Je n'ai tout simplement pas envie de servir de cobaye dans un labo gouvernemental. Encore que, il faudrait déjà qu'il me capture. Néanmoins, cela entraînerait de nombreux désagréments pour mes amis et tous ceux à qui j'ai pu venir en aide et je ne le souhaite pas. J'aime ma vie comme elle est et j'ai donc dû m'adapter à la présence de madame Lateli et faire avec. Finis les vols nocturnes sans m'être assuré auparavant qu'elle ne remarquera pas que je monte sur le toit de l'immeuble en pleine nuit pour ne revenir que plusieurs heures plus tard. C'est mon rituel lors de tous mes jours de repos. J'aime survoler la ville et observer les lumières de là-haut.

— Tant que je vous tiens, votre chien a encore aboyé cette nuit. Il faut vraiment que vous fassiez quelque chose pour remédier à ce problème. On a mon âge, on a besoin de sommeil, jeune homme.

Je suis bien plus vieux que toi, vieille bique, et je n'en fais pas tout un plat quand tu mets la musique à fond le matin parce que tu es sourde comme un pot ! Je respire un grand coup pour ne pas m'énerver et lui dire c'est quatre vérités.

— Je vous l'ai déjà dit, madame Lateli. Il est impossible que vous entendiez Cerbère la nuit puisque je l'emmène au travail avec moi.

— Mais je vous assure qu'un chien m'a réveillé cette nuit !

Inutile d'argumenter, elle ne me donnera pas raison.

— Je vous crois, madame Lateli, seulement ce n'était pas Cerbère.

Et comme je suis le seul à posséder un chien dans l'immeuble... Bref, autant laisser tomber. Et puis, je dois aller voir Baraquel et sa compagne qui commence à prendre un peu trop leurs aises sur mon canapé vu les émotions que je perçois. Je me dépêche à remettre comme je peux ma porte en place avant de prendre congé de ma voisine.

— Bonne journée madame Lateli.

Chapitre 7

Azazel

Mon portable sonne dans ma chambre avant que je n'interrompe mes amis. Je traverse le salon en vitesse en ordonnant à Cerbère de déranger le couple avant qu'ils ne s'envoient en l'air sur mon canapé. Et du peu que j'en aperçois, il était temps. Baraquel a la main sous le tee-shirt de Caitlyn et l'écrase sur les coussins, leur bouche soudée l'une à l'autre. Je suis ravi qu'ils se décident à faire un enfant, tonton Azazel ça sonne bien, mais tout de même. Je ne suis pas tordu au point de vouloir assister à la conception de ce demi-ange. Un nephilim. J'en ai déjà entendu parler, je sais qu'il en existe d'autres, mais je n'en ai jamais rencontré et je suis curieux de savoir s'il aura les mêmes pouvoirs que son père et la beauté de sa maman. Je décroche mon téléphone à la dernière sonnerie, juste avant que mon interlocuteur ne tombe sur mon répondeur.

— Allô.

— Salut Azazel.

Hé, ça faisait longtemps.

— Justement, j'ai pensé à toi pas plus tard que ce matin, quand ma voisine préférée est venue se mêler d'une querelle d'amoureux entre Baraquel et sa compagne. Rappelle-moi pourquoi tu lui as vendu ton appart déjà ?

Mon ancien voisin rigole de bon cœur.

— Parce que l'héritage de son mari m'a permis d'en tirer un bon prix. Et depuis quand Baraquel a une compagne ? Je croyais qu'il ne voulait plus entendre parler des femmes ?

Je rigole à mon tour. C'est tout à fait exact, mais les choses ont changé depuis l'arrivée soudaine d'une jolie rouquine au caractère atypique.

— Ba, c'est juste la preuve qu'on ne s'est pas appelé depuis trop longtemps. Baraquel est casé et crois-moi, il n'est pas près de la laisser filer sa Caitlyn.

— Tant mieux. Je suis content pour lui. C'est un mec bien et il mérite d'être heureux.

Le silence soudain de Tom met mes sens d'ange gardien en alerte. J'ouvre mon esprit et ressens de l'inquiétude, de l'angoisse, de la terreur, de la tristesse. On dirait un peu l'état de Cat quand elle a du mal à gérer une situation difficile.

— Tout va bien avec Beth ?

— Oui, oui. On a enfin fini les travaux de rénovation de la maison. Tu verrais ça. L'intérieur est génial et on a enfin pu déballer tous nos cartons.

— Au bout d'un an, il était temps ! Si tout va bien avec ta fiancée et ta maison, dis-moi pourquoi tu m'appelles d'aussi bon matin. Je sens bien que quelque chose te tracasse.

J'entends son profond soupir à travers le combiné.

— Ouais, ouais. Je suis désolé de t'appeler uniquement pour ça, mais j'ai besoin d'un coup de main et tu es le seul en qui j'ai vraiment confiance.

Je ne suis plus en alerte, mais sur les dents. L'affaire semble sérieuse.

— Dis-moi.

— Tu m'as aidé quand j'en ai eu besoin et j'ai bien compris que tu as beaucoup de relations à New York.

— Arrête de tourner autour du pot Tom. Je te donnerais un coup de main, quel que soit ta demande alors vas-y, explique-moi ce qui se passe.

— Justement, je n'ai aucune idée de ce qu'il se passe.

Là, il m'a perdu. Comment puis-je l'aider s'il ne sait pas le problème qu'il a ?

— Tu pourrais être plus clair ?

— En fait, ce n'est pas pour moi, mais pour une amie.

OK. Ça ne me dérange pas de rendre service à des inconnus ou à des amis d'amis. Encore faut-il que je le puisse.

— Tu veux que j'effectue des recherches pour elle ?

— En réalité, je voudrais que tu la caches chez toi.

— Pardon ?

Celle-là, je ne m'y attendais pas. Mais alors pas du tout. Inviter une humaine chez moi mènerait à coup sûr à mettre en danger la seule règle que je respecte. Il serait difficile de cacher ma nature 24 h/24 h. Je finirais par me trahir à un moment ou un autre. Il va vraiment falloir que Tom me donne d'excellentes raisons pour me convaincre d'accéder à sa demande.

— Reprend depuis le début, tu veux. Pourquoi ton amie doit elle se cacher ?

— Je vais te dire le peu que je sais et je m'excuse d'avance de ne pas t'en apprendre davantage.

Ça y est, il a piqué ma curiosité et m'a filé mal au crâne. Son pic de stress a atteint de telles proportions que je suis obligé de fermer mon esprit aux émotions environnantes. Je m'installe sur mon matelas, le dos appuyé contre la tête de lit, et croise mes jambes tendues.

— Tu as toute mon attention.

— Mallory est une amie de Beth depuis des années. C'est quelqu'un de sérieux, sur qui on peut compter.

— D'accord. Je vois le tableau. Tu es sûre que quoi qu'elle t'ait dit, elle n'a pas menti.

— J'en suis certain, oui. Elle était en couple depuis plusieurs années, mais après une dispute avec son fiancé, elle a fait son sac et elle est partie.

— Son copain est devenu violent et veut se venger ?

— Non, rien à voir. Enfin, je ne pense pas. Mallory nous soutient que ce n'est pas lui qu'elle fuit, mais...

— OK. Reprends ton histoire. Que s'est-il passé quand ils se sont séparés ?

— C'est ça le problème. Je n'en sais rien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle est partie de chez elle et elle a disparu. Littéralement. Personne n'a eu de ses nouvelles durant les six mois qui ont suivi. On a bien reçu quelques textos, mais aucun coup de fil, aucune visite. Personne ne sait ce qu'elle a fait ni où elle était. Ses parents ont contacté la police. Son fiancé aussi. Seulement, elle est majeure et comme il y avait des textos, ils ont considéré qu'elle voulait simplement s'éloigner de tout le monde.

— Mais tu penses qu'il y a une autre cause à sa disparition.

— Elle vient de réapparaître sur mon palier il y a deux heures. Elle est terrifiée. Elle a eu mal quand Beth l'a prise dans ses bras pour lui faire un câlin même si elle a essayé de le cacher. Elle a un poignet en sang aussi. J'ignore ce qu'il s'est passé, mais elle a peur et elle nous a

supplîés de ne dire à personne qu'on l'avait vu. Môme pas à sa famille. Elle veut juste qu'on l'aide à quitter la ville en toute discrétion. Elle a besoin d'être en sécurité Azazel, et ce sera le cas chez toi.

Sa confiance m'honore et je ne me vois pas le laisser tomber. Il a vraiment besoin de moi et clairement, cette Mallory aussi. Je suis incapable de tourner le dos à une femme en détresse. Je suis semblable à Baraquel sur ce point. Notre côté ange gardien, je suppose.

— D'accord. Met là dans un avion et j'irais la chercher à l'aéroport.

— Impossible. Elle dit qu'il pourra la retrouver trop facilement si elle prend l'avion.

— Il ?

Malgré la distance qui nous sépare, j'entends la frustration dans sa voix excédée.

— Oui, il. Elle ne m'en a pas dit plus et refuse de préciser de qui elle parle. Elle est devenue blanche comme un linge quand je lui ai posé la question et elle s'est mise à trembler comme une feuille. Sa terreur est loin d'être feinte, tu peux me croire.

— C'est le cas Tom. J'ai confiance en ton jugement. Que proposes-tu pour la faire venir à New York ? Tu l'as conduit en voiture ? Il y en a pour des heures !

— Non. C'est trop long et de toute façon, elle refuse que je l'accompagne. Je vais lui prendre un billet de train au nom de ma mère.

Bonne idée. Sa mère fait régulièrement l'aller-retour entre Montréal et New York pour rendre visite à ses amis. La mère de Tom a habité la grosse pomme pendant des années avant de suivre son fils à Montréal quand il a déménagé et elle aime bien revenir à ses origines.

— OK. Envoie-moi un texto avec son numéro de train et son heure d'arrivée. Je viendrais la chercher à Pennsylvania Station. Tu peux me dire le nom complet de ton amie ? Je vais en profiter pour mener ma propre enquête. Ce serait bien de savoir ce qui lui est arrivé durant les six derniers mois.

— Elle s'appelle Mallory Tate. Née le 15 mars 1988 à Manhattan. Elle a débarqué à Montréal avec ses parents en 2000 quand ils sont venus travailler au Canada.

Après m'être tout noté sur un calepin, je prends congé de mon ami qui m'a remercié encore une fois de lui venir en aide. Comme si c'était

utile ! Bien sûr que je vais l'aider. Ou plutôt, je vais aider Mallory Tate, qui semble en avoir grand besoin.

Bon, j'espère que les deux tourtereaux de la pièce d'à côté on finit leurs cochonneries. Vu le temps que j'ai passé au téléphone, c'est probable. Honnêtement, ça m'étonnerait que Cerbère ait réussi à les empêcher de conclure ce qu'ils avaient commencé. Pour ne pas voir quelque chose d'inapproprié qui me vaudrait un coup de poing de la part de Baraquel et une attitude gênée de Caitlyn, je frappe à la porte de ma propre chambre pour prévenir de ma présence chez moi. Un comble ! En plus, cela fait bien sûr aboyer mon chien qui ne comprend pas pourquoi je fais ça.

— Chut, Cerbère. Tout va bien. Je peux entrer dans mon salon ?

J'entends les deux amoureux chuchoter et remuer.

— Évidemment. Pourquoi tu ne pourrais pas ?

J'entre.

— Baraquel...

Je ne rajoute rien, mais les joues écarlates de Cat parlent pour elle.

— On se le demande.

Je fixe mon chien, confortablement installé dans son panier au coin de la pièce.

— Traître. Je t'avais demandé de les en empêcher.

— Nous empêcher de quoi ?

— Baraquel, enlève ton air d'ange de ton visage ou j'ouvre mon esprit.

— NON !

Le cri de Caitlyn me fait sourire d'une oreille à l'autre.

— Des choses à cacher, chérie ?

— Je t'ai déjà dit d'arrêter de l'appeler comme ça. Caitlyn est ma compagne.

J'adore les taquiner tous les deux. C'est tellement facile ! Néanmoins, trêve de bavardage.

— Baraquel, maintenant que tu te sens plus...

Je hausse les sourcils en les regardant.

— Détendu...

Je ne pensais pas que Cat pouvait rougir encore plus ! La couleur descend maintenant jusque dans son décolleté.

— J'ai besoin que tu me rendes un service.

— Tout ce que tu veux. Je te suis redevable à vie.

Encore cette histoire. Depuis que j'ai tué le psychopathe qui poursuivait Caitlyn, il n'a de cesse de vouloir me rendre la pareille. Comme si c'était nécessaire ! Je l'ai fait autant pour elle que pour lui et je n'ai pas besoin qu'il se plie en quatre pour moi ! Surtout qu'être redevable à vie, c'est long puisque nous sommes immortels.

— Ne dis pas n'importe quoi. Entre frères, on se rend service, un point c'est tout. Et tout ce que je veux, c'est que tu t'occupes de faire réparer ma porte d'entrée.

Cat fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle a ta porte ?

Ah oui, elle n'est pas au courant de la dernière frasque de son chéri.

— Baraquel l'a comme qui dirait fracassé en entrant chez moi.

Mon ami a au moins le mérite de s'en vouloir.

— Désolé. Bien sûr, je m'en occupe et je paierai pour les dégâts. Tu peux aller te recoucher.

— J'aimerais bien, mais Tom vient de m'appeler et il a besoin d'un coup de main. Je dois faire des recherches.

— Tom ? Ton ancien voisin ? Il a des ennuis ?

Toujours son côté ange gardien. Baraquel ne changera jamais.

— Pas lui directement, non, mais une de ses amies. Elle a besoin de protection et va séjourner chez moi quelque temps alors il va falloir

être discret sur notre nature.

— Pas de soucis. Mais pourquoi est-ce qu'elle vient ici ? De quelle protection a-t-elle besoin ?

— Du même genre de protection dont avait besoin Cat.

Celle-ci se raidit instantanément. Elle sait qu'elle ne court plus aucun danger, seulement elle n'a pas pour autant oublié ses semaines d'angoisse et la souffrance que lui a causées Eliott Shardi par folie.

— De qui dois-tu la protéger ?

— C'est là que ça se complique. Je l'ignore et Tom aussi. Je vais faire des recherches pour essayer de le découvrir.

Caitlyn se lève du fauteuil et me surprend en venant me caresser la joue.

— Cette fille a beaucoup de chance. Elle ne courra plus aucun danger avec toi à ces côtés.

Mon cœur palpite une seconde un peu plus vite quand je perçois la sincérité dans ses yeux.

— Je vous laisse travailler tous les deux. J'emmène Cerbère avec moi. J'ai un cours dans quelques minutes.

Je hoche la tête. Je sais qu'elle n'est pas à l'aise, seule dans les rues de New York. Comme Baraqiel est coincé ici, elle se sent plus rassurée en prenant Cerbère avec elle. Effectivement, je plains la personne qui lui voudrait du mal et elle ne peut pas décevoir ses jeunes élèves en annulant son cours de danse.

Chapitre 8

Azazel

Le message de Tom est arrivé quelques minutes après le départ de Caitlyn. Son amie doit prendre le train à destination de New York à 11 h ce matin même. Cela signifie que j'ai jusqu'à 22 h ce soir pour découvrir de quoi il retourne et surtout, il faut absolument que je prenne ma soirée. Hors de question que je délègue qui que ce soit à la gare à ma place. Tom a confiance en moi et je ne veux pas le décevoir, surtout que la situation me semble sérieuse. Je passe donc la matinée au téléphone tandis que Baraquel gère la maison. Mon ancien voisin a raison, j'ai un réseau très étendu, allant de la simple serveuse de café qui laisse traîner ses oreilles, aux enquêteurs privés à qui j'ai rendu service et qui sont toujours ravis de me renvoyer l'ascenseur. Comme les événements se sont passés à Montréal, c'est-à-dire à des centaines de kilomètres de la grosse pomme, inutile de déranger mon réseau de proximité. Je contacte directement les professionnels à même de faire ce genre de recherche et surtout, d'avoir des informations en un temps record.

Je jette rageusement mon portable à travers la pièce et Baraquel le rattrape in extremis.

— Je peux savoir ce qui t'arrive ?

Je me laisse lourdement tomber sur le canapé qui proteste sous mon poids.

— Rien. Je n'ai absolument rien. C'est comme si cette fille avait disparu de la surface de la Terre durant ces six derniers mois.

Mon ami me rejoint et s'assied en face de moi.

— Tu ne m'as pas dit grand-chose sur l'appel de Tom. Tu me racontes ?

Je me frotte le visage et ma barbe de trois jours qui crisse sous mes doigts.

— Pour te la faire courte, une amie proche de Beth, la fiancée de Tom, a quitté son petit ami après une dispute il y a six mois. Durant cette période, personne, ni ami ni famille, ne l'a vu ou ne lui a parlé

au téléphone. Ils ont eu quelques textos, mais ça s'arrête là. Elle vient de réapparaître devant chez Tom, a priori en piteux état, et elle lui a demandé de l'aide pour fuir la ville en toute discrétion.

— Ça sent les embrouilles à plein nez.

— Encore plus que tu le penses. J'ai demandé des informations sur le portable d'où provenaient les messages. Impossible de le tracer. Il semblerait qu'il ait été piraté. Impossible de tracer son signal. Il passe de relais en relais et traverse tout le continent de l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord.

Ce n'est certainement pas l'œuvre d'un amateur. Non. C'est le travail d'une personne très douée en informatique. Et malheureusement, dans ce pays, les pirates informatiques, ce n'est pas ce qui manque. Certains se font même payer pour ce genre de travail.

— Et la fille ? Elle a dit quoi ?

— Rien. Elle est morte de trouille. Tout ce qu'elle veut, c'est se cacher.

— Tu penses qu'elle a été enlevée et séquestrée durant tous ces mois ?

Oh oui, c'est exactement ce que je crois. La question est : par qui ?

— Tu as des suspects ?

Je me tire les cheveux de frustration.

— Rien, nada, que dalle. Cette nana... c'est une fille sans histoire. Bordel ! Elle est aussi ordinaire que Caitlyn ! Seulement toi et moi, on sait très bien que cela n'a aucune importance quand un psychopathe jette son dévolu sur une proie.

Nous restons tous les deux silencieux un moment, perdus dans nos sombres pensées. Lui comme moi avons vu le pire comme le meilleur de l'espèce humaine et cela a failli lui coûter sa compagne. Moi... cela m'a coûté beaucoup également. Cependant, je n'ai aucun regret. Si c'était à refaire, si je devais recommencer ma vie, je referais exactement les mêmes choix, même en connaissant les conséquences à l'avance. Je suis comme ça. J'agis par instant, par pulsion. Le Chef Ultime me l'a toujours reproché. Tant pis. Je n'ai plus de compte à lui rendre aujourd'hui.

— Azazel ?

— Hum ?

— Cesse de ruminer, veux-tu ? Je ne voudrais pas que la terre se mette à trembler. Je viens juste de faire réparer ta porte.

— Ne t'en fais pas. Je me contrôle beaucoup mieux que toi. Il en faut plus pour me faire disjoncter.

Il me sourit avec empathie.

— Quand il s'agit des femmes, tu te comportes comme nous tous, mon frère.

— Pas faux. L'instinct du chevalier servant.

— Ouais. Mais on a mieux qu'un cheval blanc pour débarquer. Faut avouer qu'on a plus de gueule qu'un pauvre poney !

Nous rigolons un bon coup et ça me fait un bien fou. J'en avais besoin. La tension quitte mes épaules même si mon esprit continue de tourner à plein régime.

— Pour en revenir à ton affaire, je dirais que ton suspect est un proche.

Il pique ma curiosité.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Elle refuse que Tom prévienne ces amis et sa famille.

— Ça pourrait être pour les protéger, comme Cat l'a fait avec Maggie et inversement, d'ailleurs.

— Possible. Ou c'est pour être sûr que Tom ne donne pas de renseignements sur sa destination à la personne responsable de ses tourments.

Je soupire, me sentant une nouvelle fois démuni face à ce manque cruel de données concrètes.

— Tout est possible. J'espère en apprendre plus une fois qu'elle sera ici et qu'elle se sentira plus en sécurité.

— En sécurité sous le toit d'un inconnu après avoir été retenu contre sa volonté pendant plusieurs mois ? Il va te falloir être patient.

Génial ! Comme si c'était ma spécialité !

— Je peux t'apprendre si tu veux.

Le petit con ! Pour une fois qu'il a un avantage sur moi, il en profite pour se vanter. Je lui réponds avec hargne.

— Ça ira, merci bien.

Il secoue la tête avec un air très satisfait.

— Comment s'appelle ta nouvelle invitée, au fait ? On ne va pas l'appeler l'amie de Tom à longueur de journée.

— Elle s'appelle Mallory Tate. Et tu ne vas pas l'appeler du tout parce que tu vas arrêter de squatter chez moi. Surtout si c'est pour faire des galipettes avec Caitlyn sur mon canapé.

Son visage contrit est peu convaincant.

— Désolé. Je n'avais rien prémédité, seulement, elle m'a dit qu'elle était prête à avoir un enfant avec moi et...

— Et tu n'as pas voulu attendre de rentrer chez toi pour commencer les essais bébés. J'avais bien compris, merci.

Je ne peux même pas me fâcher contre lui. Je suis trop heureux pour mes amis. Il mérite ce bonheur. Tous les deux.

— Je suis ravi de devenir tonton. Ce néphilim sera traité comme un prince.

Baraquel est songeur. Un peu inquiet aussi.

— As-tu déjà rencontré des néphilims ?

— Non. Pourquoi ?

— Sont-ils plutôt humains ou ange ?

— Cela n'a pas d'importance mon frère, parce qu'il aura toute une armée pour le guider dans la vie.

Je connais mes frères. Entres déchus, on se serre les coudes. Cet enfant aura tellement d'anges gardiens autour de lui qu'il ne pourra pas faire un pas sans que l'un d'entre nous ne le sache.

Toc, toc, toc.

Inutile d'aller ouvrir. Les pensées de Cat nous parviennent avant même que la porte ne s'ouvre. Elle semble très heureuse, comme toujours après avoir passé la journée auprès de ses enfants, comme on les appelle. Quitter l'American Ballet de New York a été la meilleure décision qu'elle ait prise. Après les menaces d'Eliott Shardi, commandité par Agatha, une danseuse concurrente, elle ne se voyait tout simplement pas remonter sur scène et reprendre la compétition

comme si de rien n'était. À la place, elle a monté une école de danse pour enfant en difficulté. Je me suis fait un plaisir de faire jouer mes relations pour accélérer et faciliter le processus, tant financier qu'au niveau de la paperasse. Aujourd'hui, elle s'épanouit auprès de jeunes qui, comme elle, sont un peu en marge du monde.

— Salut les garçons.

Elle n'a pas le temps de se pousser de l'encadrement de la porte que Cerbère la bouscule pour venir me faire la fête. Je lui gratouille le ventre, heureux de retrouver mon compagnon.

— Traître. Comme si tu avais été malheureux.

Je rigole dans ma barbe. Cat a raison. Cerbère essaie de se faire plaindre alors que les gamins ont dû passer leur temps à le câliner.

— Salut mon ange.

— Coucou ma belle.

Ho non. Je connais leur ton mielleux et leurs coups d'œil enflammés.

— Pas de ça chez moi. Pensez aux célibataires et allez vous peloter chez vous.

Baraqiel me donne une tape derrière la tête.

— Idiot. De toute façon, on va rentrer. Il se fait tard. Je vais aller chouchouter ma femme avant de la mettre au lit.

Effectivement, il est déjà 19 h. Il est temps que je mange et que je passe à la boîte pour vérifier qu'ils s'en sortiront en mon absence.

— Il est temps que je me bouge aussi.

— Tu veux qu'on te garde Cerbère cette nuit et qu'on te le ramène demain matin ?

Je pèse le pour et le contre. Cerbère n'a pas l'habitude d'être seul à l'appartement, mais je préfère qu'il soit là quand mon invitée va débarquer. Je ne sais pas si elle a été agressée ou autre. Si elle est mal à l'aise avec moi, elle se sentira peut-être bien avec Cerbère. Mon chien a beau être un molosse, il est doux comme un agneau et son gabarit a tendance à rassurer. En tout cas, Caitlyn se sent apaisée en sa

présence. Il en sera peut-être de même pour Mallory.

— Cerbère est très rassurant pour une femme terrifiée.

Cat a suivi le même cheminement de pensée que moi.

— Je suis d'accord. Je vais le garder avec moi. Je ne serais pas absent longtemps. Il va rester sage. Pas vrai mon gros ?

Mon chien me regarde en remuant la queue. Dommage que je n'entende pas ses pensées. Cela serait pratique et je passerais moins pour un vieux gâteux.

— Appelle-nous en cas de besoin.

— Je n'y manquerais pas. On se tient au courant.

Une fois seul, je mange en vitesse et m'habille pour sortir. Je fais une dernière recommandation à Cerbère avant de passer la porte.

— Sage mon beau. Interdiction d'aboyer ou madame Lateli va encore se plaindre.

Mon chien pleure un peu en comprenant qu'exceptionnellement, il ne sera pas de sortie avec moi.

— Je rentre vite, mon gros.

Il continue de couiner, mais finit par se coucher dans son panier, le regard triste. Les animaux sont aussi expressifs que nous ! Il ne me faut que dix minutes pour rejoindre la boîte de nuit où je suis responsable de la sécurité. Mon équipe est déjà là, prête au boulot.

— Salut les gars. Le patron vous a prévenu que je ne serais pas là ce soir ?

— Ouais, pas de soucis. Tu as le droit de prendre des jours de congés de temps en temps bien que tu ne le fais jamais. Tu as un souci ?

— Je rends service à un vieil ami.

— Si tu as besoin d'un coup de main...

Abaddon. Le frère qui me ressemble le plus. Quoiqu'un peu plus sadique que moi.

— Je ne manquerais pas de t'appeler. Cependant, pour l'instant,

j'ai surtout besoin que tu gères l'équipe. Je ne sais pas encore combien de temps je serais absent. Je veux que tu prennes les choses en main ici.

On pourrait croire qu'être vigile est un boulot facile, seulement on vit à New York, dans une ville immense où on croise des habitants de tout ordre, du travailleur forcené au fêtard qui n'a aucune limite. Et tout ce beau monde se réunit en un seul lieu à la nuit tombée : les boîtes de nuit. Le Club Sky ne fait pas exception, sauf que nous sommes la boîte la plus sûre de la grosse pomme grâce à mon équipe, composée en partie d'anges déchus, parmi lesquels Abaddon, mon bras droit, et Kasyade, le plus impressionnant des anges. Ce dernier dissuade les trouble-fête rien que par sa présence. Pour les plus téméraires, nos dons particuliers et notre capacité à lire les émotions nous permettent de prévenir les dérapages.

Chapitre 9

Mallory

Quitter une nouvelle fois mes amis a été un déchirement indescriptible. Néanmoins, je le fais aussi pour eux, pour les protéger de la folie de Léon. La terreur me colle à la peau depuis que je suis sortie du cocon douillet que se sont créés Tom et Beth. Des sueurs froides dégoulinent le long de mon dos, trempant le sweat que Tom a eu la gentillesse de me prêter. Capuche rabattue sur la tête, je regarde mes pieds depuis des heures, attendant le cœur battant que le train me mène à destination, loin de Léon, loin de mon pire cauchemar. Le hurlement de Beth, quand elle est entrée dans la salle de bain sans frapper pour me porter le vêtement, m'a marqué au fer rouge. Ses larmes ont jailli et j'ai eu honte de son regard sur moi, un mélange d'horreur et de pitié. Je lui ai presque arraché des mains le sweat pour l'enfiler le plus vite possible sans oser regarder les dégâts dans le miroir. J'avais enlevé mon pull plein d'herbe et taché de sang et je tergiversais sur affronter ou non la vision de mon dos. Sa réaction m'a convaincu que je ne souhaite pas le voir pour le moment. Pas maintenant. Pas encore. Pas alors que l'espoir se noue à l'angoisse d'être de nouveau capturée par celui que je ne nommerais pas. Je me remémore sa supplique déchirante.

— *Quel est le monstre responsable de ça, Mal ? Je t'en prie, dis-le-moi. Tu n'es pas obligé de fuir. On te protégera.*

J'ai refusé obstinément de répondre. À quoi bon ? Mes amis ne peuvent rien contre lui. Je n'ai aucune preuve. Je ne veux pas les mêler à mon histoire sordide plus qu'ils ne le sont déjà. Quel soulagement j'ai ressenti quand Tom est intervenu pour m'annoncer qu'il avait trouvé une solution à mon problème ! Dommage que cela n'ait duré qu'un instant. Jusqu'à ce qu'il rajoute : "Azazel est d'accord pour t'héberger quelque temps". J'ai beau tourner et retourner cette conversation dans ma tête encore et encore, je n'arrive pas à croire que Tom a réussi à me persuader.

— *Mallory, tu as demandé mon aide et la meilleure que je peux t'offrir, c'est de t'envoyer chez Azazel.*

— *Non. Hors de question.*

— *Mal, c'est mon ancien voisin. J'ai toute confiance en lui.*

Je n'avais pu retenir ma hargne.

— *On ne connaît jamais vraiment les gens avant qu'il ne souhaite montrer leur vrai visage.*

Tom m'avait regardé un instant de trop, tentant visiblement de déchiffrer le sens profond de mes paroles.

— *Tout ira bien Mal. Je serais prêt à confier ma vie à Azazel. Je te promets que tu seras parfaitement en sécurité chez lui et de toute façon, je n'ai rien d'autre à te proposer.*

Je m'étais entouré de mes bras, comme je le fais encore maintenant, et j'avais donné mon accord. Mes amis ont payé mon billet de train et me voilà dans ce wagon, par chance presque désert, mon ticket au nom de la mère de Tom à la main.

Plus les kilomètres défilent et plus l'étau qui me comprime la poitrine se desserre, sans pour autant que je n'arrive à me détendre. Me rendre dans un lieu inconnu, chez un inconnu, surtout un homme, me perturbe profondément. Tom n'a pas arrêté de me répéter que je ne risque rien, que je serais en sécurité et que tout se passera bien, cependant, impossible de le faire accepter à mon cerveau. Les mois précédents ont eu raison de ma confiance aveugle. Sincèrement, je ne suis pas sûre que j'arriverai à avoir confiance en qui que ce soit en dehors de Beth, et par ricochet, de Tom, avant longtemps. La dernière personne en qui j'ai eu foi n'a pas fait que me tromper, elle m'a brisée. Quand sera-t-il de cet Azazel ? Tom m'a prévenu que c'est un homme spécial, un tantinet secret, ce qui n'est pas pour me rassurer, mais que c'est également un bon samaritain qui a le cœur sur la main. Je dois m'en remettre au jugement de Tom. Je n'ai pas le choix. Il suffit que je me fasse oublier quelque temps, en attendant que Léon passe à autre chose. Si ça se trouve, il ne me cherchera même pas. Qui peut le dire ? Je n'ai rien d'exceptionnel et je ne suis certainement pas irremplaçable. La preuve : Brandon m'a remplacé. Je me souviens le mal que cela m'a fait quand Léon me l'a cruellement jeté au visage. Aujourd'hui, je l'ai accepté et je trouve que c'est pour le mieux. Je n'ai pas menti à mes amis : je ne suis plus la même et je ne pense pas que mon ex-fiancé tomberait amoureux de moi si on se rencontrait aujourd'hui. Brandon aime la vie, l'humour et la légèreté malgré son côté sérieux. La légèreté et l'humour ont déserté ma vie et il n'y a plus que crainte, douleur et noirceur dans mon cœur.

Le contrôleur qui entre dans mon wagon fait battre mon cœur à une allure folle. Et s'il demandait mes papiers d'identité pour vérifier

que cela concorde au nom du billet de train ? S'il m'arrêtait pour usurpation d'identité ? Mon nom apparaîtrait dans un registre de la police. Léon en aurait vent, c'est certain. Le tambourinement de mon palpitant résonne jusque dans mes tempes alors que je lui tends le ticket d'une main moite et tremblante.

— Tout va bien, madame ?

L'homme me fixe, plus avec curiosité que suspicion. Il faut absolument que je me calme pour que toutes mes craintes ne deviennent pas réalité.

— Oui, merci. Le trajet me rend nauséuse.

Il acquiesce avec bienveillance.

— La vitesse peut effectivement avoir cet effet. N'hésitez pas à vous rendre au wagon-restaurant pour boire un peu d'eau et grignoter un morceau. Cela calmera votre estomac.

— Merci du conseil.

Il me fait un dernier sourire avant de continuer sa route. Manger ? Ce n'est pas une mauvaise idée. Cela m'occupera quelques minutes. Beth m'a justement préparé un sandwich pour que je puisse me restaurer durant le trajet sans avoir à parler à qui que ce soit. J'en suis à la moitié du voyage. C'est le moment idéal. Je croque avec envie dans le pain frais tandis que les paysages défilent devant mes yeux. New York. Je n'y ai jamais mis les pieds. Je n'en connais pas plus que sur Manhattan, ma ville de naissance, dont je ne conserve que très peu de souvenirs. Par contre, je sais qu'on l'appelle aussi la grosse pomme en raison de sa forte population et des nombreuses activités qu'on y trouve. On pourrait penser qu'il est facile de se fondre dans la masse, seulement, ville importante signifie cameras de surveillance dans les rues. Heureusement que je n'ai nullement l'intention de sortir de l'appartement que je vais investir provisoirement.

Les 11 h de train sont enfin terminées. L'arrivée imminente à la gare de Pennsylvania Station a été annoncée dans les haut-parleurs. Je suis une des premières à descendre du train puisque je n'ai aucun bagage à récupérer et je le regrette instantanément. Le quai est noir de monde entre ceux qui veulent prendre le train et ceux qui sont là pour accueillir un des passagers, et il m'est vraiment pénible d'éviter tout contact avec qui que ce soit. Entre les pressés qui me foncent dessus et les curieux qui se penchent pour deviner mon visage sous ma capuche

avant de se dire que je ne suis pas la personne qu'ils attendent, mes nerfs sont mis à rude épreuve. J'ignore à quoi ressemble Azazel. Tom n'avait aucune photo et niveau description, on ne peut pas dire qu'il soit très doué. Tout ce qu'il m'a appris, c'est qu'il est grand avec des cheveux noirs, ce qui correspond à 50 % des personnes présentes, les autres étant des femmes. Tom m'a assuré que de toute manière, Azazel me reconnaîtrait grâce au sweat. Il faut dire que le style de mon ami est pour le moins particulier.

Azazel

La plupart des passagers du train sont déjà descendus quand j'arrive enfin sur le quai. Mon petit détour par le boulot a pris plus de temps que prévu. Abaddon et Kasyade ne voulaient pas lâcher le morceau. Ils étaient bien décidés à connaître la raison qui me pousserait à m'absenter du boulot durant plusieurs jours alors que je suis plutôt du genre à aller travailler en toute occasion, y compris sur mes jours de repos, et ma vague mention à une amie de Tom n'a fait que piquer leur curiosité. Le problème ? C'est que je n'avais aucune information à leur donner hormis ma frustration que justement, je n'avais aucune info. Abaddon voulait s'inviter pour accueillir la demoiselle en détresse, mais je me suis dit que cela ne ferait qu'exacerber la crainte qu'elle doit déjà ressentir. Je me souviens très bien du sentiment d'angoisse de Caitlyn en présence d'inconnus. Je parierais que Mallory n'a pas disparu de la surface du globe durant six mois de son plein gré, alors autant ne pas rajouter à sa frayeur. Je n'ai pas de photo de la jeune femme, mais Tom m'a soutenu que je la reconnaîtrais à son sweat. Il est vrai que les goûts vestimentaires de mon ancien voisin sont repérables dans une foule et m'ont toujours fait rire. Fan de mangas, il arbore en toutes circonstances, même pour un mariage, oui, oui, les personnages de ces séries préférées telles que Naruto shippuden et Yu Gi Oh et bien sûr, toujours avec une touche d'humour dans une bulle pour faire parler les personnages. J'ouvrirais bien mon esprit pour la retrouver grâce à son angoisse qui, j'en suis sûr, doit être à son apogée, mais d'un, il y a trop de monde dans ce hall pour que cela soit supportable et de deux, je n'ai pas envie d'avoir un mal de tête carabiné.

Me voilà donc les yeux à hauteur de poitrine, en train de scruter les hauts des voyageurs, quand mon regard tombe sur l'inscription « si c'est cela de la sagesse, alors je resterai un crétin pour le restant de mes jours » avec bien évidemment Naruto, en premier plan, bras

croisés et regard suffisant. Cela correspond tout à fait à ce que je recherche. Surtout que la personne qui le porte flotte littéralement dans le vêtement et cache son visage grâce à la capuche intégrée. Je ne distingue rien d'elle, pas un seul centimètre de peau, alors que la température nocturne est plutôt douce en cette saison. Je me dirige donc vers ma cible en toute confiance et me campe sur son chemin. Je suis surpris quand, sans même lever la tête, l'inconnu me contourne pour continuer son chemin. Je lui agrippe donc le bras pour lui signaler ma présence et un cri, faible mais distinct, me parvient tandis que la jeune femme se débat contre ma prise en se tortillant, les yeux écarquillés. Je la relâche et tente de prendre une voix douce pour l'amadouer.

— Mallory ? Mallory Tate ?

Elle rabat sur sa tête la capuche qui avait glissé durant ses contorsions et pose une main sur son cœur, sans doute pour en ralentir les battements. On dirait bien que je lui ai flanqué une frousse de tous les diables. Elle ressemble à un lapin qui se retrouve nez à nez avec le grand méchant loup.

— Je suis désolé de t'avoir effrayé. Je m'appelle Azazel. Je suis l'ami de Tom.

Son visage s'éclaire un instant à la mention de notre ami commun avant de s'assombrir de nouveau pendant qu'elle m'observe. J'ai l'impression de passer un examen complet ! Elle finit par parler au bout d'un temps interminable.

— Merci d'avoir accepté de m'héberger.

Sa voix est cristalline et douce, envoyant un frisson courir le long de mon échine. Mince ! Ça n'est pas arrivé depuis... jamais. Ça n'est jamais arrivé et j'ignore si j'en suis content ou non. Mallory se recroqueville de plus en plus sur elle pour éviter que les gens ne l'effleurent et je réalise qu'il est grand temps qu'on quitte ce quai.

— Donne-moi tes bagages.

— Je n'en ai pas.

Okkk. Le mystère s'épaissit. Tom n'avait pas précisé qu'elle n'avait aucune affaire avec elle.

— D'accord. Suis-moi. Je te conduis à ma voiture.

Elle hoche la tête et me suit à quelques pas de distance. Le seul problème, c'est que la gare ressemble à une fourmilière et qu'à cette vitesse-là, on y est encore demain, si je ne l'ai pas perdue dans la foule entre temps, bien sûr. Je lui attrape alors le poignet et elle se débat comme si sa vie en dépendait. Impossible de la laisser dans cet état sans rien faire. Elle ne fait qu'attirer une attention malvenue sur nous. Je resserre donc ma prise en m'en voulant d'avance et me mets à courir en la traînant presque derrière moi. Quand j'atteins enfin ma voiture, je la relâche et elle se jette de l'autre côté. Le véhicule entre nous lui apporte visiblement un semblant de sécurité tandis que ses sanglots me poignent le cœur. Bon sang. Je déteste voir pleurer une femme et là, c'est la deuxième fois dans la même journée. Je me frotte machinalement la barbe, me demandant quoi faire pour arranger les choses. Seulement je ne sais pas ce qui l'a effrayée le plus ! Je décide donc d'ouvrir mon esprit pour le découvrir et j'en ai le souffle coupé. Tellement de souffrance, de haine et de douleur. Ce ne sont pas des sentiments chaotiques comme pour Caitlyn. Non, chaque sentiment est bien distinct, mais ils sont d'une violence incroyable. Et en boucle, dans son esprit, elle se répète : cela ne peut pas être pire qu'avec lui.

Et voilà ! Elle vient de débarquer et j'ai déjà merdé ! Je ne suis pas doué avec les femmes. Je contourne la voiture pour voir l'ampleur des dégâts et elle se fait toute petite pour passer inaperçue.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te faire peur. Je pensais que tu serais plus à l'aise en quittant le quai de la gare sans attendre.

Elle fuit mon regard sans me répondre et tient son bras contre elle. Est-ce que je lui aurais fait mal ? Je pousse un peu plus fort dans son esprit et l'entends. Sa plainte.

— Montre-moi.

Elle refuse en secouant la tête.

— Je veux juste regarder.

Mes mouvements sont lents, mais déterminés. Je prends ses doigts avec douceur pour emmener sa main vers moi et remonte avec délicatesse sa manche. La vue me fait tellement serrer les mâchoires que mes dents grincent. Aucun doute sur la signification de cette marque. Quelqu'un l'a attachée. Longtemps. Elle pleure dans ma tête.

Elle a honte aussi. Je ne supporte pas de ressentir ses émotions et préfère couper mon esprit du sien en lui faisant une promesse que je compte bien tenir.

— Plus personne ne te fera plus jamais de mal. Je te protégerais. Je te le promets.

Chapitre 10

Azazel

Le trajet en voiture se déroule dans un silence pesant. Mallory n'a pas voulu monter devant. Je crois que la distance qu'instaure forcément de monter à l'arrière la rassure. Cela empêche malheureusement toute discussion. D'un autre côté, je suis trop en colère pour faire la conversation sans grogner et cela ne ferait que contribuer à son angoisse. Comment peut-on traiter une personne de cette manière ? Quel genre d'être humain est capable de faire souffrir quelqu'un au point de la détruire ? Je l'observe du coin de l'œil grâce au rétroviseur. Elle est repliée sur la banquette arrière, capuche vissée sur la tête, le visage appuyé contre la fenêtre sans pour autant regarder à travers la vitre. Non, elle ne me lâche pas des yeux. J'en suis certain même si je ne vois pas son regard. Il me brûle l'arrière du crâne à travers l'appui-tête. Je m'efforce de détendre mes doigts blanchis par la pression sur le volant. Je les déplie un à un en tentant de réfléchir à ce que j'ai appris en peu de temps.

Tom a raison. Déjà, Mallory n'a clairement pas disparu de la circulation de son plein gré. Elle a été retenue prisonnière durant... aucune idée. Depuis sa disparition ? Ou a-t-elle fait une mauvaise rencontre pendant sa retraite volontaire ? Ensuite, elle a peur, et pas qu'un peu. Elle est terrorisée et j'aimerais bien savoir pourquoi elle est autant effrayée, même si loin de Montréal. La distance aurait dû apaiser ses craintes et ce n'est visiblement pas le cas. Complètement perdu dans mes réflexions, je m'aperçois que nous sommes arrivés à destination qu'en rentrant ma voiture dans le parking souterrain. J'ai fait le chemin par réflexe sans même le voir. Je me gare à ma place attitrée et sors de la voiture. Je n'ai pas le temps de faire le tour que Mallory a déjà ouvert sa portière et s'est extraite du véhicule pour pouvoir s'en éloigner. Je préfère ne pas l'effaroucher plus encore et lui laisse de l'espace.

— J'habite au troisième étage. Nous devons prendre l'ascenseur. Ça va aller ?

Je me doute que se retrouver coincer dans un espace exigu avec moi ne va pas l'aider. Contre toute attente, elle hoche faiblement la tête et me suit à bonne distance. En bon gentleman, je lui fais signe de me précéder et je la sens se crispier. Je comprends que de ne pas m'avoir sous les yeux l'angoisse. Elle a besoin de toujours voir ce que

je fais. Aucun problème. Je peux m'y faire.

— Comme tu veux.

Je monte donc en premier et elle se place à l'opposé, aussi loin de moi que le lui permet la cabine. Arrivé à mon étage, je sors donc en premier et suis ravi de l'heure tardive. Comme ça, je suis certain de ne pas croiser madame Lateli dans le couloir, avec sa curiosité maladive et ses questions incessantes. J'ai à peine ouvert la porte que Cerbère me saute dessus de tout son poids en balayant le sol de sa queue. Bon sang, ce chien fait son poids et je dois me camper solidement au sol pour ne pas basculer en arrière.

— Tout doux mon beau. On a une invitée, alors tiens-toi tranquille.

Comme s'il m'avait compris, il descend de moi et penche la tête sur le côté pour regarder derrière moi. Je reste en retrait, à l'affût d'une réaction négative de la part de Mallory.

Je suis surpris de la voir s'accroupir au sol et tendre la main pour que Cerbère vienne lui sentir. Mon chien a tendance à effrayer les gens. Il s'agit tout de même d'un rottweiler de plus de soixante kilos et de soixante-cinq centimètres au garrot à la musculature développée, avec une puissance dans la mâchoire impressionnante. Bref, on est loin du chien de salon à sa mémère et les gens ont tendance à être méfiants.

— Salut toi. Tu es vraiment beau.

Sa voix. J'adore sa voix. Je voudrais l'entendre plus souvent. Hein ? Mais qu'est-ce que je raconte ?

— Comment tu t'appelles mon grand ?

Elle fait exactement comme moi. Elle parle à mon chien comme s'il allait lui répondre. Comme mon chien ne sait pas parler, je réponds pour lui.

— Il s'appelle Cerbère.

Elle se raidit en entendant ma voix, comme si elle avait oublié un instant ma présence.

— Rentrons. Je vais te montrer ta chambre et puis je te laisserai te

reposer pendant que j'irais promener Cerbère.

Elle me suit docilement, une main sur la tête de mon chien qui semble ravie de cette attention. Je la conduis directement à sa chambre. Elle est petite, mais confortable. Je lui ai préparé son lit avec des draps propres et j'ai mis des serviettes de toilette dans la salle de bain. Elle regarde, sans bouger. Comme si elle avait peur de se retrouver coincée ici. J'ouvre mon esprit pour savoir ce qu'il en est. *Je peux partir quand je veux. Il n'est pas lui.* Je vois. J'avais bien deviné. Je la pousse légèrement vers l'avant en prenant soin de ne pas la brusquer, mais elle glapit tout de même sous mon toucher et se colle un peu plus à Cerbère qui l'observe avec attention.

— Désolé.

Décidément, j'ai l'impression de ne faire que m'excuser et nous venons pourtant de nous rencontrer.

— Fait comme chez toi. Je reviens vite. Allez Cerbère, on va te dégourdir les pattes.

Je rêve ou mon chien hésite à me suivre ? Sa tête oscille entre Mallory et moi et il semble déchirer entre nous deux. Je n'en reviens pas. Il se comporte exactement pareil avec Caitlyn. On dirait que ce chien ressent leur angoisse et qu'il se fait un devoir de les protéger. Un véritable chien ange gardien. Seulement pour l'heure, j'aimerais bien qu'il sorte afin qu'il ne mouille pas mon tapis dans la nuit.

— Allez, mon grand, on y va.

Après un dernier regard à Mallory, il me suit et j'ai à peine passé la porte que j'entends le verrou de la chambre tourner. Le message est clair : on n'entre pas dans sa chambre sans y avoir été invité. Pourquoi cela me contrarie-t-il ? Ce n'est pas comme si j'avais l'intention de la rejoindre ! Cerbère me pousse la jambe pour m'enjoindre à me bouger. Monsieur est pressé maintenant.

— C'est bon, on y va.

Je balade Cerbère dans le parc face à mon immeuble. Néanmoins, mon esprit est resté dans mon appartement, à côté d'une personne que je n'ai même pas vraiment vue. Cela ne fait qu'enfler ma frustration. Pourquoi suis-je obsédé par une femme dont je n'ai fait qu'apercevoir le visage ? Pourquoi suis-je obsédé par une femme tout court ? J'ai

pourtant toujours pris soin de les éviter comme la peste. Pas que je me refuse un instant de plaisir en leur compagnie, mais je sais l'effet qu'elles peuvent avoir sur moi et je ne veux plus leur accorder ce pouvoir sur moi. Cela s'est révélé désastreux par le passé. Je n'ai aucun regret. Cependant, je ne souhaite pas me caser au risque de recommencer. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Je suis tenté d'appeler Baraqiel pour lui demander conseil, mais d'un, je n'ai pas envie d'entendre ses moqueries, et de deux, on est en pleine nuit et si je n'aurais aucun scrupule à réveiller mon ami, cela me peinerait de déranger Caitlyn. Bon sang, je me ramollis avec le temps. Tout comme Cerbère. Mon chien tire pour rentrer à la maison alors que d'habitude, il passe des heures à courir dans le parc et je dois me battre pour l'en faire partir. Comment une simple voix a pu amadouer les deux mâles que nous sommes ?

— Mon vieux, on est mal barré.

Mallory

Azazel est impressionnant. Vraiment grand, je lui arrive tout juste aux épaules, les cheveux noirs, et une barbe de quelques jours qui n'a heureusement rien à voir avec l'épaisseur qu'arbore mon kidnappeur. Je n'arrête pas de trembler à chaque fois qu'il parle ou qu'il m'approche. J'ai cru mourir de peur quand il m'a tiré sans ménagement par le poignet à la gare, appuyant sans s'en rendre compte sur ma blessure. Avec le recul, je comprends qu'il ne voulait que me mettre à l'abri, loin de tous les passants qui me frôlaient, mais il m'a littéralement terrifié. J'ai été surprise par la douceur dont il a fait preuve en regardant ma plaie, malgré l'évidente colère qui s'est inscrite sur son visage. Depuis, il a multiplié les précautions pour ne pas me brusquer et il a suivi chacun de mes mouvements à distance. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en voyant son énorme chien lui sauter dessus. La complicité entre eux est évidente et cela m'a réchauffé le cœur. J'ai toujours pensé que ceux qui aiment les animaux et les considèrent comme leur égal ne peuvent pas avoir un mauvais fond. J'ai toujours voulu un chien, mais Brandon affirmait que c'était trop de contraintes et trop d'occupation et qu'il était préférable de se concentrer sur notre couple et notre carrière. Quelle ironie ! Je n'ai toujours pas de carrière et notre couple a volé en éclat bien avant d'avoir un animal à quatre pattes. Je suis persuadée que Cerbère, un nom aussi étrange que celui d'Azazel, sera d'excellente compagnie. Je me suis immédiatement sentie en sécurité avec lui à

mes côtés et étrangement, je crois qu'il l'a compris.

J'ai verrouillé la porte de la chambre dès que mon hôte l'a passé. Avec sa corpulence, ce n'est pas ça qui l'empêchera d'entrer s'il le souhaite, mais cela me fait me sentir mieux. Je constate qu'il a fait le lit et j'apprécie à sa juste valeur l'odeur de propre des draps. Là-bas, il y avait toujours l'odeur de Léon imprégnée dans la literie et je ne le supportais plus. La salle de bain est vaste, avec une immense douche à l'italienne et une baignoire d'angle, ainsi qu'un lavabo surmonté d'un immense miroir. Mon reflet dans la glace me fait honte. Malgré le sweat trop large, je devine ma maigreur en dessous et j'ai des cernes sous mes yeux injectés de sang à force d'avoir trop pleuré. Je ne supporte pas mon image et m'empresse de couvrir le miroir à l'aide d'un drap de bain. Une fois fait, je me déshabille et me glisse dans la douche, laissant l'eau chaude embuer la pièce et nettoyer ma peau de tous les sévices subis. Cela fait 179 jours que je n'ai pas pu profiter d'un moment comme celui-là. 179. Un de plus que le nombre de marques qui ornent mon dos. À cette pensée, je m'effondre. Ce dingue a fait plus que me priver de ma liberté. Il m'a aussi volé mon avenir. Comment expliquer ces cicatrices ? Comment les accepter et vivre avec en sachant ce qu'elles représentent ? Sans parler des hommes. Comment avoir de nouveau suffisamment confiance en un homme au point de me laisser aller dans les bras de quelqu'un ? Mon premier véritable amour m'a jeté alors que le deuxième qui s'est intéressé à moi m'a blessé au-delà du possible. Je pleure sans discontinuer alors que l'eau devenue brûlante me meurtrit le dos. Le liquide se teinte de rouge et nettoie mon sang alors que mes larmes salées me déchirent de l'intérieur.

Des grattements se font entendre à la porte et des jappements dépités retentissent de l'autre côté. Azazel a dû rentrer et l'ouïe fine de Cerbère lui a permis de me trouver. Je dois me ressaisir puisque le chien ressent ma peine et que cela le perturbe, seulement, j'en suis incapable. Je suis en train de verser toutes les larmes que j'ai retenues depuis 178 jours, depuis le jour où je n'ai plus été maîtresse de mon destin.

— Mallory ? Tout va bien ?

Je suis incapable de répondre alors que j'entends l'inquiétude d'Azazel dans sa voix.

— Mallory ?

Je reste muette, ma gorge comprimée par mes sanglots lancinants.

— Surtout, ne prends pas peur. Je vais entrer.

Je capte ce qu'il me dit, mais n'ai pas le temps de réagir qu'une porte s'ouvre. Je n'avais pas réalisé que la salle de bain était une pièce communicante entre deux chambres. Je ne crains même pas pour ma nudité. Ma pudeur a été tellement malmenée qu'elle semble avoir disparu. De toute manière, je suis repliée sur moi-même, en boule au fond de la douche, et avec la vapeur sur les parois, il ne doit pas distinguer grand-chose.

— Laisse-moi t'aider, ma belle.

Je me mets à hurler à ce surnom. Je me bouche les oreilles en secouant la tête comme une enfant. Passé et présent se mélangent. Ma belle. Il m'appelait toujours ma belle avant de me faire du mal. Ce mot n'est synonyme que de souffrance. Un immense drap de bain se retrouve sur moi et Azazel me porte en boule jusque sur le lit de sa chambre d'amis. Avant que ma terreur me submerge complètement, Cerbère plonge son museau dans mon cou et me lèche. Sa langue râpeuse lève mes cheveux et je me retrouve bien vite couverte de bave, mais également, plus calme. Pendant ce temps, Azazel s'est reculé et me fixe sans dire un mot, les mains dans les poches de son jean. Je n'arrive pas à deviner ses pensées. Cependant, je ne peux que le remercier de son intervention. Dieu seul sait combien de temps j'aurais pu rester prostrée sur le carrelage, à me flageller pour des événements sur lesquels je ne peux malheureusement pas revenir.

— Merci. Ça va mieux.

Il me fixe une seconde de plus avant de hocher la tête.

— Je vais te passer un tee-shirt. Tu vas finir pas attraper froid à rester en serviette.

Il revient une minute plus tard avec un tee-shirt noir, probablement un des siens. Je le passe par-dessus ma tête et constate qu'il me recouvre jusqu'au-dessus des genoux. Normal. Azazel est immense.

Chapitre 11

Azazel

Bon sang. Mallory est juste magnifique. Ses grands yeux gris comme un ciel d'orage sont tellement expressifs qu'ils me coupent le souffle malgré leur rougeur. J'ai bien sûr été frappé par sa maigreur, signe qu'elle n'a pas mangé à sa faim depuis longtemps, mais cela n'enlève rien à sa beauté. Elle doit avoir un corps somptueux en temps normal. Cela a eu un effet immédiat dans mon pantalon. Néanmoins, cela n'a pas duré quand mon regard s'est posé sur son dos. J'ai cligné des yeux deux fois pour être certain que ma vue ne me jouait pas un mauvais tour. Seulement l'épaisse buée n'a pas réussi à cacher les nombreuses cicatrices qui lui zèbrent le dos. Il y en a tellement ! Trop pour compter le nombre de lignes qui se succèdent, bien rangées, de ses omoplates jusqu'au milieu de son dos. Il m'a fallu tout mon self-contrôle pour ne pas ébranler la structure de l'immeuble d'une puissante secousse. À présent, je la regarde, en boule sur ce lit, les traits enfin détendus grâce à Cerbère qui la cajole comme j'ai soudain envie de le faire moi-même. Pour ne pas céder à mon impulsion, je me concentre sur l'essentiel. Je vais donc récupérer une trousse de premiers secours poussiéreuse en priant pour que les produits qu'elle contient ne soient pas périmés. En tant qu'ange, nous ne pouvons pas être blessés. Enfin si, on peut, mais nous guérissons quasiment instantanément. Je n'ai cette trousse qu'au cas où Cerbère se fasse mal, ce qui n'est jamais arrivé, heureusement.

— Montre-moi ton poignet. Je vais te soigner.

Elle me dévisage un instant avant d'accéder à ma requête. La plaie n'est vraiment pas belle. La peau est déchirée et à vif au niveau de l'articulation, et le reste de sa main oscille entre le noir et le bleu.

— Que s'est-il passé ?

— Je me suis fait mal toute seule.

Je fronce les sourcils.

— Toute seule ?

Elle hausse les épaules avec une désinvolture qu'elle est loin de ressentir. J'ai ouvert mon esprit à la seconde où elle s'est mise à hurler pour la comprendre et ne l'ai pas refermé depuis. Elle est confuse,

honteuse, et déterminée à garder ses secrets. Je ne suis pas du tout d'accord avec sa décision.

— Tu t'es aussi attachée toute seule ?

Elle pince les lèvres et détourne le regard. Je préfère me concentrer sur les circonstances plutôt que sur le responsable.

— Comment t'es-tu blessé ? En te détachant ?

Il est clair que ce sont des traces de liens. Elle pèse le pour et le contre. C'est le coup de museau de Cerbère dans sa paume qui la décide à me répondre. Elle se répète comme un mantra qu'un homme qui aime son chien ne peut pas être mauvais. C'est adorable. Et un peu vexant. Mon chien a plus la côte que moi.

— J'ai dû forcer pour me libérer de mes menottes.

Je vais finir par me péter une dent si je continue à les serrer aussi fort. Je passe du désinfectant sur le tour, puis une pommade cicatrisante. Cependant, elle en gardera une cicatrice. À moins que je n'intervienne. L'idée fuse dans mon esprit aussi vif que l'éclair. Je suis éberlué d'y avoir pensé. Lui donner mon sang pour la soigner ? Pourquoi ? Je ne la connais pas ! Et je ne veux absolument pas me lier à une femme. Je suis ravi pour Baraqiel et Caitlyn, mais je ne suis pas lui. Je reviens à l'instant présent en l'entendant siffler.

— Pardon.

— Pas grave.

J'ai connu pire. Grrrr. J'entends tout et cela me rend fou. Pourtant, je n'arrive pas à me résoudre à fermer mon esprit. J'ai besoin de garder ce contact avec elle.

— Combien de temps ?

Elle penche la tête sur le côté et elle est juste adorable. Tellement fragile et vulnérable. Elle remue quelque chose au fond de moi que je pensais perdu depuis des siècles.

— Combien de temps es-tu restée prisonnière ?

Une larme solitaire dévale sa pommette et je l'essuie du pouce.

- 178 jours.
- C'est... précis.

Elle ne rajoute rien et je préfère ne pas insister pour le moment. Elle s'ouvre petit à petit et si je la bouscule trop, elle se refermera comme une huître et ne me dira plus rien. Or je veux envoyer en enfer le responsable de son état.

- Tourne-toi, s'il te plaît.

Elle secoue vigoureusement la tête et se replie un peu plus sur elle-même si c'était possible.

- Je dois soigner tes blessures ou elles vont s'infecter.

Ses yeux me transpercent jusqu'à l'âme. 178. 178. Ce chiffre tourne en boucles dans sa tête. Qu'est-ce qui lui est arrivé durant tous ces jours ?

- Je ne veux pas te forcer Mallory. Seulement, je dois nettoyer tes plaies et j'ai vu que tu en avais dans le dos.

Sa marque. Il a laissé sa marque. Tout le monde le saura.

- Calme-toi ma... douce.

Je me suis repris juste avant de l'appeler ma belle. J'ai bien compris qu'elle ne supportait pas ce surnom. Elle finit par s'accrocher au cou de mon chien pour enfouir son visage dans son pelage en pivotant. Je m'approche avec précaution tout en lui parlant pour qu'elle ne soit ni surprise ni effrayée.

- Je vais soulever le tee-shirt pour regarder de quoi ça a l'air. N'hésite pas à me dire si tu as besoin de faire une pause ou si je te fais mal, d'accord ?

Elle ne me répond pas, mais prend une profonde inspiration. Je prends ça pour un oui et lève petit à petit le haut. Je découvre sa chute de rein à la peau pâle et délicate. Je meurs d'envie de caresser l'arrondi que je perçois en dessous. Néanmoins, toute pensée lubrique me quitte quand j'arrive au bas de ses côtes. De fines lignes se découpent sur sa peau, d'une régularité perturbante, chacune à égale distance les une des autres. Les plus basses sont également les plus récentes. Plus je remonte le vêtement et plus les plaies sont cicatrisées.

Certaines sont "jolies", si tant est que l'on puisse dire cela d'une cicatrice, mais d'autres sont boursoufflées, rouges, ou encore, forme une crevasse. Tous les signes que les blessures n'ont jamais été soignées. Je m'applique à prendre soin de chacune alors qu'un tas de questions tourne dans ma tête. Malory ne m'apporte aucune réponse. Son esprit est envahi par le chiffre 178. Arrivée à la dernière plaie, je réalise que je les ai comptées et...

— 178.

Elle pleure doucement sur le dos de Cerbère qui gémit, comme pour compatir à sa douleur.

— Une pour chaque jour passé avec lui.

Je voudrais tellement la serrer dans mes bras et effacer sa peine. C'est une mauvaise idée. Il vaut mieux que je quitte ce lit et cette chambre avant de commettre une erreur. Je range en vitesse le matériel médical.

— Tu as faim ? Tu veux manger quelque chose ?

Elle lève vers moi des yeux humides et me répond les lèvres tremblantes.

— Un sandwich serait parfait.

Je me détourne et me rends dans la cuisine le cœur battant. Bordel. Je suis dans la merde. Je suis... attiré par elle et je ne le veux pas. Je me suis promis de faire pénitence. Je respecte la promesse faite à moi-même depuis des siècles et voilà qu'une petite humaine insignifiante vient tout foutre en l'air. Je vais lui dire de partir. Je crispe les mains sur le plan de travail, en proie à un intense conflit intérieur. Elle est l'amie de Tom et elle a clairement des ennuis. Si je suis honnête avec moi-même, qu'elle soit l'amie de Tom importe peu. Je ne supporte pas l'idée de la laisser partir au risque qu'elle retombe dans les griffes d'un grand malade. Parce qu'il faut être sacrément dérangé pour marquer quelqu'un de cette manière. Son dos n'est probablement que le sommet de l'iceberg. Elle a vécu l'enfer et je suis incapable de l'abandonner, même si c'est pour me protéger moi. Me protéger de quoi d'ailleurs ? Au risque de céder à la pulsion de coller son corps délectable contre le mien et de l'embrasser à pleine bouche ? Mallory n'est clairement pas dans cet état d'esprit et il faut être deux pour danser. Mais qu'est-ce que je raconte ? Je divague

complètement. Il faut que j'appelle Baraquel. J'ai besoin que quelqu'un me remette les idées en place et il est clairement un empêcheur de tourner en rond. Il saura me remettre les idées en place. Je pianote sur mon portable sans réfléchir à l'heure qu'il est.

— Grrr.

Mouais. Il est vraiment tard. Ou tôt, cela dépend du point de vue.

— J'ai besoin d'un conseil.

Il soupire profondément dans le combiné et j'entends mon ami dire à Caitlyn que tout va bien et qu'elle peut se rendormir.

— Tu as intérêt à ce que ce soit important. Je dormais tranquillement avec ma femme dans mes bras. J'étais au paradis, vieux.

Je ne sais pas quoi répondre. Est-ce que j'ai une bonne raison de l'appeler ? Je n'en suis plus très sûr. Je ne suis pas certain d'avoir téléphoné à la bonne personne finalement.

— Azazel ? Ton chien a mangé ta langue ?

Non. Mon chien est allongé de tout son long sur le lit avec la responsable de mes tourments qui le serre contre elle et dort à poings fermés.

— Tu commences à m'inquiéter. Un problème avec l'ami de Tom ?

— Oui. Non. Enfin...

— Azazel, dis-moi ce qui se passe.

Je prends une profonde inspiration et me jette à l'eau en me frottant le visage.

— Tu as toujours été attiré par Caitlyn ? Dès que tu l'as vu, tu as su que tu la voulais ?

Le silence qui me répond me laisse perplexe.

— Baraquel ? J'ai besoin de savoir.

— OK, OK. J'ignore si je suis tombé amoureux d'elle instantanément, mais elle m'a touché dès le début, oui. Dès que j'ai posé les yeux sur elle, j'ai ressenti un lien entre nous.

Je ne veux pas de ça.

— Il faut qu'elle parte de chez moi.

— Azazel...

— Occupe-toi d'elle, s'il te plaît.

Je panique. J'ai été le premier ange déchu. J'ai atterri dans le monde des humains sans rien en connaître et j'y ai fait ma vie sans jamais me soucier des lendemains, et la présence d'une simple petite humaine me stresse au plus haut point.

— Azazel, ça suffit. Tu es le chef des anges déchus, notre guide à tous, alors reprend toi avant de créer une catastrophe.

J'arrête de faire les cent pas dans mon salon et respire à plusieurs reprises jusqu'à ce que mon rythme cardiaque redevienne normal.

— Désolé. Ça va. C'est bon.

— Bien. Et maintenant, tu vas m'expliquer ce qui se passe en gardant ton calme.

Je tente d'être le plus concis possible sans rien omettre.

— Tom avait raison, Mallory a bien été séquestrée pendant plusieurs mois et elle a peur. Elle est... elle remue quelque chose au fond de moi que je pensais mort depuis longtemps. Elle doit partir de chez moi Baraquel. Je ne suis pas comme toi. Je ne veux me lier avec personne.

Je jurerai entendre mon ami ricaner.

— Es-tu en train de me dire que tu as peur d'une petite humaine ?

Ma voix gronde quand je devine sa moquerie.

— Baraquel...

— Pardon. Désolé. Oublie. Par contre, je ne la prendrais pas chez moi.

— Elle doit partir.

— Azazel, prends le temps d'y penser. Elle vient d'arriver et elle t'obsède déjà. Comment crois-tu que tu te sentiras si elle a besoin d'aide et que tu n'es pas là ?

Je serre les dents. Mon vieil ami est trop perspicace. Évidemment

qu'il a raison, je ne le supporterais pas. Je suis un ange gardien, c'est dans mes gènes, bon sang.

— Tu ne peux pas aller contre tes sentiments Azazel. Cela ne fera que te faire souffrir et te frustrer. Accepte-les et quand ce sera l'heure pour elle de partir, ce sera à toi de choisir si tu la veux à tes côtés pour l'éternité ou non.

— Depuis quand es-tu devenu si sage ?

— Depuis que Caitlyn est entrée dans ma vie. Avoir une compagne n'est pas une mauvaise chose Azazel.

Je n'ai jamais pensé le contraire. Ce n'est simplement pas pour moi.

— Maintenant, si tu permets, ma femme m'attend pour que je la réchauffe. Je passerai avec elle demain. Mallory sera sûrement plus en confiance avec une femme.

— Merci, mon frère.

Chapitre 12

Mallory

Je me suis assoupie dès qu'Azazel a quitté la chambre pour me préparer un encas et me réveille en sursaut en entendant sa voix provenant du salon. Mon hôte discute apparemment au téléphone. Je m'extirpe des draps pour fermer la porte à clé. Je me sentirais plus en sécurité, bien que Cerbère m'apporte un véritable réconfort bien qu'il prenne une place dingue sur le matelas. Je reste un instant interdite en entendant les paroles d'Azazel.

— Il faut qu'elle parte de chez moi.

— ...

— Occupe-toi d'elle, s'il te plaît.

Je suis loin. Néanmoins, je suis certaine d'avoir bien compris. Je ferme la porte sans un bruit avant d'en entendre plus. Ma mère m'a toujours dit que c'était mal d'écouter aux portes. Pour ma part, j'ai toujours trouvé ça instructif. L'homme qui a promis de me protéger a changé d'avis, on dirait. Il a sans doute pris peur. Où mes cicatrices l'ont tellement dégoûté qu'il me juge indigne de sa protection. Brandon avait peut-être raison, je suis un fardeau et personne n'est d'accord pour me supporter. Enfin si, il y a bien quelqu'un, mais je l'ai fui dès que j'ai pu et je préfère souffrir milles morts plutôt que d'y retourner. Je me recouche à côté du chien qui lève à peine la tête du matelas pour me jeter un œil avant de refermer les paupières. Moi, le sommeil m'a déserté à présent. Je repense à ma vie, à ce qui m'a conduite ici, chez un homme qui ne veut pas de ma présence et qui ne m'a accepté que pour faire plaisir à Tom, avant de bien vite changer d'avis. J'ai longtemps cru que ma vie était toute tracée. Quand ma famille a débarqué à Montréal, j'y ai tout de suite trouvé ma place. J'ai fait la connaissance de Beth, une ado un brin exubérante au contact facile, je me suis enfin mise aux études et puis, tout juste majeure, j'ai trouvé mon premier boulot. J'ai cumulé les expériences diverses en me réjouissant de cette variété, tant professionnelle que culturelle. J'ai rencontré des gens incroyables avec qui j'ai gardé le contact. Et enfin, ma route a croisé celle de Brandon. J'ai été persuadée d'avoir trouvé l'homme de ma vie, mon futur mari et le père de mes enfants. Puis, mes rêves se sont effondrés, tous, les uns après les autres, et j'ai atterri en enfer. Et quand je crois voir le bout du tunnel, je m'aperçois que celui-ci est encore long et semé d'embûches et je ne suis pas certaine d'être assez forte pour les

affronter. Je sursaute quand un léger coup résonne contre la porte.

— Mallory ?

Le chuchotement d’Azazel me contracte l’estomac. Il a une voix grave, profonde, telle une caresse sensuelle.

— Mallory, ton repas est prêt.

Je ferme les yeux de toutes mes forces pour oublier les paroles que j’ai surprises, sa présence derrière la porte, et je prie de toutes mes forces pour qu’il n’insiste pas et qu’il s’en aille. Mon vœu est exaucé une minute plus tard et une porte se ferme non loin de la mienne. Je garde les paupières closes, une main sur le poitrail de Cerbère qui monte et s’abaisse à un rythme régulier qui apaise mon âme, et je finis par sombrer dans un sommeil agité, peuplé d’images de Léon qui m’appelle, un couteau à la main, bien décidé à poursuivre son œuvre.

Je suis réveillée par Cerbère qui pousse sur ma main de sa truffe humide avant de me laver le visage de sa grande langue râpeuse. Je le repousse gentiment en m’asseyant sur le matelas, un instant désorienté. Toute la journée d’hier me revient en mémoire d’un coup : mon évasion, l’aide de Tom et Beth, Azazel. Je respire plus librement en constatant que je suis seule dans la chambre, hormis bien sûr ce magnifique rottweiler qui m’a tenu chaud toute la nuit et qui demande maintenant à sortir de la chambre.

— J’arrive mon beau. Ne fais pas de bruit.

Je me rends dans la salle de bain sur la pointe des pieds pour récupérer mon pantalon, le sweat de Tom et mes chaussures, et retourne dans la chambre pour enfiler le tout avant d’ouvrir la porte en faisant le moins de bruit possible. Azazel veut que je m’en aille et il est hors de question que je m’impose chez lui. J’ai donc pris la décision de partir. Je suis loin de Montréal. Avec de la chance, mon tortionnaire ne viendra pas me chercher à New York. Cette ville est une immense fourmilière. Me chercher ici revient à chercher une aiguille dans une botte de foin. Il suffit que je garde la tête basse à l’extérieur pour rester sous les radars. Si ça se trouve, il ne me cherche même pas, d’ailleurs. Cerbère ne perd pas de temps et se rend directement à sa gamelle d’eau dans un coin renfoncé de la cuisine. Il fait un bruit d’enfer en lapant l’eau jusqu’à plus soif, ce qui me fait sourire. On dirait bien qu’il a attendu le dernier moment pour me réveiller. Je vais droit vers la porte d’entrée et un vent de panique me

saisit quand la poignée reste fermement à l'horizontale. La porte est fermée à double tour, mais aucune clé à l'horizon. Le stress monte en moi, irrationnel et déraisonnable. Je hurle intérieurement alors qu'une larme s'échappe de mon œil droit. Pourvu que cela ne recommence pas. Je ne le supporterais pas. Pas encore. Pas deux fois. Des pas précipités résonnent dans mon dos et ma terreur atteint son paroxysme quand Azazel fait son apparition, torse nu, ses pectoraux recouverts de tatouages. Je ne supporte pas leur vue. Tout se mélange dans ma tête. Les images se superposent sans aucun sens. Je ne vois plus Azazel devant moi, mais mon pire cauchemar, et un cri d'agonie s'échappe de ma gorge, visiblement plus fort que voulu puisque l'homme qui me fait face pose ses mains sur ses oreilles. Il semble souffrir autant que moi, qui m'acharne sur la poignée de toutes mes forces. Soudain, la porte s'ouvre sans crier gare et je trébuche, me retrouvant collé à un homme aussi surpris que moi.

— Laissez-moi passer. Pitié.

Les yeux chocolat qui me scrutent sont surpris de ma requête et il regarde alors dans mon dos tout en me bloquant le passage.

— Azazel ? Aurais-tu effrayé ton invitée ?

— On peut dire ça. Rentrez. Je vais passer un tee-shirt.

Je réalise alors que l'homme devant moi est accompagné d'une femme qui semble très mal à l'aise. Elle semble aussi perturbée que moi. Pourtant, elle finit par poser une main gracile sur l'épaule de l'armoire à glace pour qu'il se décale légèrement.

— Bonjour. Je m'appelle Caitlyn et voici Baraquel, mon mari. Nous sommes des amis d'Azazel. Nous avons apporté le petit-déjeuner. Si tu veux bien rentrer dans l'appartement, je te préparerai du café.

J'hésite. Elle paraît gentille. Douce même. Seulement, les apparences peuvent être trompeuses. C'est comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Je te promets que tu ne risques rien avec nous. Tu es libre de partir quand bon te semble une fois ton estomac plein.

Je pèse le pour et le contre quand mon ventre se manifeste bruyamment.

— Tu as faim. Viens.

Elle me tend la main et je lui donne la mienne après réflexion. Caitlyn se crispe légèrement, puis me conduit jusqu'à la cuisine. Elle me relâche bien vite et son mari lui embrasse la tempe tout en la félicitant. Je suis plus que confuse.

— Je n'aime pas qu'on me touche. Ni les inconnus. Ce n'est pas contre toi. Je suis autiste. Baraquel a tendance à en faire trop quand je fais des efforts avec les gens.

Je comprends. On pourrait dire que je deviens un peu comme elle. Ce n'est pas dans mes gènes, ce n'est pas dû à une maladie. Néanmoins, les derniers mois m'ont rendu renfermée et méfiante moi aussi.

— C'est étrange, avec toi, je me sens plutôt à l'aise. C'est rare pour moi. Café ?

Je hoche la tête tout en la contemplant. Elle est superbe. Une jolie rousse aux yeux verts expressifs, tout en finesse et en muscles discrets. J'ai l'étrange impression de l'avoir déjà vue quelque part. Caitlyn s'aperçoit que je la fixe.

— J'ai quelque chose de bizarre ?

Elle se regarde sous toutes les coutures et se contorsionne pour y arriver. Elle est d'une souplesse ! Cela m'aurait bien aidé hier, tient. Je ne me serais peut-être pas écrasée au sol comme un sac en passant par la fenêtre si j'avais été plus athlétique.

— Non. Tu es tout à fait normale. J'ai juste l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.

— Ah. Sûrement dans mon autre vie. J'étais première danseuse au New York ballet Theater.

Effectivement. Mon médecin est fan de danse classique. Il n'y a que des magazines sur le sujet dans sa salle d'attente. Elle a certainement fait quelques couvertures.

— Et tu ne l'es plus ?

Son corps se tend et Baraquel vient l'enlacer comme le bien le plus précieux qu'il a sur cette terre.

— Non. Disons que j'ai moi aussi croisé la route d'un psychopathe et j'ai préféré changer de vie après cette mésaventure.

Elle aussi a souffert plus que de raison. Je le vois dans ses yeux. Soudain, elle se love complètement contre son mari et l'amour qu'ils se portent irradie dans toute la pièce.

— Oh non vous deux. Je vous interdis de refaire ça chez moi !

La voix d'Azazel fait sursauter tout le monde. Je n'ai aucune idée de ce dont il parle, mais visiblement, pas Caitlyn qui rougit comme une tomate. Notre hôte lui embrasse la joue avant de se servir un café.

— Tu es tellement facile à perturber, chérie.

C'est moi ou Baraqiel grogne comme un chien. Même Cerbère le regarde en penchant la tête. Les regarder interagir tous les trois ensemble est déroutant, mais néanmoins très réconfortant. On sent une réelle complicité entre eux et malgré les petits pics d'Azazel envers le couple, je suis certaine qu'il les aime beaucoup.

Le petit-déjeuner s'est déroulé dans une ambiance amicale et décontractée, me permettant de me détendre tout en restant à l'écart, en spectatrice. Cependant, même si je pense dorénavant qu'Azazel n'avait pas d'arrière-pensée en fermant sa porte à clé, je n'ai pas changé d'avis. Je n'ai pas oublié sa conversation téléphonique de la veille. Je dois partir pour qu'il puisse reprendre le cours de sa vie. Et après avoir vu ses tatouages, je préfère m'éloigner de lui. Je me lève donc, l'estomac bien plein de croissants au beurre et de café à l'arome revigorant.

— Merci de votre accueil, seulement je dois partir à présent.

Azazel se redresse si brusquement que sa chaise se renverse et heurte le sol avec fracas.

— Il n'en est pas question !

Sa virulence me serre les tripes et me fait oublier sa bonne humeur à table. Visiblement, je fais ressortir son mauvais côté. J'ai envie de me cacher sous la table comme une enfant.

— Azazel !

Caitlyn se place devant lui, son nez quasiment collé à la poitrine de mon hébergeur, différence de taille oblige.

— Tu lui fais peur et je suis sûre qu'elle a suffisamment donné niveau dominant sans cervelle, alors reposes tes fesses sur cette chaise et tais-toi.

Je suis impressionnée de voir un homme aussi carré se plier à l'exigence d'une petite danseuse classique sans broncher. Il lui caresse la joue du dos de la main et se rassois sans un mot tout en me fixant, avec comme des flammes au fond des yeux. Elle se dirige ensuite vers moi avec un sourire incertain.

— Tu veux bien qu'on aille discuter entre femmes ?

J'hésite. Ce que je veux vraiment, c'est partir d'ici, loin de ces personnes qui m'observent et attendent des réponses que je ne veux pas donner. D'un autre côté, je suis à l'aise avec elle et cela me fera peut-être du bien de me confier à une femme, de surcroît inconnue. J'aurais tellement voulu parler avec Beth. Seulement, j'ai craint que son regard sur moi change. Je n'aurais pas supporté sa pitié ou son jugement. Et puis elle connaît... l'autre et je ne voulais pas la mettre en porte à faux.

— Tu es d'accord ?

Je me rends compte que Caitlyn attend toujours ma réponse. Ma voix est enrouée, remplie d'appréhension.

— Oui.

Son sourire s'élargit et nous nous rendons ensemble dans la chambre dans laquelle j'ai dormi, suivi de près par Cerbère qui n'est pas décidé à m'abandonner de sitôt.

Nous nous installons chacune à un coin du lit, les jambes en tailleur, et notre compagnon à quatre pattes se place en plein milieu du matelas pour pouvoir profiter des caresses de chacune de nous.

— Cerbère ressent les émotions comme personne. Je suis sûre qu'il ne t'a pas quitté depuis ton arrivée.

— Il est génial. Je me sens en sécurité avec lui.

— Je comprends. Je le prends avec moi à chaque fois que Baraquel ne peut pas m'accompagner quelque part.

On prend quelques minutes pour remercier le rottweiler du bien être qu'il nous apporte. Cependant, Caitlyn n'est pas venue à l'écart avec moi pour papouiller le chien.

— Si j'ai bien compris, tu as des ennuis et tu as besoin de disparaître quelque temps.

J'acquiesce et attends la suite.

— Alors, pourquoi partir d'ici en sachant que tu seras en danger à l'extérieur ?

Je ne risque rien à répondre à cette question.

— Parce qu'Azazel ne veut pas de moi ici.

— Mais...

Je lui coupe la parole avant qu'elle ne me contredise.

— Inutile de prendre sa défense. C'est son droit de vouloir être seul chez lui et je suis sûre de moi. Je l'ai entendu l'affirmer au téléphone. Je ne lui en veux. Je comprends. Je lui ai été imposée et il veut reprendre le cours de sa vie sans moi dans son appart.

Chapitre 13

Azazel

Elle m'a entendu ? Avec Baraquel, nous nous sommes placés dans le couloir dès que les filles ont fermé la porte pour pouvoir suivre la conversation. Ce n'est pas de l'indiscrétion mal placé. Seulement, on a besoin de réponse et il est suffisamment difficile de les obtenir une fois sans l'obliger à répéter encore et encore et Caitlyn pourrait oublier des détails importants en nous relatant la conversation. Baraquel me fusille du regard et je lui rends son regard noir. Ça va, je sais que j'ai merdé et je m'en veux suffisamment comme ça. J'ai eu tout le loisir d'y réfléchir, seul dans mon lit, mon esprit connecté à celui de Mallory. Son sommeil ne m'a pas appris grand-chose. Même son inconscient refuse de parler. Je n'ai capté que des relents de peur et sa satisfaction d'avoir Cerbère près d'elle. J'ai donc eu tout le loisir de me pencher sur mes propres pensées, le sommeil me fuyant. Je me suis senti seul cette nuit. J'ai été scotché de réaliser que je souhaitais être à la place de Cerbère. Je ne suis pas décidé à me lier. Je ne suis pas non plus d'accord pour la laisser partir. Bref, mon cœur balance et n'arrive pas à se décider, bataillant avec mon passé dans une lutte âpre dont je ne suis pas certain de sortir indemne. Ce dont je suis certain par contre, c'est que j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre quand j'ai compris que Mallory tentait de partir sans me le dire et sans escorte. J'aurais pu la perdre et cette seule pensée m'a comprimé la cage thoracique. Je n'ai même pas réalisé que c'était ma vue qui la faisait hurler de terreur avant que Baraquel n'ouvre la porte. Je l'ai alors entendu. Sa plainte. *Pas de tatouages. Pas lui. Il m'a retrouvé.* Tout s'est mélangé dans sa tête et elle a cru être de nouveau enfermée avec le psychopathe qui l'a mutilé. Durant le petit-déjeuner, j'ai eu tout le loisir de l'observer à la dérobée et cela n'a fait que contribuer à mon excitation. J'ai l'impression d'être en rut à chaque fois que mes yeux se posent sur elle. Elle est délicate, belle. Curieuse aussi. Je l'ai bien vu étudier notre trio avec attention. Elle est comme une drogue. Plus les secondes auprès d'elle défilent, plus je sens que je m'attache.

— Il a des tatouages.

— Hum.

Le chuchotement de Baraquel me ramène à l'instant présent.

— L'homme qui l'avait kidnappé à des tatouages.

Oui, je l'avais déjà deviné. Seulement les tatouages sont plutôt répandus à notre époque alors à moins qu'elle puisse nous les décrire, cela ne va pas nous aider beaucoup. La conversation se poursuit quelques minutes supplémentaires avant que Caitlyn ne fasse sa réapparition. Sa colère me percute de plein fouet. Colère contre ce qui est arrivé à Mallory, mais contre moi aussi.

— Je ne te félicite pas ! Elle a besoin d'un ange gardien et elle tombe sur un gros peureux.

Elle se retire dans le salon pendant que je reste planté là, sans voix. Je ne peux pas la laisser dire ça !

— Je ne suis pas peureux. Je suis un putain d'ange déchu. Le tout premier.

Elle ricane, aucunement impressionnée.

— Tu es un déchu qui tremble devant une femme. Quand je vais raconter ça à Abaddon et Kazyade, ils n'ont pas fini de se marrer.

Elle se moque de moi ? Où est passée la femme douce et timide, un brin perturbé, qui a débarqué chez moi hier ?

— Je pensais juste que Mallory serait peut-être mieux chez vous.

— À d'autres. Baraquel ne me cache rien, alors ne me mens pas, je déteste ça ! La vérité, c'est que Mallory te plaît et tu préfères l'éloigner plutôt que de céder à ton attirance.

— La dernière fois que j'ai eue de l'affection pour une femme, j'ai tué plus de 30 000 personnes et ce n'était que de l'amitié !

J'ai le souffle court. Je n'en reviens pas de lui avoir révélé mon plus sombre secret. Caitlyn s'approche de moi à pas feutrés et pose sa main sur mon bras.

— Cela t'a coûté ta déchéance, je suppose ?

Je ris d'un rire sans joie.

— Le Chef Ultime n'a pas vraiment apprécié mon coup d'éclat.

— Raconte-moi.

— Il n'y a rien à raconter. J'étais en colère et j'ai provoqué un terrible de terre. Fin de l'histoire.

- Pourquoi étais-tu en colère ?
- Aucune importance. Ça n'excuse rien.
- Azazel... ne me force pas à faire les gros yeux.

Je souris malgré moi. J'adore Cat.

— Je m'occupais d'Yseult depuis plusieurs jours. Elle était gentille. Elle s'occupait des enfants du village. Je l'aimais bien. Je n'étais pas amoureux d'elle, mais je l'appréciais beaucoup. Ce jour-là, des enfants ont commencé à se chamailler. Elle m'a demandé de rester à l'écart et elle a tenté de s'interposer. Un enfant l'a poussée et elle est tombée d'un pont avant que j'aie eu le temps de réagir. Elle est morte sur le coup. J'étais dans une rage folle contre ces gosses inconscients. Ils ont tué une femme admirable pour une broutille ! J'ai déployé mon pouvoir et le sol s'est ouvert en plein milieu du village. Il y a eu des répercussions sur des centaines de kilomètres.

Je n'ose pas regarder mon amie. Je préfère fixer Baraquel qui n'a pas sourcillé un seul instant durant mon récit. Tous les anges connaissent mon histoire. Le Chef Ultime s'en sert d'exemple à ne pas suivre. Nos pouvoirs doivent toujours rester sous contrôle.

— Azazel ? Regarde-moi.

J'obéis et suis étonné de ne lire aucun reproche dans ses yeux d'émeraude.

— Tu n'étais pas en colère contre ces enfants, mais contre toi. Tu as failli à ton devoir et tu t'es puni pour ça. Tu as provoqué ta déchéance. Seulement, tu as juste écouté la demande d'Yseult et il n'est pas juste pour toi de continuer à te punir plusieurs siècles plus tard. Tu te refuses d'être heureux tout en poussant les autres déçus à trouver le bonheur. Il est temps que tu suives tes propres conseils. Je te connais depuis plusieurs mois maintenant et ce dont je suis sûre, c'est que tu es quelqu'un de bien.

J'écarquille les yeux face à ce constat sans appel. Caitlyn a raison, seulement je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Baraquel, lui, ricane.

— Ma femme est incroyable, tu ne trouves pas ?

Je n'ai pas l'occasion de répondre. Mallory fait son apparition, timide, dans l'encadrement du séjour.

— Je suis prête.

Elle est éblouissante, vêtue d'un legging qui lui colle à la peau et d'une tunique ample au décolleté rond, mais alléchant, une casquette sur la tête pour finaliser son look.

— Prête pour quoi ?

— Caitlyn m'a dit que je ne risquais rien à faire une promenade dans le parc d'en face. Je voulais sortir Cerbère.

— C'est une très mauvaise idée.

Je fusille Cat des yeux, qui me le rend bien.

— Ne t'occupe pas d'Azazel. Va à la porte avec Baraquel, on te rejoint.

Ma douce emboîte le pas à mon vieux frère, en qui j'ai toute confiance.

— Elle n'est pas sortie depuis six mois ! Tu veux vraiment l'enfermer dans ton appart ? Tu veux échanger une prison contre un confinement forcé ? C'est quoi la différence ?

Et merde. Elle a encore raison.

— Tu passes beaucoup trop de temps avec nous, chérie. Les déchus déteignent sur toi.

— Oui, et c'est parfait. Et maintenant, va conquérir ta compagne et protège là comme seul un ange peut le faire.

La balade dans l'espace vert dédié aux animaux est agréable. Mallory a revêtu des lunettes de soleil en plus de la casquette, ce qui fait que son visage est difficile à deviner. Son sourire, par contre, est juste magnifique, et je meurs d'envie d'embrasser ses lèvres pulpeuses tandis qu'elle joue à lancer un bâton à Cerbère qui se prête au jeu en remuant la queue.

— Si tu continues de la regarder de cette manière, tu vas finir par provoquer un incendie.

Baraquel fait de l'humour maintenant ?

— Je suis plutôt tremblement de terre, je te rappelle. Redis-moi ce

qu'on sait sur le psychopathe qui l'a séquestré.

— C'est un homme, il a des tatouages et les moyens pour la retrouver n'importe où.

— Pourquoi tu penses ça ?

— Parce qu'elle continue d'avoir peur.

— C'est peut-être dû au traumatisme.

— Peut-être. Mais dans ce cas, pourquoi est-ce qu'elle repère les caméras de surveillance pour s'assurer de toujours leur tourner le dos ?

— Elle a fait ça ?

— Si tu n'avais pas passé ton temps à mater ses fesses, tu l'aurais remarqué.

C'est vrai que ses fesses sont splendides, rebondies et fermes. Néanmoins, c'est sa nuque que je regardais. Elle est dégagée puisque Mallory a relevé ses cheveux et les a glissés sous sa casquette, et j'ai très envie de caresser la peau tendre avant d'y déposer des baisers aussi légers que des plumes.

— Tu es mordu, Azazel. J'espère que je n'ai pas l'air aussi niais que toi quand je suis avec ma compagne.

— Tu es pire mon frère, tu es pire.

Au retour, je marche côte à côte avec Mallory, en profitant pour frôler sa main à la moindre occasion. Après tout ce qu'elle a vécu, je craignais qu'elle ne se défile ou se méfie de moi. En réalité, elle est surtout intriguée et confuse. Cela me va. Je me sens moins seul comme ça. Elle me plaît, j'ai envie d'elle, mais est-ce que je veux plus ? Est-ce que je suis prêt à me lier à elle pour l'éternité ? Ce n'est pas une décision anodine et j'ai besoin d'y réfléchir plus longuement. En attendant, rien ne m'empêche de profiter du moment présent. Par chance, madame Lateli n'apparaît pas sur le palier à notre arrivée. Nul doute qu'elle a l'œil vissé à l'œil de bœuf, mais au moins, je n'ai pas à passer un interrogatoire en règle.

— Bon, on va vous laisser. Mallory, je t'ai laissé d'autres vêtements dans la chambre.

— Merci pour tout.

— C'est un plaisir de te connaître. On se revoit bientôt. Azazel, tu travailles ce soir ?

Bonne question. Je ne sais pas trop. Les gars peuvent se passer de moi quelques jours et je les ai déjà prévenus que je serais absent plusieurs jours. En plus, ça m'embête de laisser ma douce toute seule.

— Je ne veux pas perturber ton quotidien. Si tu dois aller travailler, vas-y.

— Je travaille à la sécurité d'une boîte de nuit. Je ne veux pas te laisser seule toute la nuit.

Le sourire qu'elle m'adresse est juste adorable.

— Je ne serais pas seule. Cerbère me tiendra compagnie.

— Je dois l'emmener avec moi quand je travaille. Il dissuade les imbéciles de faire des vagues.

— C'est vrai qu'il est impressionnant. D'un autre côté, ce chien est une vraie crème.

— Oui, mais ça, les inconnus l'ignorent.

Je me remémore les paroles de Caitlyn et fais une suggestion folle.

— Tu pourrais m'accompagner.

Elle se raidit et regarde ses pieds tandis que Caitlyn et Baraquel prennent la poudre d'escampette.

— Ce n'est pas une bonne idée. Je ne veux prendre aucun risque. Je ne veux pas qu'il me retrouve, ni te causer des ennuis à ton travail.

Je pose ma paume sur sa joue et suis émerveillé de voir son visage lové dans ma main.

— Tu es la bienvenue et tu seras protégé comme jamais. Mes collègues sont des amis et veilleront sur toi autant que moi.

Je tente une nouvelle fois de découvrir l'identité du psychopathe.

— Qui est l'homme qui te fait peur, ma douce ?

Elle fronce les sourcils sous ce petit nom et se soustrait à ma caresse.

— Personne.

Je lui attrape la main et entrelace nos doigts. Inutile d'insister. Je ne veux pas qu'elle s'éloigne de moi. Je choisis donc une autre approche.

— Je contrôle toutes les caméras du club. Personne n'aura la moindre preuve de ta présence là-bas.

Je vois bien qu'elle est tentée. C'est sans doute moins pour être avec moi que pour ne pas être seul dans un appart inconnu, mais quand bien même. Seul le résultat compte.

— Caitlyn et Baraquiël seront là ?

— Caitlyn a dû te le dire. Elle n'est pas comme tout le monde. Elle supporte mal le monde alors elle n'est pas vraiment dans son élément là-bas.

— Bien sûr. Je comprends.

— Fais-moi confiance, Mallory. Viens avec moi ce soir. Et si tu te sens mal à l'aise ou angoissée, je te promets que je te ramènerai à la maison dans la seconde.

Chapitre 14

Mallory

Azazel est juste... trop mignon, avec ses yeux pleins d'espoir et son pouce qui trace des ronds sur le dessus de ma main. Et ce que j'apprécie : il ne me force à rien. Il ne m'impose pas sa volonté. Je suis libre de mes décisions et cela n'a pas de prix. Je rêve de reprendre le cours de ma vie et pour cela, je dois faire des efforts. Refaire confiance est difficile, surtout si tôt après... l'autre, mais si je ne me secoue pas maintenant, je ne le ferais jamais.

— D'accord.

Azazel me surprend en me serrant une seconde contre lui, ce qui me tire un couinement.

— Pardon. Je suis juste content.

— Pas de soucis. Je vais me reposer un peu si tu permets.

— Bien sûr. Fais comme chez toi.

Comme hier, Cerbère me suit de près jusqu'à la chambre où je me laisse tomber sur le matelas. Prendre l'air m'a fait un bien fou, seulement j'ai l'impression d'être trop imprudente. Quand je me suis échappée, je me suis jurée de tout faire pour me protéger de l'autre fou. Or, à peine arrivé à New York, voilà que je sors à l'extérieur comme si de rien n'était, à promener un chien comme n'importe qui. J'ai bien fait attention à rester dos aux caméras de surveillance, mais tout de même. Pourquoi est-ce que je prends autant de risque ?

Je sais pourquoi. Pour Azazel. Parce que malgré la conversation que j'ai captée cette nuit, je ressens... je ne sais pas ce que je ressens. Il ne me laisse pas indifférente et honnêtement, je ne pensais pas pouvoir être attiré par un homme avant au moins une décennie. Seulement, Azazel est vraiment miam. En toute objectivité, on le croirait tout droit sorti d'un magazine de mode. Il a des muscles bien définis, une mâchoire carrée que j'ai envie de suivre du bout des doigts, et une aura qui me fait sentir toute petite et en même temps, protégée comme jamais. D'un autre côté, je n'arrive pas à oublier les motifs complexes qui ornent son torse et cela fait six mois que je considère cela comme rédhibitoire pour mon homme idéal. Alors est-ce que je suis capable de passer outre ? Cerbère me lèche le nez avec sa langue rose.

— Arrête mon beau. Ça me chatouille.

Il se met alors sur le dos, les quatre pattes en l'air, et me fixe de ses deux billes rondes.

— Tu veux que je te gratouille le ventre ?

Sa queue fouette les draps en signe d'approbation.

— Tu aimes ça, hein, mon gros.

Je soupire tout en continuant à lui prodiguer mon attention.

— Pourquoi ma vie n'est pas aussi simple que la tienne ?

Je secoue la tête de dérision. Comme si un chien allait me répondre. Je dois vraiment arrêter de parler toute seule ou on va finir par m'interner.

La journée s'est écoulée paisiblement, entre sieste, repas et sortie pour Cerbère auxquelles je n'ai pas participé, préférant limiter mes propres apparitions à l'extérieur. Je ne suis pas en vacances non plus. Il est à présent l'heure de se préparer pour suivre Azazel à son travail et je suis stressée comme jamais. Je fouille dans la poche que Caitlyn m'a laissée et j'y trouve un assortiment de vêtements, une paire de ballerines et un peu de maquillage. Le parfait kit existentiel d'une femme. Sauf que je ne sais pas quoi porter. Je n'ai aucunement l'intention de mettre les pieds dans la boîte de nuit, donc ma tenue importe peu, et en même temps, je voudrais plaire à Azazel. Et pourquoi je veux lui plaire d'abord ? Bon, oublions ça pour le moment. Une chose est sûre, hors de question de mettre une robe, je me sentirais trop exposée. Je pioche donc un jean slim. Plus qu'à rechercher un haut. Seul problème : aucun n'a une capuche. Il y a même un dos nu. Je frissonne rien qu'à l'idée de révéler à la vue de tous les stigmates de mon passé. Impossible. J'aurais trop honte. Je finis par jeter mon dévolu sur une chemise cintrée et un foulard que je porterais comme un turban. C'est à la mode cette année. Une touche de mascara et de gloss, les lunettes de soleil dans la poche et je suis fin prête. Cerbère jappe en me voyant sortir de la salle de bain. C'est toute l'approbation dont j'avais besoin.

— Merci du compliment, mon beau.

Azazel est planté dans l'entrée à me fixer sans rien dire depuis plus d'une minute.

— Un problème ?

Je vois sa pomme d'adam tressauter.

— Aucun. Tu es très belle.

Belle. Je déteste ce mot. Il est synonyme de malheur.

— Tu es magnifique, ma douce.

Je me relâche à ce compliment sans arrière-pensée sinistre.

— Merci. On y va ?

— Dans une minute. Je dois d'abord te prévenir. Certains de mes amis ont des tatouages. Ça ne fait pas d'eux des monstres.

On dirait qu'il lit dans mes pensées. Je déglutis avec difficulté à l'idée de replonger dans mes travers. Je ne voudrais pas refaire une crise de panique à la vue de motifs élaborés incrustés dans la peau d'un homme.

— Détends-toi, ma douce. Tu as confiance en moi ?

Tellement d'espoir dans ses yeux sombres. J'avale la boule qui obstrue ma gorge et donne la réponse la plus sincère qui soit.

— J'essaie.

Il embrasse ma paume, content de mon honnêteté.

— Tout ira bien. Allons-y ou je vais finir par être en retard.

Je hoche la tête et le suis en ayant l'étrange sensation d'être observé. Je ne veux pas d'un trajet en voiture sous couvert d'un silence gênant et lui pose donc la question qui me taraude.

— Que signifie ton tatouage ?

Il me jette un œil en coin avant de reporter son regard sur la route.

— Ce sont des constellations. J'ai une fascination pour les nuits étoilées alors j'en ai fait tatouer sur ma peau. J'ai également des ailes dans le dos.

Des ailes ?

— Des ailes comment ? D'oiseaux ?

Il se racle la gorge et je crains un instant qu'il ne me réponde pas.

— Plutôt des ailes d'ange.

Des ailes anges. Pour l'homme qui me sert d'ange gardien, c'est de bon augure.

La discothèque où travaille Azazel est comme toutes les boîtes de nuit : bruyante et bondée. Une immense file d'attente serpente le long du trottoir, attendant l'accord des gros bras qui bloquent l'entrée pour y pénétrer. Azazel noue ses doigts aux miens une fois mes lunettes sur le nez et se dirige droit vers lesdits costauds qui filtrent les arrivants. Ils sont encore plus impressionnants de près. Surtout l'un d'eux. Je me tords le cou pour voir son visage. Il fait plus de deux têtes de plus que moi. Au moins deux mètres de hauteur pour cette montagne de muscles à la testostérone affirmée.

— Mallory, je te présente Kazyade et à côté, voici Abaddon, mon bras droit.

Le deuxième est moins grand, mais tout de même ! Sa chemise est tendue à l'excès par ses biceps et les manches relevées laissent apparaître de savants dessins. J'ai un instant des sueurs froides à leur vue, puis la pression de la main d'Azazel me ramène à l'instant présent et je sais avec certitude qu'il ne laissera rien m'arriver tant que je reste près de lui.

— Ravie de vous rencontrer.

Ils me regardent tous deux de la tête aux pieds, puis sourient d'un air entendu en posant le regard sur les mains jointes de leur ami avec la mienne.

— Enchanté de te connaître Mallory.

— Bienvenue dans la famille.

La famille ? De quoi parle-t-il ?

— Mallory est une amie de Tom et a besoin de protection. Elle va rester quelque temps chez moi.

Les deux malabars froncent les sourcils et se regardent un instant. On dirait qu'ils communiquent en silence.

— Reste toujours avec l'un d'entre nous. Personne ne t'approchera avec nous à côté.

Ça, c'est sûr. Et Cerbère n'est pas en reste, venant en soutien à ma protection rapprochée en plaçant le sommet de sa tête juste sous ma main, faisant rire le plus grand.

— Ce chien sait vraiment y faire avec les femmes. Il va falloir qu'il nous donne des cours.

Ils éclatent tous les trois de rire.

— C'est vrai. Regardez-le. Il est aussi féroce que nous, mais elles tombent toutes à ses pieds. Je trouve ça vraiment injuste !

Je ne peux m'empêcher de rire à mon tour et je plaisante avec eux.

— Son pelage fait toute la différence. Il est doux comme un agneau, tandis que vous...

— Hé. Je peux me laisser pousser les poils sur le torse moi aussi !

Kazyade ne manque pas d'humour, mais...

— Beurk ! Je ne veux surtout pas voir ça !

Azazel en profite pour chuchoter à mon oreille.

— Je n'ai pas de poil, mais je suis aussi chaud que Cerbère.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et mes joues rosissent. Ce ne serait pas désagréable de profiter de sa chaleur.

La nuit a été une réelle source de bien être. Le trio m'a beaucoup fait rire. Ils ont une manière d'être ensemble... Comme ce matin avec Baraqiel et Caitlyn. Ils donnent tous l'impression d'être effectivement une famille, avec des liens profonds et indéfectibles. J'en ai oublié

durant quelques heures pourquoi je dois rester discrète. De retour à l'appartement, je souhaite bonne nuit à Azazel et m'écroule sur le lit comme une masse, m'endormant dès que ma tête touche l'oreiller. Dans mon sommeil, je vois mon homme idéal. Il est là, protecteur, attentionné, avec des yeux chocolat profond et un sourire resplendissant. Et sur son torse, un millier d'étoiles qui brillent.

Déjà une semaine que ce rêve hante mes nuits dès que je ferme l'œil. Azazel envahit mon esprit de toute sa splendeur et je me réveille, excitée et gênée de mes propres pensées. En plus, on ne peut pas dire qu'il m'aide beaucoup, toutes les occasions étant prétexte pour lui pour m'effleurer, me tenir la main ou me souffler des mots à l'oreille. Pour autant, il ne tente rien, ne me force à rien, et je ne sais plus si cela me convient ou me frustre. L'appréhension d'une nouvelle relation se mêle à la peur de faire ressurgir mes pires souvenirs. Je me fatigue moi-même ! Le point positif, c'est que j'adore ses amis. Je passe toutes les nuits aux clubs, entourée de mecs tout en muscles avec un cœur en or. Parce que oui, tous ces hommes impressionnants ont le cœur sur la main et seraient prêts à donner leur chemise si quelqu'un dans le besoin le leur demandait. Je m'extirpe de mon lit en sentant une odeur de bacons grillés me chatouiller les narines. Les épaules d'Azazel se tendent à mon approche. Il semble constamment sur le qui-vive quand je suis dans les parages. Il n'a pas mis de t-shirt et m'offre une vue incroyable sur les magnifiques ailes chocolat assorties à ses yeux. Elles sont sublimes, d'une finesse incroyable et d'un détaillé bluffant. J'ai presque l'impression qu'elles pourraient sortir de son dos.

— Bonjour.

— Salut.

Il se tourne et dépose une assiette fumante devant moi.

— Madame est servie. Bon appétit.

J'ai bien envie de lécher et manger quelque chose, mais ce n'est pas le contenu de mon assiette. Azazel dépose un peu violemment la tasse de café brûlant sur le comptoir et du liquide gicle sur sa main.

— Merde.

Je saute de mon tabouret, un torchon à la main.

— Laisse-moi voir.

Je tamponne la partie rougie et celle-ci retrouve bien vite une couleur normale.

— Qu'est-ce que...

Ma phrase reste en suspens, les lèvres d'Azazel venant s'écraser sur les miennes. Contre toute attente, je n'ai aucun mouvement de recul et entoure cet homme incroyable de mes bras pour approfondir le baiser. Je passe ma langue sur la commissure de ses lèvres et il balaye alors la mienne avec volupté. J'ai l'impression de ne même plus toucher terre. Ce qui n'est finalement pas une impression quand je me retrouve à califourchon sur Azazel qui s'assoit sur le canapé sans me lâcher. Je ne vois que lui, je ne sens que lui. Il titille la moindre de mes terminaisons nerveuses simplement en se collant à moi.

Chapitre 15

Azazel

Quand j'ai entendu ses pensées coquines, je n'ai pas pu résister. Depuis une semaine, je bride mon désir, simplement en pensant à son traumatisme. Seulement là, elle ne ressentait que du désir, sans retenue ni crainte, et j'ai lâché prise. Sentir son goût sur ma langue est un véritable aphrodisiaque. Mallory a un goût de paradis dont je suis certain de ne jamais me lasser. La voir évoluer dans mon univers, auprès de mes frères, m'a fait battre le cœur plus vite, et l'avoir là, sur moi, dans mes bras, fait céder toutes les barrières que j'ai moi-même instaurées dans ma vie. J'en veux plus. Je veux plus de moments comme celui-ci, où Mallory s'abandonne complètement et oublie tout, sauf moi. J'ai le souffle court, le cœur qui bat la chamade, et je n'arrive pas à arrêter de la dévorer. De ses lèvres, je passe à ses paupières, son cou, puis ses tempes. Sa peau est sucrée et douce. Elle est comme une drogue dont je suis déjà accro. Mes mains partent à la découverte de ses hanches que j'agrippe pour la rapprocher encore de moi. Son pubis frotte contre mon sexe comprimé dans mon jean et j'accentue la friction. Sa bouche s'écarte alors de moi et je ressens un véritable manque.

— Attends. Je ne sais pas si je suis prête à...

Trop vite. Je lui coupe la parole d'un baiser.

— Pas de soucis, ma douce. On va à ton rythme. J'ai l'éternité devant moi. Juste t'avoir contre moi et goûter tes lèvres, ça me suffit.

Elle dépose tendrement ses lèvres sur les miennes avant de coller sa joue sur mon cœur.

— Tu es vraiment un ange Azazel.

Mon cœur s'affole sous son affirmation. Je ne suis pas un ange, mais un déchu et la nuance est de taille, sombre rappel que je ne mérite pas de partager sa vie.

Déjà deux semaines que je me suis jeté à l'eau et que je me suis noyé dans la volupté de Mallory. Elle est mon plus grand défi et mon plus grand espoir. L'espoir qu'une vie de bonheur pourrait m'être offerte alors que je ne la mérite pas, et le défi de toute une vie, car

garder mon self contrôle quand ma douce se promène avec pour seul vêtement mon tee-shirt trop grand me donne envie de la coincer contre un mur pour m'enfoncer dans sa moiteur. Cependant, elle n'est pas prête. Non qu'elle n'en ait pas envie. Au contraire, elle me désire de toutes les fibres de son être. Néanmoins, tout comme moi, elle a conscience que le sexe est une étape importante et elle a peur de se sentir enchaînée en franchissant ce cap. C'est donc avec ce garde-fou en tête que nous dormons ensemble depuis notre petit-déjeuner torride. Cela ne s'est pas fait sans mal. J'ai voulu la prendre dans mes bras, dans la position de la cuillère, et elle ne l'a pas supporté, hurlant dans son esprit que l'autre la tenait toujours comme ça. Je me suis donc mis sur le dos et depuis, nous dormons ainsi, sa tête sur mon torse et son bras en travers de mon ventre.

L'autre, lui. Elle ne pense à cet homme qu'en ces termes et je vais devoir à nouveau aborder le sujet qui fâche. J'ai bien évidemment fait quelques recherches supplémentaires et après en avoir discuté avec Tom, je pense connaître l'identité du psychopathe qui l'a séquestré, même si Tom et Beth ont du mal à accepté que quelqu'un de leur connaissance ait pu faire autant de mal à leur amie. Néanmoins, je n'ai pas encore trouvé le moment adéquat pour en parler à la principale intéressée et aujourd'hui, je me suis fixé un autre objectif. Un objectif de taille qui ne sera pas non plus facile à affronter. Cependant, je pense que c'est nécessaire et j'ai besoin de mes frères pour y arriver.

— À quoi penses-tu ?

J'aime quand elle m'entoure de ses bras de cette manière désinvolte, comme si c'était naturel pour elle.

— Je pense que je n'ai pas le temps de te manger avant que tout le monde arrive.

Elle me fait un sourire taquin en jouant avec ma lèvre inférieure de la pointe de sa langue.

— Dommage. Je suis sûre que tu as très faim.

Ces yeux sont chauds comme la braise, torrides, brillants. Je fonds sous son regard affamé qui reflète le mien.

— Tu es une tentation de tous les instants.

Je la pousse en avant en lui donnant une tape sur les fesses.

— Zou. Habille-toi avant que je ne te remette dans mon lit et que je ne te laisse plus en sortir.

Elle me fixe un instant et je réalise le premier degré de mes paroles. J'en perds toute couleur et visiblement, cela la rassure. Elle quitte la pièce en m'envoyant un baiser.

— Salut les garçons.

— Voilà la plus belle.

Abaddon et Kazyade font un rapide câlin à Mallory en passant la porte, suivis de près par notre couple vedette, Caitlyn et Baraqiel, puis Yekun, qui ferme la marche. Ce dernier ne l'a pas encore rencontré et c'est justement pour lui que j'ai organisé cette soirée. Je procède donc aux présentations.

— Ma douce, voici Yekun. Yekun, Mallory, qui vit avec moi.

Cela me fait moins étrange que je le pensais d'annoncer que je vis avec une femme. Je vois la méfiance de Mallory face à Yekun. Je comprends. Mon ami est en tee-shirt à manches courtes et ses tatouages sont donc visibles sur ses bras et dans son cou. Il en a partout, et j'ai bien conscience des réticences de Mallory sur ce point. Elle fait des efforts, mais cela reste difficile pour elle. Pourtant, elle finit par s'approcher de lui d'un pas hésitant et tend sa joue pour lui faire la bise. Je suis bluffé et très fier d'elle, tout comme mes camarades qui n'ont pas perdu une miette de l'échange et connaissent le problème de Mal.

— Ravie de te rencontrer.

— Le plaisir est partagé. J'étais très curieux de voir en chair et en os la femme qui a réussi à capturer l'indomptable Azazel.

J'adore la voir rougir. J'apprécie moins sa justification par contre.

— Je n'ai capturé personne. Je lui ai été imposée et personne d'autre ne voulait de moi.

Je ressens sa tristesse. Elle le pense vraiment ! Je n'ai jamais reparlé avec elle de la nuit où elle est arrivée et cela va devenir urgent. Je suis obligé de fermer mon esprit quand la colère de Caitlyn se mêle aux sentiments de Mallory, colère entièrement dirigée contre

moi. D'ailleurs, mes frères ne sont pas en reste. Ils me fusillent tous d'un regard noir. En tout juste trois semaines, Mallory les a conquis. Ils sont tout aussi loyaux envers elle qu'envers moi et c'est une bonne chose dans l'éventualité où je déciderais de me lier à elle. Je n'ai toujours pas arrêté mon choix alors que l'idée de la laisser partir me provoque des palpitations.

Tout le monde est installé et nous profitons de ce moment entre amis pour plaisanter et parler de nos projets. Vient alors le tour de Yekun.

— Et toi ? Quels sont tes projets ?

— Je vais engager un nouveau tatoueur et une hôtesse d'accueil.

Mallory n'a pas bronché. Elle écoute avec attention et je suis ravi de voir que sa curiosité prend le pas sur ses a priori.

— Tu as un salon de tatouages ?

Yekun est intarissable sur son art. C'est sa passion et il adore en parler.

— Depuis plusieurs années, oui. C'est moi qui ai encre la peau d'Azazel.

Elle aime mes dessins. Elle ne l'a jamais dit, mais elle aime les suivre du bout de l'index pour en tracer les contours.

— Ils sont très réussis. Surtout les ailes dans son dos.

Tout le monde reste silencieux. Évidemment. Yekun ne s'appropriera jamais un travail qui n'est pas de lui, surtout que mes ailes ne sont même pas tatouées. Par chance, mon ami fait dévier la conversation.

— Et toi Mal, tu as des tatouages ?

Elle secoue vivement la tête et parle librement de sa phobie.

— Sans vouloir te vexer, j'ai connu un homme qui avait les deux bras tatoués et il m'a fait beaucoup de mal. J'ai associé durant longtemps ton art à mon calvaire alors...

Yekun est intelligent. Je ne lui ai pas raconté l'histoire de Mallory

dans les détails, mais il sent sa détresse tout autant que moi.

— Tu sais, ce ne sont pas les tatouages qui font les mauvaises actions, mais ceux qui les portent, tout comme un chien n'est pas méchant à la naissance, mais peut le devenir à cause de son maître.

Ma douce penche la tête sur le côté, les sourcils froncés sous la réflexion. J'ai l'impression de voir les rouages de son cerveau tourner à plein régime.

— Tu as raison.

Ouf. Je peux enfin me détendre. La suite devrait aller comme sur des roulettes avec ce poids en moins. Plus qu'à attendre l'occasion propice et orienter la discussion dans la direction qui m'intéresse.

— Tu tatoues aussi des peaux abîmées ?

— Ça m'arrive.

— Ça ne pose pas de soucis d'avoir des cicatrices ?

Mallory se referme un tantinet sur elle-même.

— Cela dépend des cicatrices et du motif à réaliser. Il faut adapter le dessin à la texture et l'épaisseur de la peau pour attirer l'œil sur la représentation et non sur ce qu'elle cache.

Ma douce se lève sous prétexte de préparer le café. Je vois bien qu'elle est mal à l'aise. Seulement, je me suis fixé un objectif et je compte bien atteindre mon but. Une fois qu'elle est dos à la table, en direction de la cuisine, je me place sur son chemin, la colle à mon torse et soulève le derrière de son haut jusqu'à ses omoplates.

— Tu pourrais recouvrir ça ?

Mallory hoquète contre moi, se débat, et des larmes viennent humidifier mon tee-shirt.

— Yekun ?

J'attends sa réponse, mais rien ne vient. Mes amis semblent hors d'eux et Cat est horrifiée. Je rebaisse alors le dos du haut de ma douce qui s'écarte de moi d'un bond et me donne une gifle magistrale avant de s'enfuir en courant dans sa chambre, chambre qu'elle n'occupe plus depuis quinze jours. Je voudrais la suivre, mais Caitlyn m'en empêche.

— Je crois que tu en as assez fait. Tu es plus idiot que je croyais. Si tu ne voulais pas d'elle, il suffisait de le lui dire au lieu de lui faire du mal.

Elle rejoint alors Mallory, me laissant là, les bras ballants. Je me tourne vers mes frères, en quête de soutien.

— Vous me comprenez vous, les gars ?

— Comprendre quoi ? Que tu es un connard ?

— Kezyade...

— Inutile de te justifier devant nous. Tu as trouvé une femme en or et tu viens de tout foutre en l'air. As-tu la moindre idée de ce qu'elle a pensé de toi ?

Non. J'avais fermé mon esprit pour de ne pas changer d'idée en sentant son stress.

— Non, bien sûr que non. Elle s'est dit que tu ne valais pas mieux que l'autre. Et tu sais très bien qui est l'autre.

Je me sens vraiment mal. J'ai fixé un instant mon esprit sur Mal, mais sa douleur m'a été insupportable. J'ai préféré me couper des autres. Mes amis n'ont plus rien dit depuis que ma douce a quitté la table, Yekun a carrément fui l'appartement, et Caitlyn n'ait pas réapparu. Tout le monde est tendu et m'en veut. Moi-même, je m'en veux à mort et j'espère que Kezyade a tort, j'espère que je n'ai pas perdu la femme dont je suis tombé amoureux.

— Baraquel ? Il est tard. Rentrons chez nous.

— Bien sûr mon ange.

Le couple d'amis se dirige vers la porte sans même un au revoir.

— Cat, attends.

Elle se retourne et vu la fureur dans ses pupilles, je suis ravi que mon esprit soit fermé.

— Quoi ?

— Comment va-t-elle ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

Je n'ai jamais vu la timide danseuse aussi hargneuse.

— Elle est triste, en colère, et elle a honte. Elle a honte de ses cicatrices et tu les as exposées à la vue de tous ses amis sans aucun scrupule. Elle avait confiance en toi et tu l'as trahie !

Je me mets à bégayer des excuses lamentables, même à mes oreilles.

— Je voulais juste l'aider à tourner la page. Je ne voulais pas lui faire de mal. Je voulais...

— Peu importe ce que tu voulais. Tu t'es planté et maintenant, tu l'as perdue.

Sur ce, mes amis passent la porte en la claquant.

Chapitre 16

Léon

J'envoie valser tous les papiers qui trônent sur mon bureau comme autant de preuve de mon incompétence. Déjà trois semaines qu'elle est partie. Mallory s'est donné du mal pour quitter ma maison. Je ne comprends pas. Je me suis occupé d'elle quand Brandon a rompu. Je lui ai offert un toit, à manger et mon amour, et elle a tout jeté aux ordures à la première occasion. Je croyais qu'on avait passé ce cap. J'étais persuadé qu'elle m'aimait autant que moi je l'aime. J'ai su, dès que je l'ai vu pour la première fois, qu'elle était la femme de ma vie. À côté d'elle, Lilas m'a soudain paru fade, sans saveur malgré sa plastique de rêve. Mallory, elle, est tout en douceur, en bienveillance et en compassion. Elle aime les gens pour ce qu'ils sont et, ce qui ne gâche rien, elle est belle. Pas d'une beauté extravagante, mais d'une beauté discrète qui m'a touché en plein cœur. Ce soir-là, c'est son visage que je voyais tandis que je couchais avec Lilas. Summum du paradoxe, je n'ai jamais réussi à bander avec Mal. Elle est tellement incroyable qu'elle m'intimide. J'espérais qu'à mon retour, nous pourrions évoluer dans notre relation. Je rêvais de sentir ses mains sur mon corps. J'étais prêt à lui faire confiance et à lui ôter ses menottes qui sont une véritable insulte sur sa peau sans défauts. Seulement voilà, quand je suis rentré, j'ai trouvé une maison vide. Je frappe du poing sur la table à ce souvenir. Depuis ce jour, je ne rêve que d'une seule chose : la retrouver pour la remettre dans mon lit et lui faire comprendre une bonne fois pour toutes à qui elle appartient. J'ai passé ces dernières semaines à reprendre toutes les vidéos surveillances des aéroports et des gares du pays sans parvenir à la débusquer. J'ai pensé un instant qu'elle était partie en voiture, mais j'ai bien vite abandonné l'idée. Sans papier, impossible qu'elle ait pu louer un véhicule. Je me suis donc résignée à passer son visage à la reconnaissance faciale dans les aéroports et les gares de tous les États-Unis. Un travail titanesque qui n'a pour l'instant rien donné. Son parfum a disparu de sur le matelas et j'ai l'impression de devenir fou sans son odeur sur moi. J'aime tellement dormir le nez plongé dans ses doux cheveux. Je ne pourrais jamais me passer de son parfum. J'ai tenté de découvrir si l'un de ses amis ou sa famille avait pu l'aider, cependant, cela n'a pas été très concluant. Il n'y a que Tom et Beth qui m'ont paru un tantinet nerveux quand j'ai parlé de Mal. Néanmoins, je n'ai rien trouvé chez eux et j'ai du mal à pirater leur compte en banque. J'essaie pour la énième fois depuis trois jours que je suis passé les voir.

— Je te tiens !

Les données financières s'étalent enfin devant mes yeux. Tout est là, sur mon écran. Une dépense m'interpelle. Un billet de train. Je n'en connais pas le destinataire ni la destination, mais une chose est sûre, ni Beth ni Tom n'est parti en voyage dernièrement. Je remonte les données cryptées de l'achat pour en connaître tous les détails. Un aller simple pour Pennsylvania Station au nom de la mère de Tom. Petit malin. Je paramètre mon ordinateur pour que la reconnaissance faciale s'effectue uniquement sur cette gare. Si mon intuition ne me trompe pas, c'est Mallory qui a utilisé ce billet. Je fixe l'écran tandis que les images défilent devant mes yeux quand tout d'un coup, l'image se fige. Là, ça y est, je la tiens. Je reviens quelques secondes en arrière et fais défiler la bande image par image. Mallory m'épate. Elle est vêtue d'un sweat à capuche et garde la tête baissée, évitant ainsi les caméras. Jusqu'à ce qu'un homme lui fasse peur en lui saisissant le poignet. J'ignore ce qu'ils se disent, mais au bout de quelques instants, elle se met à le suivre en gardant une certaine distance. Cela doit déranger l'homme qui finit par lui attraper le poignet et la tire sans ménagement derrière lui. C'est qui ce mec qui se permet de toucher ma femme ? Elle est à moi ! Personne n'a le droit de poser ses mains sur elle à part moi ! J'ai beau chercher sur les différentes caméras de surveillance de la gare, impossible de les retrouver. Où est passée Mallory ? New York a beau avoir des caméras un peu partout dans la ville, c'est une métropole gigantesque. J'en ai pour des jours à la retrouver si elle a fait preuve de discrétion. Par contre, lui n'a aucune raison de se cacher de moi. Je rembobine une fois de plus l'enregistrement pour voir le visage de l'homme. La bande est claire et je peux en prendre une capture d'écran pour ensuite rentrer son visage dans le logiciel de recherche. Je lance la demande et décide d'aller manger un morceau. Même si ce gars n'a aucune raison de se méfier, la recherche prendra du temps.

Je n'arrive pas à y croire. La recherche est déjà terminée et j'ai mieux que des lieux où il est passé. J'ai une fiche complète de renseignements. Il est responsable de sécurité dans une boîte de nuit et en tant que tel, il est répertorié dans le fichier de la police de New York. J'ai donc son adresse personnelle en plus de la professionnelle. Parfait. Un voyage s'impose. Direction la grosse pomme. Soit Mallory y est encore, soit cet homme me donnera un indice sur la destination qu'elle a prise ensuite. Dans tous les cas, j'ai enfin une piste et je ne suis pas près de la lâcher.

— J'arrive ma belle. Tu seras de nouveau à moi. Bientôt. Très

bientôt.

Je caresse une dernière fois son visage sur l'écran avant de faire mes bagages.

Moi aussi, je sais couvrir mes traces. Réserver un billet d'avion sous un faux nom pour ensuite effacer la transaction fut un jeu d'enfant. Et me voici à New York, devant la porte du dénommé Azazel. Qu'est ce que c'est que ce nom à coucher dehors ? Je frappe à la porte, mais aucune réponse. Je cogne à présent à coup de poing, seulement la porte qui m'intéresse reste close. Il est pourtant tard ! Finalement, c'est la porte voisine qui s'entrebâille.

— Je peux vous aider, monsieur ?

Allez. Je vais jouer de mon charme et de mon charisme naturel.

— Désolé de vous déranger à cette heure tardive, madame, mais j'ai absolument besoin de parler à Azazel.

La vieille dame ouvre la porte plus grande pour m'observer de la tête au pied.

— C'est vraiment important, madame.

Elle me scrute un instant de plus avant d'acquiescer.

— Il doit être à son travail. Je l'ai entendu partir avec ses collègues et la jeune femme qui vit avec lui.

La jeune femme ?

— Azazel a rencontré quelqu'un ?

— Hum hum. Une petite brune s'est installée il y a environ trois semaines. Pas très polie d'ailleurs. Elle ne me dit jamais bonjour et fait tout pour m'éviter.

Mallory. Elle est toujours là. Je m'en frotterai les mains de satisfaction.

— Merci beaucoup de votre aide. J'ai été ravi de vous rencontrer.

Elle me fait un sourire sans dents de ses lèvres ridées.

— Tout le plaisir est pour moi. Vous êtes un charmant jeune homme. Repassez quand vous voulez.

J'adore les voisines trop curieuses. Elles sont une source inépuisable d'informations. À présent, direction la boîte de nuit. Il va falloir la jouer fine pour ne pas se faire repérer.

Mallory

J'ai le cœur en miette. J'ai bien entendu tout ce que m'a dit Caitlyn, mais je n'arrive pas à excuser l'attitude d'Azazel. Pourquoi a-t-il fait ça ? Je me suis encore fait avoir. Je suis tombée amoureuse d'un homme qui n'a aucune considération pour moi. Pire encore, il ne me respecte pas. Il savait combien j'ai honte des cicatrices que m'a infligées l'autre, et il les a exposées aux yeux de tous ceux qui ont pris une importance capitale dans ma vie. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi. S'il ne voulait plus de moi, il suffisait qu'il me le dise et je serais partie.

— Mallory ? On peut discuter ?

Certainement pas non. Par chance, j'ai une excuse toute trouvée.

— Tu n'as pas le temps. Tu dois aller travailler.

— Mallory...

— Vas-y. Tu vas être en retard sinon.

— Je ne te laisse pas toute seule ici, ma douce.

J'essuie une larme qui s'échappe de mon œil avant d'ouvrir la porte.

— Très bien. Je monte en voiture avec Kezyade.

Le trajet se fait en silence. Je vois bien que Kezyade et Abaddon ne savent pas quoi me dire et je les remercie de ne pas se fatiguer à trouver des excuses à Azazel. Tout ce que je souhaite à présent, c'est trouver une solution pour pouvoir quitter son appartement sans me m'être en danger. C'est sûrement possible. Après tout, cela fait trois semaines que je me suis libérée de mes chaînes et il n'y a aucune preuve que l'autre me cherche. Il a sans doute laissé tomber. Je ne suis pas irremplaçable. Je frissonne à cette pensée. Pourvu qu'il ne kidnappe personne pour me remplacer. Je m'en voudrais que mon silence fasse du tort à une autre femme.

- Mallory, nous devons parler.
- Il n’y a rien à dire.

Azazel me prend la main et je ne le supporte pas. Je secoue les doigts comme pour chasser une mouche.

- Ma douce...

Toute ma retenue s’envole avec ce surnom qui sonne comme une insulte après les derniers événements.

— De quoi veux-tu qu’on parle au juste ? Du fait que tu n’as jamais voulu de moi chez toi ? Ou du fait que pour me faire partir, tu t’es senti obligé de m’humilier devant tes amis ?

- Ce n’est pas ce que je voulais.
- Tu ne vaux pas mieux que lui.

Cela pique Azazel au vif.

- Ne me compare pas à Léon s’il te plaît.

Je sursaute en entendant le prénom de mon tortionnaire.

- Comment ?

— Je l’ai deviné avec l’aide de Tom et des bribes d’info que tu m’as données. Je le fais surveiller depuis plusieurs jours, si tu veux tout savoir.

- Peu importe. Si tu permets, j’ai besoin d’être un peu seule.

Je me dirige vers la petite ruelle qui borde la boîte de nuit et Kezyade me rejoint une seconde plus tard. Il me fait câlin et j’en avais bien besoin. Je sais ce qu’il me reste à faire.

- Tu pourrais m’héberger quelques jours ?
- Azazel tient à toi, tu sais ?

— Je ne peux pas rester chez lui. Il ne l’a jamais voulu et je dois l’accepter. Il est libre de ses choix.

Le colosse soupire, mais accepte.

- Si c’est ce que tu souhaites. Néanmoins, réfléchis-y encore un peu, s’il te plaît.
- C’est tout réfléchi.

Il n'a pas le temps de répondre. Son talkie-walkie crache des paroles incompréhensibles, mais visiblement, lui a déchiffré le message.

— Il y a une bagarre à l'entrée. Je dois y aller. Je peux te laisser ?

— Oui. J'ai besoin de solitude.

— Je reviens vite. Reste ici surtout.

— Promis.

Seule, la ruelle me semble un peu sinistre et la pénombre m'angoisse un tantinet. Je suis soulagée d'entendre des pas dans mon dos, soulagement de courte durée. La personne qui s'approche est trop petite et trop frêle pour qu'il s'agisse de Kezyade ou de n'importe quel employé de la boîte.

— Bonsoir. Je peux vous aider ?

Je ne distingue pas le visage de la personne, la lune jouant à cache-cache avec les nuages. Cependant, je reconnâtrai cette voix entre mille. Jamais je ne pourrais oublier ce timbre synonyme de torture.

— Je t'avais pourtant prévenu, ma belle.

Je ne peux que souffler le prénom de mon pire cauchemar.

— Léon.

— Ravi que tu te souviennes encore de moi après t'être enfui comme une voleuse.

La lune choisit ce moment pour faire sa réapparition, éclairant le visage de celui que j'ai appris à craindre et détester.

— Je t'avais dit que je te retrouvais n'importe où.

Je recule en secouant la tête, tentant tant bien que mal de juguler ma panique grandissante.

— Je t'en supplie. Laisse-moi tranquille. Je ne peux pas vivre avec toi.

— Bien sûr que si, tu peux. Et tu vas le faire, ou Beth et Tom vont avoir un malencontreux accident. Tu n'aurais jamais dû aller les voir. Je t'avais prévenu que toute personne qui t'aiderait en subirait les conséquences.

Mon cœur s'effondre quand je réalise que je ne peux rien contre lui. Il a les moyens de faire souffrir tous ceux qui voudront m'aider. Je le suis alors, le cœur au bord des lèvres, bien décidé à l'éloigner de ceux que j'aime avant de tirer ma révérence, parce que si je suis sûre d'une chose, c'est que jamais je ne retourner vivre avec Léon.

Chapitre 17

Léon

Elle est là, avec moi, plus resplendissante que jamais. Elle a repris des formes. Je devine ses courbes délicieuses sous ses vêtements moulants et il me tarde de passer les mains sur ce corps qui m'appartient. J'enrage à l'idée qu'un autre a peut-être posé les mains sur celle qui m'appartient. Je l'attire vers moi d'une main tout en gardant l'autre sur le volant.

— Embrasse-moi.

Elle est tendue. Tous ses muscles sont crispés, durs sous mes doigts. Elle n'accède pas à ma demande. Pire, elle essaie de se soustraire à moi. Je lui empoigne la nuque et l'oblige à rapprocher son visage du mien. Je grogne plus que je ne parle.

— Embrasse-moi.

Je ralentis un peu pour poser mes lèvres rudement sur les siennes. Je tourmente sa bouche de ma langue et je pense crier victoire quand elle écarte les lèvres, sauf qu'au lieu de me rendre mon baiser, elle me mord violemment. Je hurle de douleur tandis qu'elle s'accroche au volant et tente par tous les moyens de nous faire sortir de la route. Je coupe le moteur en pleine zone industrielle déserte et elle en profite pour ouvrir la portière avant de se mettre à courir droit devant elle.

Ma langue est coupée. Le goût du sang envahit mes papilles et amplifie ma colère. Après tous ces mois passés ensemble, c'est tout ce que je représente pour elle ? Elle ne veut toujours pas m'accorder son amour inconditionnel alors que je n'ai fait que m'occuper d'elle ces six derniers mois ? Il est temps que je lui rappelle à qui elle appartient. Je la rattrape sans difficulté et la plaque au sol en me couchant sur son dos comme je l'ai déjà fait des dizaines de fois.

— Tu croyais aller où comme ça ?

Je soulève son tee-shirt et je suis ravi de voir mon œuvre sur sa peau pâle, faiblement éclairée par le clair de lune.

— Tu as oublié ? Tu es à moi. Tu portes mes marques. Il en manque d'ailleurs. Laisse-moi arranger ça.

— NON !

— Elle se tortille tel un lézard dans la gueule d'un chat, et tout comme lui, elle n'a aucune chance de m'échapper.

Je sors la lame qui ne me quitte jamais et commence mon travail, traçant avec précision les lignes qui décomptent notre histoire. Une pour chaque jour. Arrivé à la vingt-deuxième, le dos de Mallory est en sang et j'en ai plein les mains. Le couteau glisse entre mes doigts et mes traits sont moins précis. Ce n'est pas grave. Chaque découpe est tout de même distincte. Je me soulève légèrement pour la faire tourner sur le dos et ainsi voir ses beaux yeux. Ils sont pleins de larmes contenues.

— Chut. Là, c'est fini. Tu es tellement belle.

Elle fait alors une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Elle se saisit de mon poignet et me force à la poignarder dans l'estomac. Profondément. Le sang coule abondamment, sans discontinuer.

— Pourquoi tu as fait ça ? Putain ! Ma belle !

Je tente d'arrêter l'hémorragie tant bien que mal en appuyant fortement sur la plaie des deux mains.

Azazel

J'ai bien cru que ces idiots n'arrêteraient jamais de se battre. Nous les avons empêchés de pénétrer dans la boîte de nuit, leur intention étant plus que louche, et ils n'ont pas apprécié. Le premier coup de poing m'a pris par surprise, mes pensées étant entièrement tournées vers Mallory. La suite s'est déroulée à toute vitesse. Plusieurs hommes nous sont tombés dessus en même temps, et nous n'avons pu reprendre le dessus qu'à l'arrivée de Kezyade, alerté grâce au talkie par un collègue qui se trouvait à l'intérieur. Une fois l'ordre revenu, je réalise que pour nous prêter main-forte, il a dû laisser Mallory toute seule. Je me précipite dans la ruelle où elle s'est réfugiée, seulement elle n'est plus là. Je retourne devant la boîte, un mauvais pressentiment me comprimant le cœur.

— Où est-elle ?

— Qui ?

— Mallory !

Kezyade et Abadddon froncent les sourcils.

— Dans la ruelle. Elle ne risque rien. Je retourne auprès d'elle.

J'arrête Kezyade avant qu'il ne se déplace pour rien.

— Inutile. Elle n'y est plus. Que lui as-tu dit ?

Il lève les mains en l'air en signe de paix.

— Rien de spécial. Elle m'avait promis de ne pas bouger.

— MERDE.

Je regarde le mouchard Internet que j'ai mis sur le nom de Léon, mais cela ne me signale aucun mouvement suspect. Il est toujours chez lui, à Montréal. Cela me permet de respirer un peu plus librement, mais ne me donne aucun indice sur la position de Mal.

— Azazel, calme-toi et écoute-moi.

Je souffle un bon coup pour ne pas frapper mon frère qui a vraiment fait preuve de négligence avec elle.

— Tu es amoureux de Mallory, non ?

Oui. Oui, je l'aime. Seulement, je suis tellement idiot que je ne lui ai même pas dit.

— Elle me rend fou.

— Donc tu peux la retrouver. Concentre-toi sur son image, le lien que tu ressens entre vous, et survole cette putain de ville jusqu'à ce que tu l'aies retrouvé.

Je ne perds pas une seconde. Je soulève un nuage de poussière tout autour de nous qui force les gens à fermer les yeux, arrache ma chemise, et m'envole à toute vitesse.

Je vole à l'aveugle. La nuit est épaisse ce soir et je suis inquiet pour Mallory. Même sentir le vent dans mes plumes ne me relaxe pas. Je ne pense qu'aux derniers mots que nous avons échangés. Tellement d'incompréhension et de non-dits. Je tourne en rond au-dessus du club, dans un périmètre de plus en plus large pour couvrir la moindre surface. Soudain, je l'entends. *Plus jamais prisonnière. Léon ne gagnera pas.* Pourquoi pense-t-elle à ce monstre ? Je me dirige droit vers la

source des pensées, et plus je m'en approche, plus je m'inquiète. *Plutôt mourir que d'y retourner. Je ne peux plus vivre comme ça. Plutôt mourir.* Quand enfin je l'aperçois, elle est au sol, le corps coincé sous un homme. J'atterris lourdement à côté de mon amour sans la moindre discrétion et projette au loin le responsable des tourments de Mallory. Je le vois alors. Le sang. Du sang partout, sur et sous elle, qui rend le bitume poisseux.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, ma douce ?

Elle a les yeux mi-clos et vitreux et ne me répond pas malgré un sourire incertain qui se dessine sur ces lèvres.

— Putain, mais tu es quoi, toi ?

J'en avais oublié la présence de Léon. Je n'ai pas de temps à perdre. Je le fixe du regard, contrôle le pouvoir qui court et brûle dans mes veines, et crée une profonde crevasse dans la route, juste sous ces pieds. Ses hurlements de terreur quand il se sent tomber dans les entrailles de la Terre sont une douce musique à mes oreilles. On n'est pas près de retrouver sa carcasse à celui-là et même son paternel policier ne pourra jamais rien prouver. L'avantage d'être un ange. Un ange déchu, qui plus est, donc la culpabilité ne m'étouffe pas. La main de Mal sur ma joue me permet de me reconcentrer sur elle. Je vois la vie s'échapper d'elle par vague. Je ne le permettrais pas. Je ne veux plus jamais vivre sans elle. Ma décision est prise.

Chapitre 18

Mallory

Un ange. Un ange vient d'atterrir à mes côtés. Je sais que je suis blessée. Gravement. Je ne pensais pas en être au point d'avoir des hallucinations. Un ange aux immenses ailes chocolat et au visage d'Azazel. Il y a pire comme vision avant de mourir. Je soulève la main pour lui caresser la joue. Sa barbe naissante me chatouille le bout de mes doigts qui commencent à s'engourdir.

— Ne bouge pas ma douce. Je vais te guérir.

Bon sang, ce que j'aime cet homme ! Même après le repas désastreux de ce soir, je suis amoureuse de lui. Seulement, je n'ai plus la force de me battre, et certainement pas pour un mirage.

— Je veux que tout s'arrête, mon ange. Je ne supporterai pas de retourner auprès de Léon. Même pas pour toi.

Je ferme les paupières, mais mon ange refuse de me lâcher.

— Non, non, non ma douce. Regarde-moi.

Je papillonne. Je trouve ça de plus en plus difficile de rester éveillée.

— Léon a disparu. Il ne pourra plus jamais t'atteindre.

Je devine un éclat de lumière du coin de l'œil juste avant qu'un couteau n'apparaisse dans la main de mon ange.

— Toi aussi, tu vas me faire mal ?

— Jamais de la vie. Je vais te soigner.

Il s'entaille alors profondément l'avant-bras, tournant le couteau à l'intérieur pour écarter la plaie, puis colle son bras à mon ventre. C'est extrêmement douloureux sous la pression.

— J'ai mal.

Il colle son front au mien, moite et tiède.

— Je sais. Je suis désolé. Il faut que nos sangs se mélangent. Tiens bon ma douce. Ça ne devrait pas être long. Bats-toi pour moi. Je t'aime ma douce.

Je perds connaissance sur ses mots.

Le réveil est difficile. Je m'attends à de la douleur et une odeur d'hôpital, mais tout ce que je sens, c'est le café et cette senteur masculine épicée que j'associe à Azazel. J'entrouvre un œil et constate que je suis dans sa chambre, dans son lit, à moitié sur son torse, dans la position que j'ai pris l'habitude d'adopter pour dormir.

— Hé. Te revoilà.

Aucune douleur. Aucun inconfort.

— J'ai fait un rêve très étrange.

Il me serre un peu plus fort dans ses bras, comme s'il avait peur que j'en sorte.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas juste un rêve ma douce.

Je fronce les sourcils, me concentre, et frissonne au rappel de Léon et de son horrible couteau. Ça me paraît tellement réaliste ! Néanmoins, la suite l'est beaucoup moins.

— J'ai rêvé que tu étais un ange.

— Un ange déchu, pour être précis.

Je pose mon menton sur ses côtes pour le regarder dans les yeux. Il paraît si sérieux.

— Mais...

— Léon t'avait retrouvé. Il t'a sévèrement blessé.

Je me redresse pour le constater, seulement mon ventre est lisse comme au premier jour de ma naissance.

— Je t'ai guéri.

— Tu as collé ton bras à ma plaie.

Je prends son bras, seulement il n'a aucune cicatrice.

— Je suis un ange. Je suis immortel et j'ai partagé mon sang avec toi.

— On est en plein délire là ! On a bu plus que de raison hier soir.

Azazel s'assoit alors dans le lit et de magnifiques ailes se déploient dans son dos. Elles sont douces au toucher, d'un chocolat noir profond. Elles sont l'exacte reproduction...

— Ton tatouage !

— Ce n'en est pas vraiment un. Je te l'ai dit. Je suis un ange déchu.

— Pourquoi déchu ?

— Parce que je ne suis pas quelqu'un de bien.

— Tu m'as dit que tu m'aimais.

— Plus que tout au monde.

— Et tu m'as sauvé. Léon ne reviendra plus jamais, n'est-ce pas ?

— Plus jamais.

— C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Il m'embrasse le bout du nez, mais ses yeux n'ont toujours pas l'étincelle de joie que je lui connais.

— Non, ce n'est pas tout.

Je commence à parcourir son corps de mes mains, faisant se contracter ses abdominaux.

— Quoi d'autre ?

Son souffle est laborieux tandis que son sexe forme un chapiteau sous le drap.

— On est lié tous les deux.

— Pas encore, mais bientôt.

Mes doigts s'aventurent plus au sud pour effleurer son excitation. Son souffle se bloque un instant avant qu'il ne reprenne.

— On est lié pour l'éternité. Grâce à mon sang dans tes veines, tu vivras éternellement.

J'ai du mal à réaliser ce qu'il me raconte, perdu dans ma libido en pleine ascension.

— Mal, tu portes ma marque.

Je stoppe tout et la tension sexuelle s'effondre. La mienne en tout cas.

— Quelle marque ? J'en ai déjà beaucoup, comme tu le sais.

— Je suis désolé. Quand un ange donne son sang à quelqu'un, il se lie à cette personne pour l'éternité et la représentation de ses ailes apparaît dans sa nuque. Un peu comme un tatouage.

— J'ai le dessin de tes ailes sur moi ?

Je le vois déglutir avec lenteur avant de hocher la tête.

— Montre-moi.

Il prend une photo avec son téléphone et tourne l'écran vers moi. J'ai un dessin de ses ailes en haut du cou, frôlant la naissance de mes cheveux. L'exacte reproduction de celui qu'il arbore dans son dos.

— Il est très beau.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Je t'aime.

Le soulagement relâche tous ses traits.

— Je ne voulais pas que tu restes chez moi, parce que j'ai su à la seconde où tu y es entré que tu t'emparerais de mon âme. Je t'aime Mallory. Il n'y aura toujours que toi pour moi.

Je m'empare de sa bouche qui me fait envie et reprends mon manège sur sa virilité. Quitte à être lié à un homme aussi sexy pour des décennies, autant l'être jusqu'au bout. Je fais coulisser la peau fine sur son membre alors qu'il empoigne mes fesses pour les malaxer.

— Je ne vais pas tenir ma douce. Tu me rends fou depuis trop longtemps.

— Alors, prends-moi.

Et c'est ce qu'il fait. Nous ne faisons plus qu'un, corps, cœurs et âmes.

Épilogue

Je n'arrive plus à imaginer ma vie sans Mallory. Elle est ma rédemption, ma renaissance, mon tout. Après d'âpres discussions qui se sont à chaque fois finies par une réconciliation sur l'oreiller, elle a accepté de se faire tatouer le dos. La seule chose qui la retenait, c'était la peur d'avoir mal. Quand elle a enfin admis que mon sang la ferait guérir en un tour de main, elle s'est dit qu'effacer les stigmates de ses mois de torture serait le point de départ de sa nouvelle vie. Une vie ensemble, parmi les déçus. Sa première séance avec Yekun a eu lieu hier et à présent, nous sommes tous réunis autour de la table pour un repas de famille. Seul le tatoueur en question semble ailleurs.

— Tu as l'air bien songeur, mon frère.

Yekun

Je souris à Azazel, qui serre sa femme contre lui tel un dragon qui garde son trésor.

— J'aspire moi aussi à trouver ma compagne.

— Je te le souhaite Yekun.

Je souris en repensant à la personne de cet après-midi. Il se pourrait bien que ma rédemption soit entrée dans mon salon de tatouage aujourd'hui.

Tome 3 : un ange dans la peau

Du même auteur

Romance paranormale

Série Guardian Angels : [Connor](#)

[Sean](#)

[Nate](#)

Série les ottawas : [Mon lynx ottawa](#)

[Mon aigle ottawa](#)

[Mon castor ottawa](#)

[Mon ours ottawa](#)

[Les couleurs du dragon](#)

[A crocs à mon sang](#)

Romance humoristique

[Le prince charmant n'existe pas... la princesse non plus](#)

[La lettre de Noël](#)

Facebook : [Viginie T.](#)